

uabra, uabrum : v. *uajer*.

uacca, -ae f. : vache ; cf. Varr., R. R. 2, 5, 6.

Dérivés : *uacula* (rare, poétique) ; *uaccinus* (Plin.). *Vacca* est panroman, M. L. 9109 ; *uaccina* est très rarement représenté, M. L. 9110.

Il n'y a de rapprochement plausible que celui avec skr. *vaçd* « génisse qui vèle pour la première fois ». Le vocabulaire général de l'indo-européen n'avait pas de termes différents pour le mâle et la femelle des animaux domestiques (v. *bōs*) ; *uacca* doit être un terme d'éleveur, et le *cc* généré de type populaire y est à sa place.

*uaccinium*, -i n. (ordinairement au pl. *uaccinia*) : vaciet (arbuscule) et fruit du vaciet. Attesté depuis Virgile. M. L. 9111, *uaccinus*.

On rapproche *ὄκινθος* (= *ὄκινθος* ?), de sens discuté, que sa forme dénonce pour un emprunt à une langue égéenne, et Virgile traduit par *uaccinium* le *ὄκινθος* de Théocrite. On ne peut déterminer par quelle voie le latin aurait reçu ce même mot.

*uacerra*, -ae f. : -m dicunt stipitem, ad quem equos solent religare. Alii dicunt maledictum hoc nomine significari magnae acerbitatis, ut sit uecoris et uesanis, P. F. 513, 5. Ancien (Liv. Andr.), mais rare, sans doute populaire et emprunté (à l'étrusque?). Non roman.

Dérivé : *uacerrōsus*, employé par Auguste pour *cerrius*, Suét., Aug. 87. Pour le développement de sens, cf. *stipes*. Rappelé, pour la finale, *acerra*.

*uacillō* (*uacillō* ; Lucr. 3, 502, *tum quasi uacillans consurgit et omnis | paulatim redit in sensus*), -ās, -ūl, -ātum, -āre : vaciller, chanceler (sens propre et dérivé). Mot favori de Cicéron ; non attesté avant lui, rare dans la langue impériale. Formes savantes dans les langues romanes. M. L. 9112.

Dérivés : *uacillātiō* (= ἀοπαλία), -tor (Gloss.).

Mot expressif (cf. le type *sorbillō*, etc.), d'origine obscure. Le -cc-, attesté chez Lucrèce, est un exemple de gémination expressive. V. Ernout, R. Phil. I, 1927, p. 199 sqq.

*uacō*, -ās, -ūl (-uī tardif), -ātum, -āre : être vide (absolu), être vide de (avec complément à l'ablatif) ; être vacant, libre ; par suite, « avoir du temps pour » (et le datif *u. philosophiae*) « vaquer à ». Impersonnel : *uacat* « il y a temps pour » ou « il est loisible de » (époque impériale). Du participe *uacāns* le neutre pluriel a été substantivé : *uacantia*. Usité de tout temps. M. L. 9108.

Dérivés : *uacius* : vide et « vide de », « libre (de) », « vacant » ; *uacuum* « le vide » ; v. B. W. *vague* III ; celtique : britt. *gwag* ; *uacuitās* ; *uacūfatiō* ; *uacūō*, -ās (attesté surtout au participe *uacūātus*), M. L. 9114, et *euacuō* (époque impériale)

## V

« vider », dans la langue médicale « purger, évacuer », dans la langue de l'Église, d'après le gr. *κενόω* (traduit aussi par *εξινάω*) « (se) dépouiller, abolir, détruire » ; et *euacuātō* ; *uacius* : doublet de *uacius*, rare, archaïque (Plt., Tér.), M. L. 9113 ; *uacuitās* (Plt.) ; *uacēsiō* (Lucr. 6, 1005, 1017) « devenir vide », qui suppose un verbe \**uacēre* (cf. *patēre/patēfiō*), non attesté directement en latin, mais dont le participe *uacius* (*uocius*) a survécu dans les langues romanes, v. B. W. *vide*, et qui, d'autre part, est représenté en ombrien par *uacetom* ; *uacitō* : terme de la langue du droit « exemption, dispense », spécialement « dispense du service militaire » (classique) ; *superuacius* (époque impériale = ἀρχαίος, Ital.) ; *superuacūus* (attesté depuis Caton, classique) ; *superuacuitās* (Vulg. = νεωδοξία) ; *superuacō* (Gell.).

A côté de *uacō*, *uacius*, *uacitō* sont attestés des doublets archaïques *uocō*, *uocius*, *uocitō*. Plaute joue sur *uocō* « être vide » et *uocō* « appeler », Cas. 527 : *fac habeant linguam tuae aedes. — quid ita? — quom ueniam uocent. — Vocūus est, entre autres, dans Tri. 11 ; uocitō* dans CIL I 498, 77 (Lex Repet.). Les formes en *uoc-* ont disparu de la langue écrite, mais ont continué de vivre dans la langue parlée ; c'est à \**uocius* que remontent ital. *uoto*, v. fr. *ouit*, M. L. 9429 ; cf. aussi 9108, *uacāre* et *uocāre* (logoud. *bogare*) ; 9115, *uacius* et \**uacus*, *uoc(u)s* (conservé dans des dialectes italiens).

L'a de *uacāre* se retrouve en ombrien : *uacetom*, *uasetom* « uitiātum » ; *an ter vakaze, anderuacose* « intermissiō ». Le flottement entre *uac-* et *uoc-* est un fait singulier, qui ne se laisse ramener à aucune formule (v. Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.*, p. 36, avec la bibliographie). Hors de l'italique, ce radical à gutturale n'est pas connu. Tout ce qui comporte une étymologie, c'est le *u-* initial ; en latin même, cf. *uānus* et *uastus* ; hors du latin, cf. got. *wans*, v. isl. *vannr* « manquant », skr. *ūna-* = av. *ūna-* « qui manque de, incomplet », arm. *unayn* « vide », gr. *εὐνός* « privé de », gr. *εὐτός* « sans raison, vainement », (F)εὐτόσιος « vain, inutile », *αὐτός* « vainement », got. *aups* « désert », v. h. a. *ōdi* « vain, léger ».

*Vacūna*, -ae f. : nom d'une vieille déesse honorée chez les Sabins, dont la figure et le caractère sont obscurs ; v. Horace, Epist. I 10, 49, et les scolastes. Le rapprochement de *uacō*, *uacius*, proposé par Varron, qui l'identifie à *Victōria* et l'explique par « *quod ea maxime hi gaudent qui sapientiae uacant* », n'est qu'un calembour.

Dérivé : *Vacūnālis* (Ov.).

*uādō*, -is, *uāsi* (Tert.) ; usuel dans les composés, -*uāsum* (dans *euāsum*, etc.), -*ere* : aller, s'avancer. Attesté depuis Ennius chez les poètes et dans la langue courante, notamment dans les lettres familières de Cicéron ; les composés *euādō*, *inuādō* sont, au contraire,

très classiques. Sur *uādō* avec un réfléchi *u. sē, u. sibi*, v. Löfstedt, *Syntactica*, II, 390. Conservé partiellement dans toutes les langues romanes, où il a fourni des formes de présent, M. L. 9117, avec des dérivés \**uadīcare*, \**uadītrare*, M. L. 9118-9119. Sur *eō* et *uādō*, v. Ernout, *Aspects*, p. 156 sqq. ; B. W. sous *aller*. Pas de substantifs dérivés du verbe simple.

Composés : *circum-uādō* (époque impériale) ; *euādō* : sortir de, s'échapper ; et, comme *exire*, « avoir un terme, finir par être, ou par devenir » ; « échapper à » (accusatif) ; *euāsīō* ; *inuādō* : marcher dans ou sur, envahir (sens propre et figuré), M. L. 4525 ; *inuāsīō* ; *per-*, *super-*, *trans-uādō*.

*Vādō* comporte, tout au moins dans ses emplois anciens, une nuance de rapidité ou d'hostilité qui n'est pas dans *eō* : cf. Enn., A. 273, *sed magis ferro | rem repenti regnumque petunt : uadunt solida ui* ; 479, *ingenti uadit cursu qua redditus termo est*. De là *inuādō*, en face de *ineō*. Le simple a perdu cette nuance, qui est restée dans le composé.

Le germanique a un verbe, aussi d'aspect « déterminé » : v. isl. *vaða*, v. h. a. *watan* « aller de l'avant, passer (à gué) » ; cf. lat. *uadum*. On est donc amené à supposer soit un ancien athématique \**wād-*, \**wadh-*, soit l'élargissement d'une racine \**wā-* « venir » par un suffixe caractéristique ; l'arménien a *gam*, mais au sens de « je viens » qui fait penser à hittite (*u)wāmi* « je viens ». En vieil irlandais, le préterit « déterminé » *ducauid* (Mil.), *docoid* (Wh.) renferme une forme du type de lat. *uādō*. Le lat. *uādō* comporte un suffixe -*de/o-* de présent, ce qui explique qu'il n'ait pas de perfectum ancien.

*uadum*, -i n. (*uadus* m., Varr., Sall.) : gué ; bas-fond(s). Synonyme poétique de *undae, maria*, e. g. Vg., Ae. 5, 158, ... *longa sulcanti uada salsa carina*. Panroman, avec mélange de formes influencées par le germanique (ital. *guado*, fr. *gué*, prov. *ga*, catal. *gual*). M. L. 9120 a ; B. W. *gué*.

Dérivés : *uadō*, -ās (tardif, rare) : passer à gué ; *uadōsus*, M. L. 9120.

Substantif à grouper avec *uādō*, mais la spécialisation de sens et l'a l'en ont complètement séparé. Vocalisme comme dans v. h. a. *watan*. Le germanique a, de même : v. isl. *vað*, v. h. a. *wat* « gué ».

*uae* : interjection marquant la souffrance ou le malheur. S'emploie absolument ou avec un datif d'intérêt : *uae tibi* ; quelques exemples isolés avec l'accusatif *uae tū*. Appartient à la langue parlée.

Exclamation de date indo-européenne. Avec même valeur, on trouve gall. *gwae*, got. *wai*, leite *wai*, arm. *oay* et, dans l'Avesta, av. *vayōi*, gâth. *avōi*. Cf. M. L. 9126, *vai* (roum. *vai*, ital. *guai*).

*uaser*, -tra, -trum (doublet *uaber* dans les gloses, qui ont des formes *uabra, uabrum*, cf. Thes. Gloss., s. u.) : rusé. Classique (Cic.), mais sans doute familier ; manque dans la poésie épique. Le premier sens a dû être « bigarré » ; cf. les gloses *uafrum (uabrum) : uarium, multiforum* ; u. : *uarium, pictat* (l. *pictum*) ; u. : *uersipellem*. Conservé seulement dans quelques parlers suditaliques, ce qui correspond à l'origine dialectale du mot. M. L. 9120 b.

Dérivés : *uafre* adv. ; *uafriūa, uafriamentum*, tous deux d'époque impériale ; *uafellus* (Gl.).

La forme dialectale *uaser* a prévalu sur le romain *uaber*. Sans étymologie connue.

*uāgīna*, -ae f. : gaine (d'un épi, etc., cf. Varr., R. 1, 48, 1 ; Plin. 18, 3, *ita enim est in commentariis pontificum... priusquam frumenta uaginis exeant et antequam in uaginas perueniant*) ; fourreau (d'une arme) ; par suite « enveloppe, étui ». *Sensū obscenō* dans Plt., Ps. 1181, *conueniebant in uaginam tuam machaera militis?* Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 9122 ; celtique : irl. *faigin*, britt. *gwain*.

Dérivés et composés : *uāginula* ; \**uāginella*, M. L. 9123 ; *euāginō*, -ās (depuis l'Italia) ; \**inuāginō*, M. L. 4527.

Le lituanien a un verbe *vožiū* « je couvre en rabattant un objet ». Il n'est signalé aucun autre rapprochement net, et l'on n'ose tirer parti de cette coïncidence. Terme technique sans doute emprunté.

*uāgīō*, -is, -iul (-iī), -itum, -ire : vagir, chevroter. Se dit du cri des petits enfants, des chevreux, des lièvres (Varr., L. L. 7, 104), etc. Par dérivation, « résonner » ; Enn., A. 531, *clamor ad caelum uoluentis per aethera uagū*. Ancien, usuel. M. L. 9124.

Dérivés : *uāgor* (Enn., Lucr.) ; *uāgītus* ; *uāgūlātō* (dérivé d'un dénominatif \**uāgūlō* d'un adjectif \**uāgūlus* non attesté) f. ; cf. F. 514, 6 : *uagulatio in XII* (2, 3) *significat quaestio cum conuicio*. « Cui testimonium defuerit, is tertius diebus ob portum obuagulatū ito » ; *obuāgūlō* (Plt.) ; *obuāgūlō* (Lex XII ap. F. l. c.) ; *uāgūlō*, -ās : crier (en parlant de l'onagre).

Formation expressive (« faire *wā* ») du même type que *ragiō*. Le grec a parallèlement, avec un *χ* qui ne peut répondre à lat. -g-, une racine \**Fāχ-* « crier », le skr. a *vagnūh* « cri ».

*uagus*, -a, -um : errant, qui va à l'aventure. Sens physique et moral, d'où « indélicat, capricieux, vague » : *de dis immortalibus habere non errantem et uagam, sed stabilem certamque sententiam*, Cic., N. D. 2, 1, 2. Ancien, usuel et classique. M. L. 9125.

Dérivés et composés : *uagor*, -āris (et *uagō*, archaïque, M. L. 9121 a) ; *uagābundus* (archaïque et postclassique) ; formes savantes en roman, M. L. 9121) ; *uagātō* ; *uagātus*, -ūs m. (époque impériale) ; *uagulus* (rare et tardif) et *uagolor*, -āris (Ital.) ; \**uagātūus*, M. L. 9121 b ; *circum-*, *di-*, *ē-*, \**extrā*, M. L. 3101, *per-uagor* ; *circum-*, *arēt-*, *mont-*, *multi-*, *ponti-*, *uolgi-uagus*, -a, -um, composés poétiques correspondant à des composés grecs tels que *θαλασσοπληκτικός* (Esch., Eur.), *δρεπλανής* ; *uagurriō*, -is « per otium uago » (Gl.).

Sans étymologie précise.

*uah* (*uaha*) : exclamation marquant l'étonnement, la joie, etc. Introduit souvent une réponse à une question marquant un doute.

*ualeō*, -ēs, -uī, -ēre : être fort ; par suite « être bien portant » (cf. les formules *si uales bene est* ; *uale* « porte-toi bien », formule d'adieu, d'où *ualēdīcō*, -*faciō* « dire adieu ») ; être efficace (en parlant d'un remède) ; être puissant, être en vigueur (*dē lēge*), prévaloir, être in-

fluent, etc. Avec l'infinifit « avoir la force ou le pouvoir de ». En parlant de monnaies, « valoir, avoir une valeur », e. g. Varr., L. L. 5, 174, *denarii, quod denos aeris ualebant*. En grammaire, traduit le gr. *δυνασθα*, « avoir un sens, signifier », e. g. Cic., Off. 3, 9, 39, *hoc uerbum quid ualeat non uidet*. De *ualēns* : *ualenter, ualētulus* (Plt.); *Valentia* « dea Ocriculāna ». CIL XI 4082; Tert., Apol. 24; *Valentinus*, etc. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 9130. Sur irl. *faite*, v. Vendryes, s. u.

Dérivés et composés : \**ualor* (Gloss. = τμή); *ualidus* : fort, bien portant, etc.; *ualidē, ualdē* : fortement, fort. Dans la langue parlée, synonyme expressif de *multum*; cf. Cic., Rep. 1, 43, 66 : *magistratus ualde lenes et remissi*, v. Ed. Wöiflin, Kl. Schr., 134 sqq.; quelquefois même, affirmation correspondant à un « oui » énergique ou « parfaitement », cf. Plt., Pseud. 345, *meam tu amicam uendidisti? — ualide, uiginti minis*. De là *ualidiūs* (rare et tardif) et *inualidus* (fréquent), M. L. 4526?, *praeualidus*.

*ualētūdō* : bonne santé (sens ancien); personnifiée et défilée chez les Marse; puis « état de santé », bon ou mauvais, le sens étant précisé par un adjectif : *u. bona, commoda, integra, infirma, aegra*, etc.; et, par litote, « mauvais état de santé » (comme en français « fermé pour cause de santé », « sa santé m'inquiète »), « maladie », d'où *ualētūdinārius* (opposé à *sānus* dans Varr., R. R. 2, 1, 15), souvent substantivé : *ualētūdinārius* « malade (chronique), valētudinnaire »; *ualētūdinārium* « maison de santé »; *inualētūdō* (bas latin); *ualēscō, -is* : gagner en force ou en santé. M. L. 9134.

Cf. peut-être aussi *Valerius*, pél. *Valesies* et le dérivé : *ualeriana, -ae* f. : *nardum celticum* (Gl.).

Composés de *ualēō* : *per-, prae-ualēō*; de *ualēscō* : *conualēscō, -is*; *in-, ē-* (d'où *eualeō*), *prae-, re-ualēscō*.

Lat. *ualē-* doit reposer sur \**uolē-*; cf. irl. *flaith* « souveraineté », gall. *galad* « pays », tokh. *A wāl, B walo* « prince, chef »; v. isl. *olla* « j'ai dominé », avec *-ll-* de \**lp-*. Avec une dentale, lit. *veldū, veldėti* « prendre possession de », *valdaū, valdyti* « gouverner », *pavūdes* « possédé »; v. pruss. *weldisnan* « héritage », *wāldnikans* (accusatif pluriel) « rois »; v. sl. *olado, olasti* « dominer », got. *waldan* « dominer ». On ne peut déterminer avec précision les rapports entre les formes slaves, baltes, germaniques et les formes, elles-mêmes peu claires, de l'italique et du celtique. Le superlatif osq. *ualaemom* « optimum » (Tab. Bant.) est douteux; v. *uolemum*. Sur osque *Fale*, v. Vetter, *Hdb.*, n° 185.

*ualeria, -ae* f. : sorte d'aigle, nommé par les Grecs *μολαντατος* (Plin.).

*ualgus, -a, -um* : bancal; *-os Aurelius intellegi uoluit quia diuersas suras habent, sicut e contrario uari dicuntur incurua erura habentes*, P. F. 215, 3; *ualgum est proprie intortum*, Non. 25, 8. De là : *ualgiter, Valgius*.

Non d'infinifit, à vocalisme *a*. Sans étymologie. Cf. *uārus, uatius*.

*uallēs et uallis, -is* f. : val, vallée. Ancien, bien que non attesté avant Cicéron; la *Sententia Minuciorum* (117 av. J.-C.) a déjà *conuallis*. Panroman. M. L. 9134; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *uallēcuta (ualli-)*, rare et tardif, M. L. 9133; *uallēstria, -ium* n. pl. (tardif, formé sur *sillēstria*); *Vallōnia* f. : *collibus deam Collatinam, uallibus Valloniam praefecerunt*, S<sup>t</sup> Aug., Ciu. D. 4, 8; *uallōsus* (tardif); *conuallis* f. : vallée fermée de toutes parts.

Mot à consonne intérieure géminée, qui peut être du groupe de *uoluō*; cf. aussi *ualuae*.

\**uallesit* : attesté seulement dans P. F. 519, 3 : *uallesit (uallēssit, Lachm.) perierit dictum a uallo militari quod fit circa castra, quod qui eo eiciuntur pro perditis habentur*. Étymologie populaire d'un mot obscur. V. *uolnus*.

*uallus* : v. *uannus*.

*uallus, -I* m. : pieu, échalas; sorte de moissonneuse, usitée en Gaule, cf. M. Renard, *Technique et agricult. en pays trévère et rémois*, Latomus, XXXVIII, 1959, et Rich., sous *uallus* 3. Ancien (Caton); technique. M. L. 9136. V. le suivant.

*uallum, -I* n. : collectif, tiré peut-être de *ualla, -ōrum* « palissade », ancien pluriel de *uallus*, surtout terme de la langue militaire désignant la palissade élevée sur la levée, *agger*, puis, par extension, l'ensemble formé par la levée et la palissade. M. L. 9135; germanique : v. angl. *weall*, all. *Wall*, etc.

Dérivés et composés : *uallātus et uallō, -ās*, M. L. 9131 a; *uallātiō*; *uallāris (corōna)*; *circum-, con-, ē-, prae-uallō*; *obuallātus*.

*interuallum* : *Varro dicit interualla esse quae sunt inter capita uallorum, i. e. stipitium, quibus uallum fit : unde cetera quoque spatia dicuntur (interualla)*, GLK VII 451, 3. En passant de la langue militaire dans la langue commune, a pris le sens général de « distance qui sépare deux points dans l'espace ou dans le temps », « intervalle »; cf. Cic., Cat. M. 2, 38, *uidete quantum interuallum sit interiectum inter maiorum consilia et istorum demeritiam*. M. L. 9677. De là *interuallātus*.

On rapproche ion.-att. *ἄλος* « clou », qui avait un F initial aspiré; cf., chez Hésychius, γάλλοι : ἄλοι, qui doit être éolien, et, du reste, hom. ἀργυρό-ἄλος (mais pas de F dans A 29 et B 29 = A 633 : le Fh a tendu à s'amuir prématurément). L'esprit rude de ἄλος indique la présence d'un s intérieur; on peut partir de \**waslo-* ou de \**walwo-*; c'est la seconde forme qui expliquerait lat. *uallus*. Got. *walus* « ἄλδος » est loin de toute manière.

*ualuae, -ārum* f. pl. (sing. *ualua*, rare; exemple de Pomp. ap. Non. 19, 22; Pét. 96, 4; Sén., Herc. F. 999) : porte ou volet, composé de battants articulés qui peuvent se replier; cf. Varr. ap. Serv., in Ae. 1, 449, *ualuae quae reuoluuntur et se uelant*, et Rich., s. u. *Classique* (Cic.), technique; non roman.

Dérivés : *ualuāuus*; *ualuolae (ualuoli, Fest. 514, 4)* « fabae folliculi » : cosse, gousse; *ualuārius et ualuitor* (d'après *iānitor*) (Gloss.).

Doit appartenir au groupe de *uoluō*; partir de \**woluwā?*

*uanga, -ae* f. : bêche munie d'une barre horizontale fixée au-dessus du fer, pour permettre au pied d'appuyer avec plus de force (Pall. 1, 42, 3). Sans doute

mot de provenance germanique; le mot latin est *bipalium*; v. Rich., s. u. M. L. 9137.

*uannus, -I* f. (abl. *uannū*, Non. 19, 20) : van; *uannus mystica* « van mystique » qui figurait dans le culte de Bacchus. V. Rich., s. u. Ancien, technique. M. L. 9144. V. h. a. *wanna*.

Dérivés et composés : *uannō, -is (uannio, Gloss.)* « vaner » (Lucil., ap. Non. 19, 25, *hunc molere, illam autem ut frumentum uannere lumbis*), M. L. 9141; *euannō, -is* (Varr., R. R. 2, 52, 2) et *euannō, -ās* (Pomp.; cf. Non., l. 1); *uallus, -I* f. (*uallum*, Varr.) : petit van, de \**uanno-lo-s*, M. L. 9136; *euuallō, -ās* (Titin., Varr. ap. Non. 102, 1); *euallō, -is* (Plin. 18, 98?), rattaché par l'étymologie populaire à *uallum*; *uannulus* (Gloss., refait sur *uannus* à un moment donné où le rapport entre *uannus* et *uallus* n'était plus senti), M. L. 9143. Cf. aussi M. L. 9132, \**valliāre*; 9142, \**vanniāre*.

Le dérivé supposé *uallum* a induit à croire que *uannus* repose sur \**watnos* (v. Sommer, *Krit. Erläut.*, p. 86). Mais le sens de *uallum* est différent (v. ce mot) et *uallus* « petit van » va contre ce rapprochement. On est tenté de rapprocher gr. *αἴω*; mais il y a des obscurités de toutes sortes (v. Solmsen, *Untersuchungen*, p. 279 sqq.; Sommer, *Gr. Lautstud.*, p. 54 et 104). Sans doute apparent à *uentus* (cf. *uentilō*). Lat. *uannus* aurait n géminé dans un terme technique (cf. *occa*).

*uānus, -a, -um* : vide, dégarni, *leue ac uanum granum*, Col. 2, 9, 13; *uānior iam erat hostium acies*, T.-L. 2, 47, 4; par suite, « creux, sans substance, vain » (fréquent et classique, attesté depuis Ennius; se dit des personnes et des choses : *uānum consilium*; *uāna oratio et uāni haruspices*); de là « vaniteux ». Panroman, sauf roumain. M. L. 9145. Irl. *fanas* « uacuum »?

Dérivés : *uāniās* (conservé sous des formes savantes en roman, M. L. 9139); *uāniūsdō, uāniūsiēs*, tous deux rares, archaïques ou tardifs; *uānō, -ās* : mentir, tromper (Acc. ap. Non. 16, 20; 184, 2); *uānēscō, -is* (époque impériale) : disparaître, s'évanouir, refait sur *euānēscō* ancien et classique, dont existe l'adjectif *euānidus*, et qui est conservé en roman, M. L. 2924. Cf. aussi *uanūāre, 9138*.

Composés : *uānidicus* (Plt.); *wāniloquus* (id.), d'où *wāniloquium, -loquentia, Vāniloquidōrus, uanificō* (Cyp.), *uaneglorius* (Greg. Tur.), sans doute sur le modèle des composés grecs en *νεο-*, Cf. *inānis*.

Pour l'étymologie, v. *uacāre et uastus; uascus*.

*uapidus* : v. *uappa*.

*uapor* (anc. *uapōs*, cf. Non. 487, 6), *-ōris* m. : vapeur qui s'élève d'un liquide généralement chaud : *u. aquae calidae*, Cels. 7, 7, 10; par extension, en poésie et dans la langue impériale, « chaleur », *u. solis*, Lucr. 1, 1032, etc. M. L. 9147.

Dérivés et composés : *uapōrus* (tardif); *uapōreus* (id.); *uapōrārium* (synonyme latin de *hypocaustum*) : étuve à vapeur; *uapōrōsus* (Apul.); *uapōrālis, -liter, -rātē* (tardifs); *uapōrō, -ās*, absolu et transitif : 1° « émettre des vapeurs », *aqueae uaporant et in mari ipso*, Plin. 31, 5; d'où « brûler » (Lucr. 5, 1132); 2° « remplir de vapeurs » : *u. altaria*; *uapōrātiō* (époque impériale) et *euapōrā, M. L. 2926*; *euapōrātiō*; *uapōrifer* (poésie impériale).

On rapproche volontiers le groupe de lit. *koēpia* « une vapeur se répand », *koēpas* « vapeur, fumée », v. *cupiō*. Mais le rapport n'est intelligible que si le *k-* baltique est tenu pour prothétique. Le rapport avec gr. *καπνός* « fumée, vapeur » est plus énigmatique encore.

*uapps, -ae* f. : vin fermenté et ébrié; cf. Plin. 14, 125 : *uātium musto quibusdam in locis iterum sponte feruere, quae calamitate deperit sapor uappaeque accipit nomen, probusum etiam hominum, cum degenerauit animus*; et Rich., s. u. De là : *uapidus* : ébrié, gâté; d'où « mauvais »; *uapidē* : *u. se habere*, expression favorite d'Auguste, cf. Suét., Aug. 87, 2; *uapiō*, CIL X 8069, 3.

Mot populaire à vocalisme radical *a* et à *p* géminé expressif, se rattachant peut-être à *uapor*.

\**uappō, -ōnis* m. : animal est uolans, quod uolgo animas (l. *ammas*?) uocant, Probus, GLK IV 10, 30, qui cite un exemple de Lucilius. Correspond peut-être à gr. *ἠπλόλος* « teigne ».

*uāpulō, -ēs, -ānī, -āre* : recevoir des coups, être battu (sert de passif à *uerberō*, auquel il est souvent opposé). Mot de la langue familière, souvent employé dans des expressions imagées : *uapulat peculium* (Plt.); *omnium sermonibus uapulare* (Cic.). — *Vāpulā, uāpulet* s'emploie comme *i* in *malam cruceam* ou notre « va te faire... ». Représenté en v. italien et en espagnol. M. L. 9149.

Dérivé : *uāpulāris (tribūnus u., Plt., d'après t. militāris)*; *uāpulātor* (Gl.).

*Vāpulō* est un verbe dérivé en *-I-*, de type « populaire », comme le latin en a beaucoup (*balāre, frigulāre, postulāre*, etc., avec *-ll-* : *sorbillāre*, etc.). Primitif inconnu; cf. peut-être germ., got. *wopjan*, v. sl. *vūpiiti* « crier, appeler »?

*uāra* : v. *wāras*.

*uargus, -I* m. : vagabond, rōdeur. Mot tardif (Eum., Sid.), d'origine germanique.

*uāricus* : v. *uārus*.

*uarius, -a, -um* : moucheté, tacheté, bigarré; se dit surtout de la peau de l'homme ou des animaux : cf. Plt., Ps. 145, ... *uostra latera loris faciam ut ualide uaria sint*; Varr., R. R. 2, 2, 5, *animaduertendum quoque lingua (arietum) ne nigra aut uaria sit, quod fere qui eam habent nigros aut uarios procreant agnos*; Vg., G. 3, 264, *lynxes uariae*; et *uaria* f. « panthère » ou « pie » (Plin.).

Dans la langue rustique, s'applique aussi à une terre arrosée seulement à la surface et sèche à l'intérieur; cf. Col. 2, 4, 5. S'est employé au sens moral de « varié, divers » (joint à *diuersus, multiplex, multiformis*) et « variable, inconstant, irrésolu ». Cf. Cic., Fin. 2, 3, 10 : *uarietas Latinum uerbum est, idque proprie quidem in disparibus coloribus dicitur : sed transferetur in multa disparia : uarium poema, uaria oratio, uarii mores, uaria fortuna; uoluptas etiam uaria dici potest, quam percipitur ex multis dissimilibus rebus efficientibus uoluptatem*. Le sens de « diuersement coloré » est gardé dans les représentants romans de *uarius, uariāre* (e. g. fr. *vair*). M. L. 9152.

Dérivés et composés : *uariē*, adverbe; *uariō, -ās*, transitif et absolu; *uariātō* (T.-L.); *uariantia* (Lucr.); *uariābilis* (Apul.); *uariātum* (Gell., Apic.); *uariānus*,

épiphète d'une sorte de raisin bigarré : u. *ūua* (Plin.); *uariędō*, -*ās* (Apul.), synonyme de *uariō*; *uariāscō* (Alex. Trall.). Cf. aussi M. L. 9155, \**uario*; 9156, \**variola*, déjà attesté en latin comme nom de femme.

Sans étymologie. Le groupe de gr. *πικρός*, v. sl. *pistrū* n'est pas représenté en latin (cf., cependant, *pingō*).

**uarix**, -*icis* m. et f. : varice (spécialement aux jambes). Ancien, technique. Représentants savants en roman. M. L. 9158.

Dérivés : *uariōsus* (déjà dans Lucil.); *uariula*. Rapproché par l'étymologie populaire de *uārus*; cf. Non. 26, 7 : *uari dicuntur obtortis plantis... nam et uarices inde dicuntur uenae in suris inflexae uel obtortae*.

Les rapprochements avec *uarus* ou *uārus* sont tout hypothétiques.

**uarus**, -*i* (47) m. : éruption sur la face, bouton (= gr. *λοφός*), Cels., Plin. M. L. 9160. Diminutif : *uarulus* : orgelet, compère-loriot.

Pas d'autre correspondant connu que lit. *virai* (lit. or. *viriai*) « grains de ladrerie (du porc) ».

**uārus**, -*a*, -*um* : cagneux, qui a les jambes tournées en dedans, opposé à *uatius*; cf. Varr., R. R. 2, 9, 4, [*canes*] *debent esse... cruribus rectis et potius uaris quam uatis*; par extension, « courbé, crochu ». Horace et après lui Perse l'emploient dans le sens de « tourné de travers », par suite « différent » : Hor., S. 2, 3, 56, *alterum (genus hominum) huic uarum et nihilo sapientius*; Perse, 6, 48, *geminos, Horoscope, uaro | producis genio*. La ressemblance avec *uarus* a dû jouer un rôle dans ce développement de sens. Ancien (Plit.); non roman.

Dérivés et composés : *uāra* f. : bâton fourchu qui supporte un filet; chevalet de scieur de bois; perches de soutien formant échafaudage, cf. *uibia*, M. L. 9150; *uārō*, -*ōnis* m., mot de Lucilius 4121, *uarorum ac rupicum squarrosa incondita rostra*, cité par P. F. 443, 1, et, avec redoublement hypocoristique *Vārō*, surnom romain; *praeuārus* (rare); *uārō*, -*ās* : recourber, v. *aluētis pontium*, cf. M. L. 9151 a, et Corominas, *Dicc. crit. etim. de la l. castellana*, s. u. *varare*; *uārōtiō*, *uārōtus* : passage d'un cours d'eau; *obuārō*, -*ās* (Enn.); *uāricus* : qui écarte les jambes, Ov.; *uāricō*, -*ās* « écarter les jambes » et « enjamber », M. L. 9153; *uāricatiō*, -*tor*; *praeuāricor*, -*āris*, d'abord terme de la langue rustique, analogue à *dēlirāre* « s'avancer en faisant des crochets » : *arator praeuaricatur*, Plin. 18, 179, et aussi « dépasser en enjambant »; dans la langue du barreau, s'est appliqué à l'avocat qui entre en collision avec la partie adverse : *praeuaricatores a praeuargrediendo sunt uocati*, P. F. 252, 26; de là le sens de « prévariquer » et de « transgresser »; *praeuāricitiō*; *impraeuāricābilis* (St Ambr.), calque de *ἀπαρκατός* (J. B. Hofmann). Cf. aussi F. 212, 6 : *obuaricator dicebatur qui cuiuspiam occurrat quo minus rectum ier conficeret*. Végèce a aussi *trānuāricō*. Aucune des explications proposées n'est établie.

**uas**, **uadis** m. : *appellatus qui pro altero uadimonium promittebat*, Varr., L. L. 6, 74; « caution » qui prend oralement l'engagement, *uadimonium*, de payer à un créancier déterminé une somme d'argent fixée, au cas où un débiteur déterminé n'accomplirait pas son obli-

gation. Cf. May et Becker, *Précis*, p. 236. Ancien, technique.

Dérivé : *uador*, -*āris* « recevoir la caution » (en parlant du créancier) et *conuador*; ou « fournir caution », par extension « assigner »; *uadātus* : lié par caution; *uadimōnium*; *euador* (Gloss.); *euadimōnium*; *subuas* (au pl. *subuadēs* dans Aulu-Gelle 16, 10, 8, d'après *ὑπεγγός*?). Cf. aussi *praes*, *praedium*.

Les formes romanes comme fr. *gage* remontent au germanique (got. *wadi*), M. L. 9474, ou du moins en ont subi l'influence (comme dans le cas de *uadium*, etc.).

Terme technique du vocabulaire nord-ouest qui se retrouve, à l'état de dérivé, en germanique : got. *wadi* « *ἀπαρόν* », en lit. *vadūoti* « fournir caution », *ūz-vadas* « garant ».

**uās**, **uāsīs** n. et **uāssum**, -*i* (dont le pl. *uāsa* [uassa avec s geminée dans Plit., Mer. 781, d'après l'Ambrosianus], -*ōrum* est seul usité; *uāsus* m., ap. Petr. 57, 8) : vase, récipient (à liquides); au pluriel, équipement, bagages (dans la langue militaire, *uāsa colligere*); ustensiles; instruments, outils (pour l'agriculture, la chasse, etc.); *sensū obscēdō* « *colēti*, *mentula* » (Plit., Priap.), d'où *uāsātus* = *colēātus*. Panroman. Les formes romanes remontent à *uās* et *uāssum*. M. L. 9161.

Dérivés et composés : *uāsrium* : fourniture, équipement; d'où mobilier de bains, archives; indemnité d'établissement accordée à un magistrat nommé en province; *uāsculum* : petit vase, M. L. 9164; *uāsculārius*; *uāscellum*, M. L. 9163; *uasciō*, -*ōnis* (tardif); *uāsifer* (Gloss.) : *σχευοφόρος*; *conuāsō*, -*ās* (arch.) : empaqueter.

L'ombrien a, de même, *uasor* « *uāsa* », *uasus* « *uāsibus* ». Mais le vocalisme rend malaisé de rapprocher omb. *veskla* « *uāscula* », volsq. *uesclis* « *uāsculis* » (cf., du reste, irl. *lestar* « vaisseau »; v. Thurneysen, KZ 37, 95 et IF 24, 175).

**uascus**, -*a*, -*um* : de biais; u. *tibia*, Sol. 5, 19; Serv., Ae. 11, 737; cf. Thes. Gloss., s. u. *uasca* (*uacca*) : *μελετητικός αλόος*. Cf. M. L. 9162, \**vascēre*. Même suffixe -*ko* que dans *lucus*, *mancus*, etc. Cf. aussi *uatius*, *uārus*.

**uascus**, -*a*, -*um* : *inānis*; -*m*, *nugātōrium* (Gloss.). V. *uastus*.

\***uaspi**x, -*icis* m. : terme culinaire de sens obscur (Apic. I, 17). Dérivé : *uaspiētum* (id.). Inexpliqué, texte peu sûr. †

**uastus**, -*a*, -*um* : adjectif de sens passif et actif « ravagé, dépeuplé, désolé » (joint à *uiduus* dans Enn., Sc. 233 V<sup>2</sup>, *abs te uiduae et uastae uirgines sunt*, à *desertus*, e. g. Cic., Agr. 2, 26, 69, *genus agrorum propter pestilentiam uastum atque desertum*) et « qui ravage », *uasta Charybdis*, « dévastateur »; de là deux sens dérivés : 1° « inculte », e. g. Sall., Iu. 48, 3, *mons uastus ab natura et ab humano cultu*; appliqué à l'homme : *uastus homo atque iocundus*, Cic., De Or. 1, 25, 117 (cf. 115), par suite « rude » (à l'oreille!); 2° le désert évoquant facilement l'idée de grandeur « qui s'étend au loin, vaste immense »; *uasto atque aperto mari*, Cés., B. G. 3, 12, 5; *uastissimo atque apertissimo Oceano*, id., ib. 3, 9, 7; *uastum antrum*, Vg., Ae. 5, 52. L'adjectif s'est ensuite employé comme un synonyme expressif de *magnus*, no-

tamment des cris qui s'entendent au loin; cf. Vg., Ae. 10, 716 : *missilibus longe et uasto clamore lacessunt*. Usité de tout temps; formes romanes savantes.

Dérivés et composés : *uastiās* : 1° désolation, dévastation (classique et usuel); 2° immensité, grandeur, abîme (seulement à l'époque impériale); *uastitiēs* (Plit.); *uastitiō* (archaïque, Cat., Acc., Pac.); *uastō*, -*ās* « dévaster », panroman, sauf roumain, avec influence du germ. \**wōstja*- (fr. *gâter*, etc.), M. L. 9168; *uastitiō* (classique); *uastitor*, -*trix*, -*tōrius*; et *dē*, -*ē*, *per-uastō*; *uastiescō*, -*is* (Acc. ap. Non. 185, 8); *uastificus* (poétique, archaïque).

Cf. irl. *fás* « vide » et v. sax. *wōsti*, v. h. a. *wuosti* « vide, désert », ce qui indique le sens premier de l'adjectif. Du même \**wās*-, il y a des dérivés avec d'autres suffixes : *uānus* de \**wās-no*- et *uascus* « *inānis* » (v. ces mots); le rapport est le même que dans *cānus* : *casuus*. Pour l'ensemble du groupe, v. *uacāre*.

**uatiāz** : et **uaticosus**, **pedibus uitiōsis**, Non. 25, 10, qui cite un exemple de Lucilius, lib. XXVIII 54 (v. Cichorius, *Unters. z. Lucilius*, 155 sqq., qui considère *uatiāz* comme une déformation de *Vatia*). Autre forme *uatiāz* (et *uaticōsus*), CGL V 651, 54 : *uatiāz et uaticōsus, tortis pedibus, a ranae uocabulo, quae graece uotraz dicitur*. — *Vatiāz* est sans doute une déformation due à une fausse étymologie. *Vatiāz*, en effet, semble s'apparenter à *uatius*. Pour le suffixe, cf. *catāz*.

**uatiō** et **uatiās**, -*is* c. (gén. pl. *uatiūm* et *uatiūm*) : devin, devineresse; prophète, prophétesse; oracle; et, comme les prophéties étaient généralement rythmées, « poète ». Mot ancien, cf. Varr., L. L. 7, 36, *antiquos poetas uates appellabant*, conservé par la poésie. Quand *poeta* s'est généralisé, *uatiō* a pris un sens péjoratif; puis la poésie impériale l'a repris, alors que *poeta* était devenu banal. Cf. M. Runes, *Gesch. d. Wortes uates*, Festschr. Kretschmer, 202-216.

Composés : *uaticinor*, -*āris* : prophétiser, d'où *uaticinus* (Ov.); *uaticinium* (époque impériale); *uaticinātiō* (classique), -*tor*, -*trix*.

Mot italo-celtique; cf. gaul. *uātātis* « devins » et irl. *uātū* « poète »; comme c'est le seul nom d'agent masculin en -*ēs* du latin, le mot peut provenir du celtique. Le gallois a *gwawd* « chant de louange ». Cf. en germanique : got. *wōds*, v. angl. *wōd*, v. isl. *ódr* « possédé, inspiré »; v. angl. *wōp* « chant », v. isl. *ódr* « poésie ». Le vocalisme rend incertain un rapport avec le verbe indo-européen qu'atteste skr. *api-vātai*, av. *api-vatāiti* « il comprend »; de plus, le sens n'est pas proche. M. Runes, IF 55 (1937), p. 122 sqq., rapprochant *uatiō* de certaines formes étrusques du type *Vati* et de *Vaticānus*, considère le mot comme d'origine étrusque, ceci sans vraisemblance. Sur *Vaticānus*, v. Elter, Rh. M. 40, 112 sqq.

**uatiūm** (*batillum*, *uatiilla*), I n. : pelle ou vase pour transporter la braise : *prunae uatiūm*, Hor., Sat. 1, 5, 36; réchaud; encensoir. La forme *uatiūm* est la mieux attestée (cf. Lejay, Sat. d'Hor., ad loc.), mais les formes romanes supposent *batillum* : v. ce mot.

Le rapprochement avec lat. *uannus* n'est appuyé par rien. Sans rapport non plus avec *batus*, nom de mesure emprunté à l'hébreu.

**uatius**, -*a*, -*um* : bancal, synonyme de *uālus* (cf.

*uārus*), avec une forme de substantif de type populaire en -*a* : *uatiā*, -*ae* m. (usité comme nom propre), cf. Varr., L. L. 9, 10, *si quis puerorum per delicias pedes male ponere atque imitari uatiās coeperit*, et Plin. 11, 204. Cf. peut-être les noms propres *Vatinius* et *Vatiēna*. Pas d'étymologie. Cf. *uatiāz*?

**uauatiō**, -*ōnis* m. : poupée, mannequin. Mot populaire, sans doute enfantin, dans Pêtr. 63, 8 : *puerum strigae inuoluauerant et supposuerant stramenticiūm uauatonem* (qui correspond à *manuciolium de stramentis factum* qu'on lit deux lignes plus haut); cf. Friedlaender, ad loc., et W. Heraeus, Kl. Schr., p. 178.

**ūber**, -*eris* n. (surtout au pl. *ūbera*, -*um*) : mamelle(s); quelquefois joint à *mamma* dans l'expression *ūbera mammārum*, cf. Lucr. 5, 885 et Gell. 12, 1, 7; par extension, « fécondité, fertilité » (= *ūbertās*); et objet en forme de mamelle, « grappe de fruits », « grappe formée par un essaim qui se pose sur un arbre ». Ancien; surtout poétique ou de la prose impériale. Le mot courant est *mamma*. M. L. 9026.

**ūber**, -*eris* adj. : fécond, fertile (sens propre et figuré); par suite, « riche, copieux » (du style, du langage, etc.). Pour l'emploi de *ūber* comme adjectif et substantif, cf. *pūbēs* (*pūber*), *gibber*, *tūber*. Ancien, usuel et classique comme adjectif.

Dérivés et composés : *ūbertās* : fécondité, abondance; *ūbertim*, adv.; *ūberō*, -*ās*, absolu et transitif; porter des fruits, être fécond, et : féconder; *exūberō* (Vg., Tac.); *ūbertō*, -*ās* : féconder; *ūbertus* (rare); *ūberōsus*, dans *uberōsum*, γόφυρον (Gloss.); *inūber*, -*eris* (Gell.) : maigre; et M. L. 9027, \**ūberinus* (d'après *uterinus*).

L'emploi d'adjectif semble spécial au latin (cf. *uetus* adj. en face de *ἥτρός* subst.). Le sens de « mamelle » est celui de : skr. *ūdhār* (gén. *ūdhārah*), gr. *οὐδάρ* (*οὐδάρος*), v. h. a. *ūtar*; en baltique, on a lit. *ūdriūti* « donner du lait, être en état de femelle qui allaite », et, avec un autre suffixe, russe *vymja*, serbe *vime*, tch. *výmě* « mamelle ». A la différence de ce qui a eu lieu dans *ier*, le latin a généralisé la forme en *r* du nominatif-accusatif. V. Ernout, *Aspects*, 129 sqq.

Sur le nom de fleuve volsque *Oufens*, *Ufens*, v. Ernout, BSL 23, 27; Lindsay-Nohl, *Die lat. Spr.*, p. 288. Sur tout le groupe, v. O. Szemerényi, *Glotta*, 24, 1955, 272 sqq.

**ubi** (*ubei*) : adverbe de lieu, relatif et interrogatif, « à la place où » (sans mouvement), « où »; s'emploie aussi du temps « au moment où, quand, lorsque », de là *ubi primum* « dès que ». N'est pas employé interrogativement dans ce sens. A pour corrélatif *ibi*. Mot iambique dont l'i final, issu de -*ei*, a été abrégé; cf. *ibi*, *tibi*, etc. Usité de tout temps; panroman. M. L. 9028.

Figure dans de nombreux composés correspondant aux divers pronoms indéfinis : *ubique* (cf. *quisque*); *ubicumque*, *ubiquaque*; *ubinam*; *ubilibet*; *ubiuis*; a aussi une forme à redoublement *ubiubi*.

Une forme -*cubi* à gutturale initiale figure dans *allicubi* « quelque part » (le rapprochement de *aliquandō* montre que *allicubi* n'est pas dérivé de *aliquis*, comme on le soutient souvent), *sicubi* « si... quelque part »; *nēcubi* « de peur que... quelque part... »; cf. -*cunde*, dans *allicunde*.

Comme *unde, umquam* et *uter*, fait partie de ces mots à *u-* initial qui appartiennent au groupe du relatif indéfini: *quis, qui*. C'est dans *ubi* que ce *u-* initial a son explication la plus nette; car *unde* n'a pas d'étymologie claire et *umquam, uter* n'ont *u* que secondairement; pour *ut*, pas de correspondant hors de l'Italique. La forme ombrienne correspondant à *ubi* est *pufe*, *pufe* et la forme osque est *puf*; jointe à *alicubi, necubi, etc.*, cette forme montre que la forme initiale était *\*quubi* et que le *\*qu-* initial, restitué devant *u* sous l'influence de *quis, quae, etc.*, dans les composés, s'est amui devant *u* dans le simple. Dès lors, on retrouve ici en italique l'adverbe indo-européen signifiant « où », qui est représenté par véd. *kú, gáth. kú*, mais qui est surtout connu avec divers élargissements: véd. *k(á)va-*, lit. *ku-ĩ* et arm. *u-r*; skr. *ku-ha, gáth. ku-dá, v. sl. kú-de, hitt. kuma-bi*. Osq. *puf* « ubi » répond sans doute exactement à *gáth. kudá, v. sl. kúde*; le latin repose sur cette même forme avec marque du locatif, comme dans *heri, rúri, Karthagini*. Lat. *ibi*, en face de skr. *tha* (prákr. *idha*), av. *ida*, a la même marque de locatif et, de plus, doit le traitement *b* de la consonne médiane à l'influence de *ubi*, où, après *u*, ce traitement de la dentale est normal; les deux formes sont associées entre elles.

**úddō (ōddō)**, -ōnis m. : sorte de bottine de peau ou de fourrure. Mot étranger, dont l'origine est indiquée par le titre de l'épigramme de Martial, 14, 140, où il figure pour la première fois, *udones Cilicium*.

**úddus** : v. *úueō, úuidus*.

-ue: particule enclitique « ou, ou bien »; peut être redoublée, e. g. Ov., M. 15, 215, *corpóra uertuntur: nec quod fuisusue sumusue, | cras erimus*. S'emploie souvent dans les phrases interrogatives ou négatives avec le sens de -*que*, e. g. Cic., Phil. 5, 5, 13, *num leges nostras mores nouit?* Emploi à rapprocher de celui de *uel* avec valeur de *et*. Figure aussi dans *ceu* de *\*ceue* « comme »; *nēue, neu* « et ne »; *siue, seu* « soit que, soit ». — Archaïque et formulaire dès les plus anciens textes (v. Schmalz-Hofmann, *Lat. Gramm.*<sup>5</sup>, p. 676 sqq., § 249). Ernout, *Rev. Phil.* XXXII, 1958, p. 189 sqq.).

Particule accessoire atone, se construisant comme *i-e. \*we* « et » (v. lat. *que*) et conservée seulement dans des langues anciennement attestées: skr. *vā* (avec un *ā* qui n'a pas son parallèle dans *ca* « et », mais qui distingue *vā* « ou » de *va* « comme »), av. et v. perse *vā* (l'*vā* n'indique rien sur la quantité originelle en ancien iranien), gr. -(F)ε dans hom. ἦ(F)έ, tokh. B *wa* (avec particule ajoutée). Si *\*we* n'est pas attesté ailleurs, c'est que la particule est sortie de l'usage avant les plus anciens textes, comme on peut le supposer d'après les langues citées où, avec le temps, *\*we* n'est pas demeuré dans l'usage parlé. La valeur de *ue* dans *nēue, neu* n'a rien de surprenant: la disjonction équivalait souvent à « et »; *gáth. nā vā nairi vā* « homme ou femme » équivalait en tout à « homme aussi bien que femme, homme et femme ». — Quant à *ceu*, le *\*we* qui y figure est à rapprocher de véd. *va* « comme »; on n'examinera pas si les deux sens donnent lieu de poser deux mots indo-européens distincts.

**úe-**: particule privative ou péjorative qui figure dans quelques composés; cf. F. 512, 6: *uegrande significare*

*alii aiunt male grande, ut uecors, uesanus, mali cordis maleque sanus. Alii paruom, minutum, ut cum dicimus « uegrande frumentum », et Plautus in Cistellaria (378): « Quin is, si itura es? nimium is uegrandi gradu ». Figure encore dans *uēscus* (v. ce mot), *Vēdiouis, Vēiouis* (divinité infernale, et dans *uēpallidus* (Hor.); *Vēdius* (écrit *Vidius*) = Ἄρδολλὸν νόμιος, CGL III 291, 7.*

Cf. les préverbes indiquant « point de départ, descente, enlèvement »: skr. *áva*, v. sl. *u*, irl. *úa*, lat. *ua* (dans *au-ferō*, etc.). Ce préverbe figure au premier terme de composés à valeur négative du type de lat. *ā-mēns, dē-mēns*: ainsi v. sl. *u-bogŭ* « pauvre » (litt. « non riche »), lette *au-manis* « insensé »; la négation gr. *oŭ* doit être le même mot. — Lat. *ue-* représenterait une forme à voyelle finale, comme skr. *áva*, et à vocalisme initial zéro, balancement attendu. Et, en effet, en face de skr. *avāh* « en has », *avāstāt* « sous », le germanique offre v. h. a. *ues-tar* « à l'ouest », qu'on ne peut guère séparer.

**uectigālis**, -e: relatif à l'impôt, u. *pecūnia*; et « sujet à l'impôt », u. *ager*; d'où le n. *uectigal* (sc. *aes*) « impôt », cf. F. 508, 18: *uectigal aes appellatur quod ob tri(bu)num et stipendium et aes equestre et hordiar(ium) populo debetur*; et aussi « revenu ». Sur l'emploi de *uectigal* comme adjectif masculin dans la *Sententia Minuciorum*, v. Nierdermann, *Mnemos.*, 3<sup>e</sup> sér., 3 (1936), p. 209.

Terme technique du droit public; usuel, classique. A désigné d'abord les redevances perçues sur le domaine public, pour s'appliquer par extension à tout impôt ou taxe régulièrement levée, par opposition au *tributum ciuium Romanorum*. Dérivé tardif: *uectigaliarius*: receveur d'impôts.

Aucune donnée historique précise ne fournit l'explication de ce mot. Le rapport avec *uehō, \*uectis* « transport » (cf. *uectiō*), souvent proposé, n'apparaît pas.

**uectis**, -is (acc. *uectim*, Varr.; abl. *uecti*) m. : levier; pince monseigneur; barre de cabestan; par extension: barre de porte. Cf. Rich. s. u. *Technique, classique*. M. L. 9173 (fr. *vit*, v. B. W. s. u.). Apparenté à *uecō*; sans doute ancien abstrait en -*ti*- employé au sens concret et passé au masculin. Répond à v. angl. *wicht* pour la forme et à v. isl. *vag, vög* pour le sens.

Dérivés: *uectiarius* m. : ouvrier chargé de la manœuvre du *uectis*; *uecticulum* (Ital. *Lyd. exod.* 13, 5); *uecticularius*, ap. P. F. 519, 11: *uecticularia uita dicitur eorum qui uectibus parietes alienos perforandi iurandi gratia. Cato* (orat. inc. 13): « *uecticulariam uiam uiuere, repente largier habere, repente nihil* ». V. *uecāre*.

**uegō, -ēs, -ēre**: animer, donner de la force ou le mouvement à. Archaïque (Enn., Pompon., Varr.). Cf. Non. 183, 1: *ueget pro uegetat uel erigit, uel uegetum est. Pomponius Maialis* (78): *animos Veni' ueget uoluptatibus*. — *Ennius Ambracia* (4): *et aequora salsa ueges ingentibus uentis*. — *Varro Manio* (268): « *nec natus est nec morietur: uiget, ueget, utpote plurimum* ». — *idem* Ὅνος λόπος (351): *quam mobilem diuom lyram sol harmoge | quadam gubernans motibus diis ueget*.

Le sens absolu « être animé », donné par les lexiques, se fonde sur l'exemple de Varron, où l'existence même du couple *uiget ueget* prouve que *uegēre* y est employé

avec son sens transitif: « il a la force (*uiget*), il donne la vie (*ueget*) ».

Dérivés: *uegetus*: vif, animé, vigoureux (classique); *uegetō, -ās* (Apul., langue de l'Église) « animer »; et ses dérivés: *uegetābilis; uegetātiō, -tor, -men*. Cf. skr. *vājah* n. « force, lutte »; germanique: v. isl. *vagr* « beau, éveillé » (cf. *uigil*, got. *wakan* « wachen », etc.

On ne peut séparer lat. *uigeō, uigil*, peut-être *ueles* et *uēlōz*; v. ces mots.

**uehemēns (uēmēns)**, -tis adj. : emporté, violent. Se dit des personnes et des choses: *Galba... uehemens et incensus*, Cic., Bru. 22, 88; *uehemens imber*, Lucr. 6, 517. Ancien, usuel et classique, ainsi que l'adverbe *uehementer, uehementer*, devenu synonyme expressif de *uadē*.

Autres dérivés: *uehementia; uehementiō* (Cael. Aur.). Peut-être de *uē-mēns*, comme *uecors*, qui aurait été rapproché de *uehō* par l'étymologie populaire, la violence et l'emportement impliquant l'idée de mouvement, d'agitation: d'où la graphie *uehemēns*, où le groupe -*eh-* noterait un *ē*, comme -*aha-* note un *ā* dans *Ahala*, cf. *mehe = mē, prehēdō = prendō*. Le rapprochement établi avec *uehō* explique que l'adjectif se soit appliqué surtout à un mouvement ou à un objet en mouvement: *uehementior cursus fluminum* (Quint.); *uehementissimus cursus* (Hirt.); u. *fuga* (id.); u. *impetus* (Amm.), etc.

On pourrait cependant se demander si l'on n'aurait pas ici un mot de la famille de *uecāre* ou un adjectif en -*mēns*, comme le type indo-iranien en -*man*.

**uehēs**: v. le suivant.

**uehō, -is, uēxi, uectum, uehere**: transporter par terre ou par mer, au moyen d'un véhicule quelconque, voiture, cheval, navire; porter sur ses épaules. S'emploie aussi au sens moyen « se faire transporter », au participe présent *uehēns*, e. g. *equū uehēns*, et au gérondif. Même double sens dans *uector* « qui uehitur » « passer » (sens classique) et « celui qui transporte » (poétique et postclassique); et dans *uectūra* « transport ». Ancien, usuel, classique. Non roman.

Formes nominales, dérivés et composés: *uehēs, -is* f. : charroi, charge d'un véhicule, charretée; *uehiculum* (= ἔχημα): véhicule en général, moyen de transport, M. L. 9176; *uehicularis, -rius* (postclassique); *uectiō* (un exemple de Cic., N. D. 2, 60, 151); *uector; uectōrius* (classique); *uectrix* (tardif); *uectūra* (ancien et classique), M. L. 9174, d'où *uecturarius* (tardif).

**uectō, -ās**: apparaît d'abord dans la poésie dactylique impériale, là où l'emploi des formes de *uehere* amènerait des suites de trois brèves, e. g. Vg., Ae. 6, 391, *corpóra uiua nefas Stygia uectare carina*; s'est ensuite répandu dans la prose, qui a créé les composés, tardifs et rares, *uectābilis, uectābulum, uectāculum, uectātiō*, et le fréquentatif *uectiō*.

De *uehō*: *ā-uehō*; *ad-uehō* et *aduectiō, aduectus, -ūs*; *aduector; aduecticius; circum-uehō, -uectiō*; *con-uehō, -uectiō*; *dē, ē-uehō* (qui a souvent le sens accessoire de « élever, porter au faite », comme *extollō*); *euectiō, -tus, -ūs*; *inuehō*, dont le médiopassif *inuehor* a le sens de « s'élançer contre » et « s'emporter contre », d'où *inuectilius* « outrageant », *inuectiua* n. pl. « invectives » (tar-

dif, *Amm.*), à côté des dérivés de sens propre *inuectiō, -tor, -trix; inuectus, -ūs*; *inuecticius; per-, prae-, prō-, re-, sub-uehō* « charrier de bas en haut, en amont » (par opposition à *dēuehō* « charrier en aval »); *subuectiō, -tus, -ūs*; *super-, trans-uehō (trā-), trānsuectiō; séuectus*.

De *uectō*: *ad-, circum-, con-, ē-, re-, sub-uectō*. Cf. peut-être aussi *ueulum, ueia* et *uia*. Mais *uectis, -uezus* dans *conuectus* et *uecāre* appartiennent à une racine distincte.

*uehere* (sans doute en raison des contractions amenées par la perte de *h*, *uehere* > *\*ueere*, etc.) n'a pas subsisté dans les langues romanes, où ne sont représentés que *uectūra, uehiculum* (ce dernier, du reste, uniquement dans des dialectes italiens). Quant à *uectō*, ce paraît bien être une forme artificiellement créée.

Pour l'aristocratie indo-européenne, chez laquelle le char de guerre avait un grand rôle, la racine *\*wegh-* « aller en char, transporter en char » était essentielle. Le présent *uehō* (avec ombr. *arueitu, arueitu* « aduehitō », kuveitu « conuehitō ») a des correspondants exacts dans skr. *oḥāti* « il transporte en char », av. *oasāti*, v. sl. *vozj, lit. vežti*; un présent *Fέχω*, qui, partout où, comme en ionien-attique, F s'est amui de bonne heure, se confondrait avec *έχω*, a disparu dans la plupart des parlers grecs; toutefois, le pamphylien a conservé *Fεχρω* « qu'il transporte ». L'aoriste en -*s-* *uexi* a son pendant dans skr. *avātkam* et v. sl. *vesŭ*. Le grec a un nom du char: *έχος* (plur. hom. *έχες*, d'après un thème *Fεχες* = *έχρον* « άρμαχος, Hés. »); l'irlandais a *fén* « voiture » (cf. celt.-lat. *co-uinnus* « char de guerre »), et l'islandais *vagn* « voiture »; on notera, d'autre part, got. *wigs* « chemin » (v. lat. *uia*).

*\*ueia*: *apud Oscos dicebatur plaustrium; inde ueiari stipes in plaustro, et uectura, ueictura*, P. F. 506, 3. Non attesté dans les textes, mais a dû s'employer dans la langue parlée, comme le prouve l'italique *veggia*, M. L. 9177.

De la famille de *uehō*.

**Vēiouis**: v. *ue-*.

**uel**: « si tu veux, ou, ou bien, ou si tu veux » (cf. le redoublement *uel, si uis*, Plt., Au. 452; *Catul.* 55, 21). Conjonction proposant le choix entre deux possibilités dont le sens et la différence avec *aut* sont bien marqués par P. F. 507, 20: « *uel* » *conligatio quidem est disiunctiua, sed non [ex] earum rerum quae natura disiuncta sunt, in quibus « aut » coniunctione rectius uitimur, ut: « aut dies aut nox », sed eorum quae non sunt contra, e quibus quae eligatur nihil interest, ut Ennius* (Var. 4): « *uel tu dictator, uel equorum equitumque magister esto, uel consul* ». Cette distinction entre *uel* et *aut* est observée par les bons écrivains, quoiqu'elle tende à s'effacer, notamment à l'époque impériale (Tacite), et qu'on y trouve *uel* en corrélation avec *aut*. — Enfin, *uel* simple ou redoublé a aussi un sens voisin de *et* (ét... et) et sert à marquer une liaison un peu moins étroite (comme aussi *aut... aut*); v. *Löffstedt, Philol. Comment.* x. *Pe-regr. Aeth.*, p. 197 sqq. — Du sens de « si tu veux », *uel* en est arrivé à signifier « même » et à servir de particule de renforcement. Le passage à ce sens apparaît dans des emplois comme Plt., Tri. 963-964: *heus, Pax, te tribus uolo*. — *uel trecentis*, « Holà, Pax, deux mots. — Deux cents, si tu veux » (et par là « même deux

cents ») ; de là l'emploi de *uel* en corrélation avec *nōn modo* (Cic., Ac. 2, 29, 93), joint à *immo* ; devant un superlatif, notamment dans *uel maximē*. D'autre part, *uel* « si tu veux » a pu amener une restriction polie du sens de « peut-être », e. g. Cic., Verr. 2, 4, 2, § 3, *domus uel optima Messanae, notissima quidem certe*. — V. F. Beck, *De « uel » imperatiuo quatenus uim priscam seruauerit*, Marburg, 1908. *Vel* sert aussi dans la langue parlée à introduire un exemple particulier après une pensée d'ordre général et a le sens de « par exemple ; ainsi vois ». Non roman, sauf dans v. fr. *veaus*, M. L. 9177 a.

*uelut, ueluti* conj. : comme. Forme renforcée de *ut*, comme *sicut*. Ancien (Enn., Plt.) et usuel.

Lat. *uel* est de la famille de *uolō* ; mais la forme fait quelque difficulté. L'*e* suppose un *l* prépalatal, donc un ancien *ll* ou *ll(i)* ; mais \**weli* ne fournit pas d'explication sûre et, quant à *-ll-*, on n'en cite qu'une trace tout au plus probable chez Ennius, A. 340. L'osque et l'ombrien recourent pour le sens à d'autres racines : la table osque de Bantia a *loufir*, ancien impersonnel, et l'ombrien a en partie *heris*, *heri*, littéralement « tu veux », en partie *herie*, *heriei* « uolueris ». MM. Leumann et Hofmann, dans leur arrangement de la *Lat. Gr.* de Stolz, partent de \**welsi* « tu veux » (p. 118 et 675, avec bibliographie). Ce \**welsi* attendu est remplacé par *uis* (v. ce mot) dans la flexion de *uolō*.

*ucla, -ae* f. : nom gaulois de l'erysimum (Plin. 22, 158). M. L. 9178.

\**uclābrum, -i* n. : van ? Ce sens est conservé seulement dans la glose de P. F. 68, 3, *euclatum, euclitatum unde uelabra, quibus frumenta uentilantur*. — *Euclātum* lui-même suppose un adjectif \**uelātus* « exposé aux vents », et peut-être un verbe \**uelō* « souffler », disparu en raison de son homonymie avec *uelō* « voiler » ? Est-ce le même mot que l'on a dans *Velābrum*, nom propre désignant un quartier de Rome, cf. Varr., L. L. 5, 13 (qui l'explique *a uehendo* ; v. les références de Goetz-Schoell, ad loc.), et qu'on rapproche aussi de *Velūtra*, étr. *Velatōri*? Ammien l'emploie à basse époque comme synonyme de *uelum, uelārium*.

*uclātūra, -ae* f. : commerce de transport ? Conservé dans Varr., L. L. 5, 48-44 : *Velabrum a uehendo. Velaturam facere etiam nunc dicuntur qui id mercede faciunt* ; et Plutarque, Rom. 3 : τῆν δὲ πορβείαν βηλατοῦραν καλοῦσιν.

*uelēs, -itis* m. (usité principalement au pl. *uelētēs, -um*) : vélite, soldat d'infanterie légère, chargé surtout des escarmouches, qui apparait au temps de la seconde guerre punique et remplace dans la légion les *accensī uelātū* ou *rōrārū* (v. *uelum* II). — Pour la formation, rappelle *equitēs, miliitēs, arquitēs, satellitēs*. Rattaché par les Latins à la fois à *uehō* et à *uelōx*, cf. T.-L. 26, 4, 10, sans doute par étymologie populaire.

Dérivés : *ueliūaris* ; *ueliūr, -āris* « escarmoucher », sens propre et figuré, cf. Plt., Men. 778, et P. F. 507, 1 ; *ueliūtō* et *uerbiueliūtō* (Plt., As. 307). Sans étymologie certaine. V. *uelōx*.

*uellō, -is, -uellī (uulsi), uolsum (uulsum), uellere* : arracher, tirer violemment, en particulier « tirer les poils, la laine, les plumes », d'où *uolsus (uul-)* « épilé »

(avec *-ol-* issu de *ll*), *uolsella* f., dérivé de *uolsus*, « pince à épiler », puis « pince » de dentiste, etc. ; *uellus, -eris* n. (*uellimna* avec un « suffixe » peut-être étrusque ; cf. Ernout, Philologica I, p. 34) « toison » qu'on arrachait d'abord à la main avant de connaître la fonte au moyen de ciseaux ; cf. Varr., L. L. 5, 54 et 130. Panroman, sauf roumain. M. L. 9182.

Autres dérivés et composés : *uellicō, -ās* : tirer, pincer, d'où « taquiner, médire de » (cf. notre « déchirer à belles dents »), M. L. 9181, *uellicō* (un exemple tardif) ; *uellicūtiō* (Sén.) ; *uellicūtim* ; *uulsio* (Vég.) ; *uulsura* (Varr.) ; *uulsō, -ās* ; *uulsticus* ; *uelligō* (tardifs) ; *ū, M. L. 817, con-, dē-, M. L. 2611, dī-, ē-, M. L. 2927, inter-, per-, prae-, re-, sub-uellō et ā-, con-, ē-, re-uulsio*. — *Conuulsio*, dans la langue médicale, a pris le sens spécial de « crampe, convulsion ».

A en juger par *uulsi, uulsus*, le *-ll-* dans *uellō* peut reposer sur *-ld-* comme dans *pellō* ; il s'agirait d'un présent à aspect déterminé d'une racine \**wel-* sur laquelle tout le verbe aurait été construit. On rapproche γέλλαι : τῶν (Hes.) (sans doute éolien), got. *awilwa* « ἀραξέ », *awilwa* « ἀραξαμός », peut-être hom. *\*(F)λωρ* « proie » si le mot a un *F*, comme semble l'indiquer le texte homérique, et *\*(F)λωλομαι* « je prends ».

*Vellicō* est formé comme *iodicō*.

Le mot *uellus* rappelle arm. *gelmn* (gén. *getman*), qui traduit gr. *κόκος* « toison » ; la forme ancienne serait \**wel-nos*. Le caractère de la racine rend malaisé le rapprochement avec *lāna*, tentant par lui-même (v. ce mot). V. *uillus* ?

*uellus* : v. le précédent.

*uelōx, -ōeis* adj. : vif, agile (classique et usuel).

Dérivés et composés : *uelōciter* ; *uelōcītās, -ātis* ; *praeuelōx* (Plin., Quint.).

D'un dérivé en \**-s-l-o* du groupe de *uegō*. Cf. aussi *uelēs*. V. Ernout, Philologica I, p. 146 et 155.

I. *uelum, -i* n. : draperie, voile (masculin) ; rideau. Panroman, sauf roumain. M. L. 9184. Germanique : v. h. a. *wil-lahhan*.

Dérivés et composés : *uelātus* : voilé, couvert d'un voile ; dans la langue militaire *uelātū*, ancien nom d'une sorte d'auxiliaires, *accensī uelātū*, qu'on interprète, peut-être par étymologie populaire, par « ceux qui n'ont que l'habit » ; *quia uestiti inermes sequerentur exercitium* (P. F. 13, 25 et F. 506, 23), cf. *uelēs* ? *uelātus* semble antérieur à *uelō, -ās* « voilers », M. L. 9179 (sens propre et figuré) ; *inuclātus* (tardif et rare) ; *uelāmen* (poétique et prose impériale) ; *uelāmentum* ; *uelārium* « auvent ou rideau tendu au-dessus d'un théâtre ou d'un amphithéâtre » ; *uelārius* : huissier de la chambre de l'empereur ; *uelātio* (S<sup>t</sup> Aug.) : prise de voile ; *con-, dē-, ē-, ob-, prae-, re-uelō, re-uelō*, ce dernier souvent employé au sens figuré « révéler » (irl. *relaim*?), comme *reuelātor, reuelātio, reuelātōrius*. Cf. aussi \**aduclāre* (ar-), M. L. 214 ; \**disuelāre*, 2697.

II. *uelum, -i* n. (ordinairement au pl. *uelā, -ōrum*, d'où les formes romanes féminines du type it. *vela*, fr. *voile*) : voile de vaisseau. Terme général, cf. Rich. s. u. Ancien, usuel ; panroman, sauf roumain. M. L. 9183. Celtique : irl. *fiat*, britt. *goel*.

Dérivés et composés : *uelāris* : de voile (Plin.) ;

*uelifer, -ger, -uolus (-uolāns)*, composés poétiques ; *uelificor, -āris (uelificō, époque impériale)* : mettre les voiles (*uelā facere*), faire voile ; s'emploie par image dans le sens de « déployer toutes ses voiles (= tout son zèle) pour quelqu'un » ; cf. Cael. ap. Cic., Fam. 8, 10, 2 ; *uelificātiō* (Cic.) ; *uelificus* « qui fait voile » (seulement dans Pline, peut-être reformé sur *uelificor*) ; *uelificium* (Hyg.).

A *uelum* se rattache étymologiquement : *uezzillum* : *deminutiuum est a uelo*, P. F. 19, 5 ; « étendard » ou « bannière » (différent de *signum*, cf. Rich. s. u.), faite d'une pièce d'étoffe carrée attachée par le haut à une traverse horizontale, comme la voile l'est à la vergue, et qui était spécialement l'enseigne de la cavalerie ou des troupes auxiliaires. — Dérivés et composés : *uezellārius* : enseigne ; *uezellāriū* : nom donné à un corps de vétérans sous l'Empire : *uezellātiō* ; *uezellifer*.

Il est difficile de dire si les deux *uelum* se ramènent à un original commun ou s'il y a seulement homonymie ; si *uelum* « voile » est issu de \**wes-lom*, cf. *uestis*, et *uelum* « voile de vaisseau », de \**weg-s-lo-m*, comme v. sl. *veslo* « rame », cf. *uehō* ; ou bien si les deux sens sont issus d'une forme unique \**weg-s-lom* d'une racine \**weg-* « tisser », dont ce serait l'unique représentant en latin. Les formes lat. *uelum, uezzillum* supposent un point de départ \**wek-slo-* ; on rapproche irl. *figim* « je tisse », gall. *gwen* « tisser », v. h. a. *wichili* « chose enroulée ». Pour les Latins, il y avait deux mots distincts, comme le montre la différence de traitement dans les langues romanes.

*uēna, -ae* f. : d'une manière générale, toute espèce de conduit, veine ou filet d'eau, filon de métal (d'où l'expression imagée Hor., A. P. 409, *ego nec studium sine diuitie uena, | nec rude quid possū uideo ingenium*), etc. ; en particulier, « veine » (ou « artère ») et tout objet y ressemblant par sa forme : « veines » (du bois, du marbre, etc.) ; rangée ou file d'arbres. *Sensū obscuro* dans Martial et Persé. Ancien, usuel ; panroman. M. L. 6185.

Dérivés et composés : *uēnula* ; *uēnōsus* (époque impériale), M. L. 9203 ; *uēnātilis* (Cassiod.), formé sur *aquātilis* ; *interuēnium* : vide, interstice (Vitr., Pall.). Sans étymologie sûre.

*uenōd, uēnōd* : v. *uenum*.

*uenōnum, -i* n. : décoction de plantes magiques, charme, philtre ; teinture, d'après gr. *φάρμακον*. Sens ancien e. g. Afranius, R<sup>3</sup> 380 sqq., *aetas et corpus tenerum et morigeratio | haec sunt uenena formosorum mulierum*. Synonyme de gr. *φάρμακον* et, comme lui, a pris vite le sens péjoratif de « poison » (classique, Cic.), bien que Salluste précise le sens du nom par un adjectif, Cat. 11, 3 : *ea (auaritia) quasi uenenis malis imbuta*, et que le Digeste recommande de préciser le mot par *bonum* ou *malum* (comme pour *dolus*) ; cf. Dig. 50, 16, 236 : *qui uenenum dicit, adicere debet utrum malum an bonum | nam et medicamenta uenena sunt*. Ancien, usuel ; panroman, en partie sous des formes savantes. M. L. 9195 ; B. W. *venin*. Celtique : britt. *gwenwyn*.

Les dérivés et composés ont tous le sens péjoratif : *uenēnātus* et *uenēnō, -ās* ; *uenēnārius* (époque impériale) ;

*uenēnifer* (poétique) ; *uenēnōsus* (tardif) ; *uenēficus*, d'où *uenēficus, uenēfica* « empoisonneur, empoisonneuse » ; *triuēnēfica* (Plt.) ; *uenēficium* (classique).

*uenenum* représente un ancien \**uenes-no-m* avec le sens de « philtre », cf. *Venus*, et pour le sens correspond à la fois à φάρμακον et à φάρμακος. Le suffixe *-no-* a la valeur d'un instrumental comme dans *dōnum*. *Venēficus* est issu par haplogogie de \**uenēni-ficus*, comme *sēmōdius* de \**sēmi-modius* ; il traduit le gr. *φάρμακος*.

*ueneror, -āris (uenerō, Plt., etc.)* : adresser une demande aux dieux, demander une faveur ou une grâce (*u. ut*) ; Plt., Ru. 1349, *illaec aduorsum si quid peccasso, Venus, | ueneror te ut omnes miseri lenones sient* ; par suite « vénérer, révéler, respecter ». Dénominafif tiré de *uenus*, usité d'abord dans l'expression *Venerem uenerāri*, cf. plus haut Plt., Ru. 1349 et 305 ; Poe. 278, du type *pugnā pugnāre*, s'est appliqué ensuite aux autres dieux ; cf. Poe. 950, *deos deasque ueneror, qui hanc urbem colunt* ; Ru. 257, etc. ; T.-L. 8, 9, 6 (dans une ancienne formule où il allitère avec *uenia* : [omnes deos]... *precor, ueneror, ueniam peto feroque ut*), et par extension à tout être ou objet digne de vénération, e. g. T.-L. 36, 17, 15, *quin omne humanum secundum deos nomen Romanum ueneretur*, etc. Ancien, classique ; semble être passé de la langue religieuse dans la langue littéraire ; non populaire. De même les dérivés : *uenerātiō* (classique), *-tor, -bilis* (Ov.), etc., tous d'époque impériale. Adoptés par le vocabulaire de l'Église. Non roman.

V. *Venus*.

*uenetus, -a, -um* : bleu-turquoise. Adjectif de la langue impériale, appliqué d'abord à un parti du cirque, « les Bleus », ainsi appelé sans doute parce que les cochers qui portaient la casaque de cette couleur étaient originaires de Vénétie ou parce que leurs vêtements provenaient de cette province (cf. Juv. 3, 170 : *contentusque illic Veneto duroque cucullo*) ; cf. aussi *lutum Venetum*, qui désigne une sorte de pâte de toilette dans Mart. 3, 74, 4. Dérivé : *ueneriānus* « partisan des bleus ». Conservé seulement en roumain. M. L. 9199.

*uenia, -ae* f. : 1° indulgence, pardon : *u. dare, petere* (uniquement dans ce sens chez Plt. et Tér.) ; 2° faveur, grâce (accordée par les dieux) ; cf. T.-L. 8, 9, 6, sous *ueneror*, et Cic., Rab. perd. 2, 5, *ab Ioue O. M. ceterisque deis pacem ac ueniam peto*. Fréquent dans la locution *bonā ueniā*, synonyme de *bonā pāce*.

Dérivés tardifs : *ueniālis* « véniel » ; *ueniābilis* et *inueniābilis*. Pas de verbe. Le latin dit *ignōscō*, auquel *uenia* sert de substantif.

Non roman, sauf dans des mots savants venus par l'Église. M. L. 9199.

Appartient sans doute à la racine \**wen-* « désirer » qu'on a dans *uenus* ; mais le sens en est fort éloigné.

*Venilia, -ae* : nom d'une divinité marine « a ueniendo ac uento », Varr., L. L. 5, 72 ; cf. *uenilia unda est quae ad litus uenit*, Varr. ap. Aug., Ciu. D. 7, 22, et Thes. Gloss., s. u. : *uenilia maris exaestuatio quae ad litus uenit. Varro : uenilia unda quae ad litus uenit, salacia quae ad mare redit*. Étymologie populaire ?

*ueniō, -is, uēni, uentum, uenire* (formes de subjonctif du type *-uenam* dans *aduenat*, Plt., Ps. 1030 ; *peruenant*,

Tri. 93, etc.) : venir. Ancien, classique et usuel. Panroman ; dans certaines langues romanes, a servi d'auxiliaire pour la formation du passif ou du futur. Le point de départ de cet emploi a dû être l'usage du verbe dans les locutions comme *uenire in amicitiam, in calamitatem, in odium*, etc., très fréquentes (notamment dans César) ; de là on est arrivé à dire *uenire amicus* et *uenire amātus*, constructions qu'on trouve déjà en bas latin, cf. Mulomedicina Chironis (vers 400 ap. J.-C.?), l. III, 157 : *si equus de uia coactus uenerit* ; et, pour *deueniō*, Greg. Tur., Franc. 7, 40 : *quid thesauri... deuenissent* ; Anthim. 4 : *caro... deuenit cruda* ; v. Thes. V 850, 77 sqq. M. L. 9200. Dans l'exemple de Plaute, Au. 239, *dummodo morata recte ueniat, doctast satis*, qu'on invoque parfois (cf. Havers, KZ, 45 (1919), 372 sqq.), *uenire* a son sens normal : « pourvu qu'elle vienne chez moi (en qualité d'épouse) avec un bon caractère... ».

Dérivés et composés : *uentiō* : venue ; un exemple de Plt., Tru. 622 : *quid tibi huc uentio est?* ; les composés *conuentiō*, *inuentiō*, *interuentiō* sont, au contraire, usuels et classiques ; *uentor* n'est attesté que dans Ennodius, mais *aduentor* est dans Plaute et s'est maintenu dans la langue parlée ; cf. ital. *auventore*. \**Ventus*, -ūs n'existe que dans les composés *aduentus*, *conuentus*, etc. ; de même, un substantif *-uena* figure dans *aduena*, *conuena*.

*uentō*, -ās, peut-être dans Varr., Men. 150, cité par Non. 119, 2, *cum illuc uento* (sic libri ; *uenio*, edd.), attesté en tout cas dans la glose de P. F. 517, 4, *uentabam dicebant antiqui, unde praepositione adiecta fit aduentabam* ; et dans *aduentō*, *reuentō* et par les formes romanes du type \**deuentiare*, M. L. 2612. Cf. *uō* en face de *eō*, etc.

*uentiō*, -ās : venir souvent, fréquenter (classique, Cic., Cés., mais rare) ; cf. *cantūō*, *dictiō*, etc.

La plupart des composés de *ueniō* n'ont que le sens du simple, précisé par le préverbe de sens local ; ainsi *adueniō* « venir auprès », « arriver » et « advenir » (en parlant d'événements) ; de là *aduena* m. « celui qui arrive, étranger » ; *aduentus*, -ūs m. (gall. *adfan*, *azvent*) ; *aduenticius* ; *aduentōrius* ; *aduentō*, -ās « approcher à grands pas », avec un sens accessoire d'hostilité, d'où l'emploi au sens de « attaquer » (cf. *aggredi*), bien conservé dans les langues romanes, M. L. 216, *aduenire* ; 218, *aduentare* et *aruentare* (cf. *ad* et *ar*) ; 219, *adventor* ; 220, *aduentus* ; 215, \**aduenicare* ; *anteueniō* ; *circumueniō* ; *deueniō*, conservé avec le sens de « devenir », M. L. 2612 et 2613, \**deuentiare* ; *interueniō* ; *ob-*, *per-*, *post-*, *prae-*, *re-ueniō* (*-ueniō*), *super-*, *trans-ueniō*.

Des développements de sens particuliers se sont produits dans *conueniō*, -īs « venir ensemble, se réunir », qui, à côté de ce sens propre, conservé dans *conuentus*, -ūs m. « réunion » (irl. *conuent*), *conuenticulum*, *conuenticius*, *conuentiō* « assemblée » (britt. *cenjain*), a pris le sens moral de « convenir avec (et « convenir à »), tomber d'accord », qui s'emploie aussi impersonnellement : *conuenit ut* « il est convenu que » ; M. L. 2192 et 2193, \**conuenium* ; 2194, *conuentus*. De là *conueniens* « qui s'accorde avec ; qui convient, convenable » ; *conuenienter* « en accord avec » ; *conuenientia* « accord, conformité », qui semblent créés par Cicéron pour traduire *συμφωνως* et *συμπάθεια* et *ὁμολογια* ; cf. Fin. 3, 21, *quod*

*ὁμολογια* *Stoici, nos appellamus conuenientiam, si placet* ; Diu. 2, 124, *ex quadam conuenientia et conjunctione naturae quam uocant συμπάθεια* ; et les contraires *inconueniens* (non dans Cic.), *inconuenienter*, -tia (tardifs), *disconueniō* (Hor., Lact.), *disconuenientia* (Tert.).

Le substantif *contio* suppose un verbe \**co-ueniō*, comme *co-ēō* ; v. *cum*, *contio*.

*ēueniō* (subjonctif ancien *ēuenat*, *ēuenant*), qui, en dehors du sens de « venir de, sortir », a pris le sens moral de « résulter » : *euentus est aliquid exitus negotii, in quo quaeri solet quid ex quaere re uenerit, eueniat, euenturum sit*, Cic., Inu. I 28, 42 ; puis simplement de « se produire, arriver » ; d'où *ēuentum* « événement ».

*inueniō* : venir dans, sur ; par suite « rencontrer », et « trouver, découvrir, inventer ». Dérivés : *inuentiō*, -tor, -trix, -tiuncula, -tum, -tus, -ūs ; *inuentarium* ; \**inuentiō*, M. L. 4527 a.

*interueniō* : intervenir (d'où gall. *atrywyn*) ; *interuentus*, -tor (Cic.), -tiō, M. L. 4499.

*prōueniō* : venir au jour, provenir (correspondant à *prōdūcō*, *prōgignō*), pousser et « bien pousser, réussir » ; *prōuentus*, -ūs m. : production, récolte, réussite.

*subueniō* : 1° survenir, venir subrepticement ; 2° venir au secours de (cf. *succurrō*, *subsidiūm*) ; *subuentiō*, -ās (Plt.) ; *subuentiō* (Cassiod.) ; 3° venir à l'esprit, M. L. 8408.

Le u initial repose ici sur un ancien *g<sup>w</sup>* : osq. *kūmbened* « conuenit », omb. *benust* « uenerit ». Le grec a, au présent seulement, avec le même suffixe, *βαλω*, synonyme de *ueniō*. Ailleurs, les formes sont en *-m-* : got. *giman*, v. angl. *cuman* « venir », tokh. A *kakmu*, B *kekamu* « venu », lit. *gemū*, *gimū* « naître » (venir au monde), véd. aor. *agamam*, parf. *jagama* « je suis venu » ; le rôle de \**m-* ne semble pas être ici le même que dans *premō*. L'arm. *ekn* « il est venu », véd. *agan* est ambigu, puisque n peut représenter ici un ancien *m* devant t : \**e-g<sup>w</sup>em-t* ou \**e-g<sup>w</sup>em-t*. Il y a une autre forme \**g<sup>w</sup>ā*, dans véd. *d-gāt*, gr. dor. *έἶα* (ion.-att. *έἶη*), arm. *e-kayk* « venez » (et peut-être traces en irlandais, au sens de « mourir », v. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, 458). Chacune des trois formes \**g<sup>w</sup>en-*, \**g<sup>w</sup>em-*, \**g<sup>w</sup>ā*, dont la répartition initiale ne saurait être déterminée, fournissait un aoriste radical ; véd. *agan* = arm. *ekn*, véd. *agāt* = gr. (dor.) *έἶα*. Le présent est partout secondaire, soit qu'il ait été obtenu par passage au type thématique de formes à vocalismes divers, comme dans got. *giman* et v. angl. *cuman*, ou par des suffixes, comme dans skr. *gacchati* « il vient », gr. *βάσχω*, ou dans gr. *βαλω*, lat. *ueniō*. Le perfectum de lat. *ueni* rappelle, pour le vocalisme, le pluriel got. *gemun* « ils sont venus ». Pour *inueniō*, v. *ignōscō* (fin).

**uenū(n)cula**, -ae (*uēnūcula*, *uēnnūcula*, *uēnicūla*) f. : vigne donnant un raisin séché et mis en conserve ; cf. Hor., S. 2, 4, 71 ; Col. 3, 2, 2 ; Plin. 14, 34. V. *uinus* ; cf. André, REL, XXX, 1952, 136.

**uēnor**, -āris, -ātus sum, -ārī : poursuivre le gibier, chasser. Transitif et absolu, sens propre et figuré. Ancien, usuel et classique. M. L. 9186.

Dérivés : *uēnātus*, -ūs, M. L. 9189 ; *uēnātiō* : chasse, battue ; et « venaison, gibier », M. L. 9187 ; *uēnātor*,

*ēuentō*, -ās : terme médical peut-être fait d'après *ἀπὸνέω* : chasser par le vent ; cf. M. L. 3112, \**exuentāre* ; 3113, *exuentulāre*.

Le mot se retrouve dans : gall. *gwynt* (peut-être emprunté), got. *winds*, tokh. A *wānt* (B *yente*), hitt. *ḫu-want* « vent » (de \**ḫwen-*), tandis que l'indo-iranien a une forme autre : skr. *vāta*, av. *vātō*. — La racine \**wē-* « venter » fournissait un présent radical : véd. *vāti* « il souffle (du vent) », gr. *ἄσπασ* ; ce présent a tendu à être remplacé par des dérivés : v. sl. *vejetū*, got. *wādia* (v. h. a. *wāju*) et le sanskrit même a *vāyati*. Le latin n'a pas gardé de forme verbale. — Le vent est une puissance active, capable d'être considérée comme divine « Celui qui souffle » ; il est nommé au masculin : skr. *vāyūḥ* et av. *vāyuš*, lit. *vėjās*, v. sl. *větrū* ; et au féminin : v. pruss. *wetro* (lit. *vētra* « tempête »), cf. gr. *αἶρα* « brise ». V. *uannus*.

**uēnum** (nominatif non attesté ; on trouve seulement l'accusatif *uēnum*, e. g. T.-L. 24, 47, 6, *dare alqm uenum*, et le datif *uēnō*, Tac., A. 13, 51, 1, *quae ueno exercebant* ; le datif *uēnū* dans Apulée a subi l'analogie des formes de supin) : vente.

Dérivés et composés : *uēnālis* : qui est à vendre, vénal ; *uēnālītās* (bas latin) ; *uēnālīcius* : concernant la vente ; spécialement, comme *uēnālīs* qui désigne un esclave à vendre, *uēnālīcius* m. « marchand d'esclaves » ; *uēnālīcium* « marché aux esclaves » ; *uēnālīciārius*.

*uēnum dōs*, *dēdi*, *datum*, *dare* : mettre en vente. Les deux termes de ce juxtaposé ont fini par se souder, d'où *uēnundō* et *uēndō*, *uēndis*, *uēndīdī*, *uēnditum*, *uēndere* : vendre, mettre en vente, et aussi, le vendeur ayant l'habitude de prêter sa marchandise, « vanter », e. g. Cic., Att. 13, 12, 2 : *Ligarianam praeclare uēndidisti*. Ce dernier sens est toutefois plus fréquent dans le dérivé *uēnditāre* « chercher à vendre », où, du reste, il s'explique mieux. De *uēndō*, le passif est *uēnēō* (de *uēnum eō* « aller à la vente »), -īs, -ī, -īre (-īri, Plt., Pe. 577), comme de *perdō*, *perēō* (cf. aussi *interficiō*, *interēō*). A côté de *uēnēō* un passif *uēndor* a été créé, qui est attesté dès Varron. Panroman. M. L. 9190.

Dérivés : *uēndāx* (opposé à *emāx* par Caton) ; *uēndibilis* (classique) ; *reuēndō* et *reuēnēō* (Dig.) ; *uēnditum* « vente » ; *uēnditor*, -trix (d'où \**vēnditricula*, M. L. 9194), -tiō, M. L. 9192-9193 ; *uēndiō*, -ās, M. L. 9191 ; *uēndiātō*, -tor.

Cf. skr. *vasnām* « prix », d'où *vasnāyati* « il trafique », arm. *gin* (*gnoy* ; souvent pl. *gink'*, *gnoc*) « prix d'achat, valeur » (d'où *gnem* « j'achète »). L'ω de hom. *δνωσ* « prix d'achat », att. *ὄνη* « achat, prix d'achat », suppose un ancien \**ō* ; mais lesb. *δνω* repose sur \**uosnā*. On ne saurait dire si lat. *uēnum* repose sur \**wesno* ou sur \**wēsno* ; on pourrait même penser à une forme sans -s si l'on rapproche v. sl. *věno* « prix de la fiancée, dot ». Le hittite a *uššaniya* « vendre » et *waš-* « acheter », celui-ci sans le suffixe -no.

L'usage fait de *uēnum*, *uēnō* est parallèle à celui du supin, comme l'indique le uēnū d'Apulée (cf. *nuptum*, *pessum dō*). Cf. l'infinitif osco-ombrien en -um.

**uenus**, -eris et **Venus** f. : 1° l'amour physique, l'instinct, l'appétit ou l'acte sexuel ; sens bien conservé chez

M. L. 9188, -trix ; *uēnātōrius*, M. L. 9188 a ; *uēnātūra* f. (Plt.) ; *uēnābulum* : épieu de chasse, M. L. 9185 a ; *uēnālīcius* (-tīcius) : de chasse, u. *canis* ; -tīuus (Cassiod.). V. Rich, s. u. *uēnābulum*, *uēnātiō*, -tor, -trix.

Sorte d'itératif à voyelle longue radicale d'une racine qui fournit notamment av. *vanāiti* « il conquiert, il obtient par la lutte », v. h. a. *winnan* « lutter », skr. *vandti* « il gagne, il conquiert », lit. *vejū*, *oģti* « chasser », etc. La racine est sans doute la même que celle de *uenus*. La formation est du type, exceptionnel, de *cēlare* ; elle indique un procès qui se poursuit sans terme défini. — Cf. *Venus*.

**uēsāca** : v, *uēsica*.

**uentor**, -trix m. : ventre. Terme général désignant le ventre en tant que réceptacle des entrailles ou des aliments (d'où *uentri operam dare* « soigner son ventre », etc.) ou en tant que réceptacle du fœtus, f. e. g. T.-L. 1, 34, 3 : *ignorans nurum uentrem ferre*. S'emploie aussi d'objets en forme de ventre, notamment dans les langues techniques, u. *parietis*, u. *aquae ductūs*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 9205.

Dérivés : *uentriculus* : 1° ventricule du cœur (Cic.) ; 2° estomac (Cels.) ; *uentriculōsus* ; *uentriculātō* (Cael.) ; *uentricillus* (Gloss.), M. L. 9208 et 9209 ; *uentriōsus* (et tardifs *uentricōsus*, *uentruōsus*, *uentrōsus*) : ventru (Plt.) ; *uentrālīs* ; d'où *uentrāle* « ceinture » (époque impériale) ; *uentrigō*, -ās (bas latin) ; *Ventriō*. Composés rares et tardifs : *uentri-cola*, -cultor, -fluus, -loquus ; *uentrificatiō* (Cael. Aur.). Cf. aussi M. L. 9210-9211, \**uentrisca*, \**uentriscula*.

La formation rappelle celle de gr. *γαστήρ* (gén. *γαστήρός*) « ventre, estomac ». Des mots, du reste différents entre eux, comme skr. *uddram* « ventre » (cf. chez Hérodote, *δδρασι* *γαστήρ*) et v. pruss. *weders* « ventre, estomac », lit. *uēdaras* « estomac » offrent une ressemblance, mais lointaine. Got. *qīpus* « ὄσπυρακος », *κοιλία* est plus loin encore. V. *uterus* ; et *uēsica*.

**uentus**, -I m. : vent. S'emploie au singulier et au pluriel ; au sens propre et au sens figuré, comme symbole de l'inconstance ; e. g. Cat. 70, 4, *in uento et aqua scribere* ; Cic., Pis. 9, 21, *alios ego uidi uentos* ; *alias prospexi animo procellas*. Pluriel personnifié et divinisé dans Turp., Com. R<sup>3</sup> 113. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9212.

Dérivés et composés : *uentulus* : petit vent (Plt., Tert.) ; *uentōsus* « plein de vent (-a *cucurbita*, d'où « ventouse »), venteux, éventé » et « inconstant, vide, vain » ; *uentōsē* ; *uentōsiūs*. M. L. 9207 a.

*uentiō*, -ās (*uentulō*, CGL V 650, 43, sous l'influence de *uentulus*, cf. ital. *uentolare*, etc.) : transitif, 1° exposer au vent (u. *facem*) ; en particulier, dans la langue rustique, « exposer le grain au vent, secouer, vanner » (sens conservé en roman, cf. M. L. 9207) ; absolu, 2° faire du vent. Employé par image au sens de « agiter » et, dans la langue militaire, « s'agiter, s'escrimer, prélever au combat » ; *uentilātō*, -tor « vanneur » et « jongleur » ; *uentilābrum* « van » M. L. 9206 ; *uentilāmentum* ; *uentilātōrium* (Gloss.) ; *ēuentiō*, -ās (Col., Plin.). Sur *uentiō* a été refait à très basse époque *uentō*, -ās « vanner » ; cf. Hoogterp, *Les vies des pères du Jura*, p. 17, et M. L. 9204.

les auteurs qui traitent de l'amour, Lucrèce, Virgile, Colomelle, Pline, etc.; 2° qualités qui excitent l'amour, grâce, séduction, charmes; au pluriel, traduit χάρεις; 3° personnalité et divinisé, *Vēnus* « déesse de l'amour », réplique latine de l'Ἀφροδίτη grecque, dont elle a pris tous les sens, notamment celui de la planète *Vēnus*; par suite « objet aimé comparable à *Vēnus* (fr. « déesse »), belle, amante »; 4° coup de dés favorable (dit aussi *uenerius*).

De *uenus* dérivent deux adjectifs : 1° un adjectif en *-io-*, indiquant la qualité, *uenustus* (cf. *onus/onustus*) « qui possède ou qui excite l'amour », *-a mulier*, et par dérivation « désirable, séduisant, aimable, gracieux », etc. Adjectif de la prose ou de la poésie familière, ignoré de la poésie épique.

Dérivés : *uenustās* (cf. *honestus/honestās*) : séduction, grâce, etc.; *uenustē*; *uenustulus*, diminutif affectif; *inuenuustus*; *uenustō*, *-ās* « parer, embellir » (Naev., S<sup>t</sup> Ambr.); *dēuēnustō* (Gell.).

2° un adjectif en *-io-* du type *pater/patrius* indiquant la propriété, *uenerius* « qui appartient à *Vēnus* », *-a sacerdos*, *-us seruus*; et « érotique ».

Sert d'épithète pour désigner certains objets : *-s iacutus*, cf. plus haut; *-a concha*, nom d'un coquillage dont la forme évoque le sexe de la femme, M. L. 9196; *-um lābrum* « cardère », etc. Adjectif rare, exclu de la poésie dactylique.

Composés artificiels : *ueneriuagus*, cf. *uolgiuagus*, *ueneri-peta*.

*Venus* est un ancien neutre en *-os/-es*, du type *onus*, *opus*, etc., qui a perdu son genre original, lorsque le concept qu'il désignait a été personnifié ou divinisé pour traduire l'Ἀφροδίτη grec, comme *cupido* a été masculinisé pour doter *Venus* d'un fils correspondant à Ἔρως. *Venus*, *uenustus*, *uenustās* sont comparables à *honōs* (sans doute ancien neutre), *honestus*, *honestās*; *ueneror* à *operor*.

*Venus* a un correspondant exact pour la forme dans skr. *uanaḥ* « désir », attesté dans l'instrumental védique *uanase*; cf. aussi les composés *gir-vanas-* « aimant les hymnes », « épithète des dieux » et *yajña-vanas-* « aimant les sacrifices ».

Le passage du neutre au féminin en latin a pu être favorisé par le fait qu'un certain nombre de noms abstraits sont de genre hésitant; ainsi *decus* et *decor*, etc. Cette hésitation est ancienne (cf. *tepor*). Le sanskrit, à côté de *vānaḥ*, a un féminin *vanīḥ*. Le gr. ἔπος m. est sans doute le substitut d'un ancien neutre.

La racine *\*wen-* « désirer » est bien représentée dans les langues indo-européennes, notamment en indo-iranien et en germanique : skr. *vānati*, *vanōti*, *vānīchati* « il désire »; v. h. a. *wunskan* « désirer »; got. *wunan* « se réjouir » et *unwunands* « ne se souciant pas de »; v. h. a. *wunna*, *wunni*, dont la forme rappelle celle de *uēnia*, etc. Le degré long *\*wēn-* est dans *uēnor*. V. *uenēnum*, *ueneror*, *uenia*. Sur le groupe, v. Ernout, Philologica II, p. 87 sqq.

*ueprēs*, *-ium* m. et f. pl. : buisson d'épine. Usité ordinairement au pluriel, quoique le singulier soit attesté dans la langue impériale (Ov., Col., Plin.); aussi la forme de nominatif singulier est-elle peu sûre : *ueprēs*, *uepris* et même *ueper*.

Dérivés : *ueprētum*; *ueprāticus* (Col.); *ueprēcūla*. Sans étymologie.

*uēr*, *uēris* n. : printemps; printemps de la vie (Cat., Ov.); productions du printemps, cf. *uēr sacrum*. Usité de tout temps. M. L. 9213; beaucoup de formes romanes remontent à *primū uēr* (cf. *primū tempus*), e. g. Caton, Agr. 50, 1, *prata primo uere steracerato luna silenti*; et dans les gloses *uernum* : *primū uer*; v. B. W. *primū uere* et *printemps*. On a éliminé le monosyllabe.

Dérivés : *uernus* : de printemps; *uernum* (sc. *tempus*) qui dans la langue familière tend à remplacer *uēr* (cf. *hibernum* en face de *hiems*); *uernō*, *-ās* : être au printemps ou dans son printemps, M. L. 9234; *uernālis*; *uernātio* : changement de peau, mue printanière, et concret « dépouille de serpent » (Plin.); *uernifer* (= ἔαρσπεφής); *uernicomus* (Mart. Cap.); *uernisera* « messālia auguria », P. F. 520, 8, de *uerni* + *serus*, de *serō* « semer »; *uernirosus* (Ps. Tert.); *præuernat* « le printemps est précoce » (Plin.); *uerculum* « petit printemps », terme de tendresse forgé par Plt., Cas. 837; *uērānum* (*tempus*) (Gloss.) M. L. 9216; *Vērānius*, *-a*, noms propres; cf. M. L. 9215, *\*uērānea*.

Cf. v. isl. *vár* « printemps ». On rapproche, de plus, le groupe de gr. (F)εἶπα « printemps », v. sl. *vesna*, av. *vaynar-*, etc.; le passage de *\*wesr-* à *\*wer-* remonterait à l'indo-européen : pure hypothèse.

*uērātrum*, *-i* n. : hellébore. Ancien (Caton), usuel. Étymologie inconnue : [?] probablement de *ueru* « broche » avec attraction de *uērus* n.; v. André, *Lex.*, s. u.

*uerbaseum*, *-i* n. : molène et bouillon-blanc. Depuis Pline. Étymologie inconnue; le rapprochement de *uerpa* (d'Alessio) ou de *uerbum* (P. Fournier) ne convainc pas. Mot ligure avec suffixe en *-asco*? V. André, *Lex.*, s. u.

*uerbēna*, *-ae* f. (usité surtout au pl. *uerbēnae*) : *uerbena* propre est herba sacra, ros marinus, ut multi uolunt, i. e. λιβανωτίς, sumpta de loco sacro Capitolii, qua coronabantur fetiales et pater patratus foedera facturi, uel bella indicaturi. Abusiue tamen uerbenas iam uocamus omnes frondes sacratas, ut est laurus, oliua, uel myrtus. Serv., Ae. 12, 120. *Uerbēna* est le féminin d'un adjectif *\*uerbēnus* de *\*uerbesnos*, cf. *terrēnus*, dérivé d'un thème en *-os/-es*, *\*uerbos* (cf. *uerbera*); c'est l'herbe qui sert à frapper le traité, *ferire foedus*, et avec laquelle le roi touchait le pater patratus; cf. T.-L. 1, 24, 6 : *is patrem patratum Spurium Fusium fecit, uerbena caput capillosque tangens*. — A désigné d'autres plantes magiques ou médicinales, cf. Cels. 2, 22; 8, 10, 7, et notamment la « verveine ». Ancien, usuel. M. L. 9219.

Dérivés : *uerbēnātus*; *uerbēnārius*; *uerbēnāca* « verveine », M. L. 9220 (cf. *lingulāca*); *uerbēnācus*. Celtique : irl. *berbain*, britt. *veruencou*.

*uerbera*, *-um* n. pl. : verges, coups de fouet. Le singulier n'est attesté avec le sens de « fouet » qu'à partir de l'époque impériale et aux cas obliques *uerbere*, *uerberis*. Le nominatif *uerber* cité par les gloses n'est pas attesté dans les textes; il est refait sur *uerbera*, comme *iugerum* sur *iugera*. La forme ancienne devait être *\*uerbos*, *\*uerbus*, gén. *\*uerbeses* > *uerberis*. Cf. le composé

*subuerbustus* dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15) : *subuerbustam, compediūtam, subuerbustam, sordidam*, que F. explique à tort par *ueribus ustam*. Ancien, usuel, non roman. Formes celtiques douteuses : irl. *ferb*?

Dérivés : *uerberō*, *-ās* : fouetter, frapper à coups de verges; malmené; M. L. 9221; *uerberō*, *-ōnis* m. « pendard » (langue familière); *uerbereus* adj. plautinien, u. caput; *uerberātio*, *-ōnis*, *-tor*, *-tus*, *-ūs* m.; *uerberābilis*, *-bundus*, tous deux plautiniens; *uerberio*, *-ās*, fréquentatif employé par Caton, F. 519, 28; *ad*, *con*, *dē*, *di*, *ē*, *ob*, *re*, *trāns* *uerberō*, tous rares et généralement assez tardifs, sauf *dēuerberāre*, qui est dans Terence; *dūerberāre* (Lucr.); *trānsuerberō* (Cic., Fam. 7, 1, 3).

Les correspondants les plus proches se trouvent en balteque et en slave : lit. *virbas* « jeune branche, verge », serbe *virba* « osier ». Cf. aussi gr. βάρκις « baguette, bâton » et βάρδος « baguette, verge ».

*uerhex* : v. *ueruex*.

*uerbum*, *-i* n. : mot; *uerbum, uerba facere* « parler ». S'oppose à *rēs* « chose, réalité ». Dans la terminologie grammaticale, désigne le « verbe », par opposition à *uocabulum*, le « nom »; cf. Varr., L. L. 8, 11; *Aristoteles* (Rhet. 3, 2) *orationis duas partes esse dicit : uocabula et uerba* (= ὀνόματα καὶ ῥήματα), *ut homo et equus, et legit et currit*. Dans la langue de l'Église a servi à traduire le gr. λόγος. Usité de tout temps. M. L. 9223; celtique : irl. *ferb*.

Dérivés : *uerbōsus*; *uerbōsē*; *uerbōsītās*; *uerbōsor*, *-aris* (Iren.); *uerbālis* (tardif) et *uerbiālis*; *uerbium* dans *aduerbium* trad. de ἐπίρρημα, d'où *aduerbiālis*, *līter*; *\*conuerbium*, M. L. 2196; *dīuerbium* ou *dēuerbium* = διλόγος, partie de la comédie qui s'oppose aux cantica; *præuerbium* : préposition, préfixe (Varr.); *prōuerbium* n. : proverbe (classique) (irl. *proberb*); *prōuerbiālis*, *līter*; *uēriuerbium* (Plt., Cap. 568); *uerbificātiō* (Caecil.); *uerbigerō*, *-ās* (Apul.); *uerbiūliātio* (Plt., As. 307); *uerbulum* : petit mot (Ps. Aug.); *\*uerbulō*, *-ās*, M. L. 9222.

*Verbum* rappelle got. *ward* « mot »; v. pruss. *wīrds* (Ench.) « mot », lit. *várđas* « nom »; tous de *\*wer-dh-*. Si l'e de *uerbum* est ancien, comme il est probable, ce vocalisme est normal dans un neutre; cf. le vocalisme de gr. *féppov*, v. isl. *verk*; pour ce vocalisme, v. lat. *uerum*. Le vocalisme de got. *ward*, v. h. a. *wort* « parole », est d'un type moins courant; cf., cependant, le cas de lat. *iugum*. V. pruss. *wīrds* est masculin; et lit. *várđas*, avec son vocalisme radical de degré 0, doit être aussi un ancien masculin; cf. arim. *gorc* « œuvre », en regard de gr. (F)έργον, v. isl. *verk*. Le mot est limité à une zone dialectale de l'indo-européen : du balteque au latin. Mais la racine en est indo-européenne : cf. hitt. *weriya-* « appeler », gr. *φέρω* (att. *ἐπῶ*) « je dirai » et (F)ήρῃ « formule légale, loi » (attesté de diverses manières chez Homère, en éléen, en laconien et en cyprote), lesb. *φῆρῃ* (noté *βῆρῃ*), att. *ῆρῃ*, etc.; av. *urōdā-* « prescription », skr. *ordāta* « vœu », sans doute v. sl. *rota* « serment »; ombr. *uerfale* « *\*uerbāle* », i. e. « *templum effātum* », T. E. VI a 8; cf. Varr., L. L. 7, 8; Gell. 13, 14, 1.

*uerdūs*, *-i* m. : cheval de trot, cheval de poste. Mot

de la latinité impériale, attesté depuis Martial, emprunté au gaulois. De là : *uerdārius* « courrier »; *parauerdūs* « cheval de renfort », fr. *palefroi*, B. W. s. u.; M. L. 6231; et germanique : v. h. a. *perfrīrd*, *perfrīrd*; irl. *jalafraidh* semble provenir du français.

*uereor*, *-ēris*, *ueriūs sum*, *-ēri* (passif dans Afran. Com. R<sup>3</sup> 34) : éprouver une crainte religieuse ou respectueuse pour; cf. Plt., Am. 832 : *Iunonem, quam me uereri et metuere est par mazume*; Cic., Cat. M. 1, 11, 37, *metuebant eum serui, uerebantur liberi*. Parfois employé impersonnellement, cf. Atta (7), *nihilne te populi ueretur*, et les exemples cités par Non. 497, 45 sqq., et encore Cic., Fin. 2, 13, 39, *Cyrenaici, quos non est ueritum in uoluptate summum bonum ponere*. Avec l'infinitif : « avoir scrupule à », e. g. Plt., Am. 1168, *ne ille mox ueretur introire in alienam domum*. — S'est rapidement confondu avec *timeō*, *metuō*; Plaute, Cap. 349, emploie déjà *ne uereare* comme il dit *ne time*, et chez Cicéron et César la synonymie souvent est entière. A *uereror* se rattachent directement *uerenter* (rare, tardif), *uerendus* (poésie impériale), d'où *uerenda*, *-ōrum* (Plin., Vég.) = *puđenda*, les « parties honteuses », M. L. 9227.

Dérivés et composés : *uerēcundus* : respectueux, réservé; vénérable; *uerēcundia* : respect, modestie, réserve, sentiment de honte ou de pudeur; panroman, sauf roumain, M. L. 9225; B. W. *uergogne*; *uerēcundor*, *-āris*, ancien et classique, mais rare, ne semble plus attesté après Quintilien. Sur la forme en *-cundus*, v. *fecundus*.

*uerēor*, *-ēris* : respecter, révéler (ancien et classique); *uererēns*, *uererentia* (irl. *reberens*), *-ter*; *uererendus*; *uererēndūria* (archaïque) et *iruererēns*, *-tia* (époque impériale); *subueror* (Cic.).

Le présent lat. *uereror* doit remplacer un ancien présent radical. Le germanique a un grand nombre de mots apparentés : v. isl. *varr* « qui fait attention, qui prend garde », *vara* « rendre attentif à », got. *war* « attentif », v. h. a. *biwarōn* « surveiller ». Les formes grecques telles que hom. ὄροναι « ils veillent (sur) », θυρωρός « gardien de la porte », att. ἑπουρός « gardien » (de προ-ἄφορος), ὄρω « je vois », ἑώραν, etc., supposent une racine *\*swer-*, voisine de *\*wer-*; le hittite a *werite-* « avoir peur », *weritenu* « effrayer » (Benveniste, BSL, 33, 138). Pour la forme, ce qui est le plus près, c'est v. h. a. *werēn* « accorder, fournir », que M. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, p. 518, rapproche de v. irl. *ferid* « il accorde », etc. Si l'on rapproche gaul. *ieuru*, qui semble signifier « il a consacré », le caractère religieux du sens apparaît; mais cette forme est énigmatique.

*ueretrum*, *-i* n. : parties sexuelles de l'homme ou de la femme : u. *muliebre* (Cael. Aur.). Diminutif : *ueretillum* (Apul.). De *uereror*, comme *uerenda*? Cf. *uergitrum*. En tout cas, on ne voit pas comment le dériver de *uerū*. N'apparaît que dans la langue impériale (Phédre, Suét., etc.). V. *excepra*. Pour l'e bref, v. Phédre IV, 15; Bücheler, Kl. Schr., III, 52.

*uergō*, *-is* (parfait et supin non attestés dans les textes, *uerzi*, conjecturé dans Ov., Pont., 1, 9, 52, ou *uerzi* d'après les grammairiens), *-orē* : incliner, pencher vers (transitif et absolu; dans ce dernier sens, on trouve aussi *uergor*), être sur son déclin (en parlant d'un astre). Non roman.

Dérivés et composés : *Vergiliae* f. pl. « les Pléiades ». Attesté depuis Plt. (Am. 275) ; rapproché de *uer* par l'étymologie populaire : *dictae quod earum ortu uer finem faci*, P. F. 511, 22 ; a *uerni temporis significatione*, Serv., G. 1, 138.

*conuergō* (St Aug., Isid.) ; *dē-uergō* et *dēuergentia* (Gell., Apul., Tert.) ; *dūuergō* et *dūuergia*, -*ōrum* (Grom.) ; *ēuergō* (T.-L. 44, 33, 2) ; *inuergō* (synonyme de *infundō*, Plt., Cu. 108, et poésie impériale) ; *reuergō* (Claud. Mam.) ; *aquiuergium* (Grom.). Tous ces composés sont rares et la plupart sont tardifs. *Vergō* lui-même, quoique classique, est peu usuel et semble appartenir surtout à la langue écrite. La langue parlée employait des composés de *-clīnō*, *inclīnāre*, *declīnāre* ou le dérivé de *pendō*, *\*pendicāre*, qui sont demeurés dans les langues romanes.

Le rapprochement avec skr. *ṛpnākti* « il plie, il incline » n'est qu'à demi satisfaisant.

**uermina** : v. *uermis*.

**uermis**, -*is* m. : ver. Un doublet *uermen* (cf. *sanguis/sanguen*, etc., M. L. ; *Einf* 3, § 177) est attesté par *uermina* et ses dérivés et par des formes romanes. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 9231.

Dérivés : 1<sup>o</sup> de *uermis* : *uermiōsus* ; *uermiculus* : vermisseau ; larve ; kermès ou cochenille du chêne, écarlate (= *coctum*, d'où les représentants romans du type *vermeil*, M. L. 9230 ; B. W. s. u.) ; *uermiculator*, -*āris* ; *uermiculātus*, qui désigne le pavé en mosaïque où les dessins s'enroulent et s'enchevêtrent comme des vers ; *uermiculāris* ; *uermicāria* « herbe aux vers » ; *uermiculātō* (Plin.) ; *uermiculōsus* ; *uermescō*, -*is* (St Aug.) ; *uermifluus* (Paul. Nol.).

2<sup>o</sup> De *uermen* : *uermina*, -*um* : *dicuntur dolores corporis cum quodam minuto motu, quasi a uermibus scindatur. Hic Graece dolor σφόδος dicitur*, P. F. 515, 6. Proprement « les vers », c'est-à-dire « maladie causée par les vers » (cf. l'emploi de *uermiculus* pour désigner une maladie des chiens, Gratius, Cyn. 387) ; *uermīnor*, -*āris* (et *uermīnō*) « avoir des vers », « souffrir des vers, ou comme si l'on avait des vers », « déman-ger, chatouiller » ; *uermīnātō* ; *uermīnōsus*. Malgré le synonyme gr. *σφόδος*, est sans rapport avec *uertō*, ou avec *uergō*. A pu être influencé par *uormina*.

*uermis* n'a un correspondant exact qu'en germanique : got. *uaurms*, v. h. a. *wurm*, v. angl. *worm* ; on rapproche aussi le dérivé petit russe *uermīdnj* « rouge » (couleur obtenue en utilisant certains insectes) et gr. *βρομαξ*, *σκόληξ* ἐν ἐξόλοις (Hes.). Il y a un mot parallèle plus répandu : skr. *ṛmīh* « ver », persan *kirm*, lit. *kirmis* (acc. *kirmi*), v. sl. *črūt* (altéré de *\*črmi* ; cf. *črūmnū* « rouge »), irl. *crum*, gall. *pryf*. Le rapport entre *\*ṛmī-* et *\*k<sup>o</sup>ṛmī-* n'est pas clair. Mot « populaire », instable, à variations singulières (cf. le nom de la « puce », par exemple).

**uernā**, -*ae* m. : esclave né dans la maison. Formation populaire en *-a* ; sur ce mot a été fait, sans doute secondairement, un adjectif *uernus* « indigène » (cf. *uatiā* et *uatius*), attesté à l'époque impériale. Rattaché par l'étymologie populaire à *uer*, e. g. F. 510, 7 : *uernae qui in uillis uere nati, quod tempus duce natura feturae est...*

Dérivés : *uernāculus*, -*a*, -*um* : indigène, domestique ; d'esclave ; *uernula* m. (époque impériale) et *Vernulus* ; *uernilis* (cf. *seruilis*) : servile ; *uerniliās* ; *uerniliter*.

Sans étymologie claire. Peut-être emprunté. L'étrusque a un gentilice *Verna* ; v., en dernier lieu, E. Benveniste, R. Ét. lat., 1932, p. 437.

**uernilāgō**, -*inis* f. : nom d'une sorte de chardon, comme *ustilāgō*, dans Dioscoride et le Pseudo-Apulée. V. Fay, KZ, 45, 116. En rapport avec le gaul. *uernā* « aune, ver(g)ne », à cause de sa couleur ?

**uerpa**, -*ae* f. : membrum uirile ; *uerpus*, -*i* m. : circoncis. Mots populaires (satiriques, Priapiques). M. L. 9237.

**uerrēs** (*uerris*, Varr., R. R. 2, 4, 8 ; *uerrus*, CGL III 18, 27 ; cf. it. *verro*), -*is* m. : verrat. Panroman, sous cette forme ou sous une forme dérivée. M. L. 9239 ; B. W. s. u. et *verin*.

Dérivés : *uerrinus* ; *Verrius*.

Les noms d'animaux domestiques indo-européens que représentent lat. *bōs*, *ouis*, *sūs*, etc., étaient indifférents au sexe et, en fait, désignaient le plus souvent des femelles ; car les mâles ne sont conservés qu'en nombre limité, pour les besoins de la reproduction. Les noms de mâles sont ou nouveaux ou de faible extension. On a vu les cas de *ariēs* et de *taurus*. Pour désigner un « mâle » particulier, on a souvent recours au mot signifiant « mâle » en général : skr. *oṣṣan-* « mâle » ; ce nom s'est ainsi spécialisé pour certains animaux : skr. *oṣṣabhāh* signifie « taureau », *oṣṣnīh* « bélier » ; lat. *uerrēs* sert à désigner le « porc mâle », le « verrat ». De même, en face de *ἀρσην* « mâle » (cf. v. perse *arsan-* « mâle »), le grec a *ἀρνεός* « bélier », cf. *ueruex*. — La racine est la même que celle de skr. *vārgati* « il pleut », *vārgm* « pluie », hom. (F) *ἔρση* « pluie ». Pour la forme, lat. *uerrēs* rappelle, en quelque mesure, le thème en *\*-yo-* de lit. *veršis* « bœuf, veau » ; v. Ernout, Philologica I, p. 150.

**uerrō**, -*is* (parfait non attesté dans les textes ; *uerri* ou *uersi* selon les grammairiens), *uersum*, *uerrere* : balayer, sens propre et figuré. Ancien, usuel et classique. Conservé dans les langues hispaniques. M. L. 9238.

Dérivés et composés : *uerriculum* : drague, seine. Rare ; la forme ordinaire est *euerriculum*, M. L. 9240<sup>o</sup> ; *auerrō* (Lic. Macer) ; *aduerrō* (Stace) ; *conuerrō* : ramasser en balayant, rafler (cf. *conrado*) ; *dēuerrō* (Lucil., Varr.) ; *ēuerrō* : nettoyer, enlever en balayant, *uerriculum* « quod Graece σαρήνη dicitur » (Dig. 47, 10, 13, § 7) ; *ēuerriae*, -*ārum* ; *ēuerriator* : uocatur qui iure accepta hereditate iusta facere defuncto debet... *Id nomen ductum a uerrando. Nam exuerriae sunt purgatio quaedam domus ex qua mortuus ad sepulcrum ferendus est, quae fit per euerriatorem certo genere scoparum adhibito, ab extra uerrando dicitur*, P. F. 68, 8 ; *prae-*, *re-uerrō*. V. aussi *uerruncō*.

Il y a un rapprochement net avec v. russe *arzu* « je bats (du grain) », inf. *orēsti*, r. *orōz* « tas de grain », lette *vārsmis* « tas de grain battu, non encore nettoyé » et sans doute hitt. *wārsiya-* « moissonneur ». Le sens de éléen *ῥεπεν*, *ῥαπεν* « aller en exil » et le sens, plus général, de gr. *ῥεπεω* « je marche avec peine, je vais à ma

perte » sont trop éloignés pour qu'on ose en tirer parti.

**uerrūca**, -*ae* f. : hauteur (cf. *Verrūgō*, nom d'une ville polonoise) ; spécialisé dans le sens de « excroissance, verrue ». V. Ernout, Philologica I, p. 185. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 9241.

Dérivés : *uerrūcula* ; *uerrūcōsus* ; *uerrūcāria* (herba) : herbe à verrues, tournesol (cf. *uerrūca* « ellébore », Gl.).

Dérivé d'un thème *\*wrsu-* qui se retrouve dans lit. *viršius* « sommet », v. sl. *orūzu* « en haut » ; l'u est long devant le suffixe secondaire comme dans *pecūnia*, *pecūlium*. La même racine se retrouve, avec d'autres formations, dans skr. *vārsman-* « sommet », *vārsiyas-* « plus haut », *vārsiṣṭha-* « le plus haut ». Pour le sens, cf. v. angl. *wearr* « cal, durillon ».

**uerruncō**, -*ās*, -*āre* : tourner ; *uerruncent*, *uertant*, P. F. 511, 14 ; *uerruncant*, *euellunt* (Gloss.). — Mot de l'ancienne langue religieuse, conservé dans quelques formules, comme son composé *auerruncō* « détourner », avec des formes *auerruncassū*, -*int*, -*ere*. Un dieu *Uerruncus* est cité par Varr., L. L. 7, 102, et, sous la forme *Auruncus*, par Aulu-Gelle 5, 12, 14. — *Auerruncō* est beaucoup plus fréquent que *uerruncō* ; et l'on peut se demander si *auerruncō*, dénominateur apparenté à *auerrō* « écarter en balayant » (avec influence de *runcō* « sarcler » ?), n'est pas la forme la plus ancienne, dont on a tiré ensuite, d'après l'analogie de *auertō/uertō*, un simple *uerruncō*.

Verbe expressif, sans étymologie claire.

**uersi-**, **uersus**, **uertī-** : v. le suivant.

**uertō** (*uortō*), -*is*, -*tī*, -*sum*, -*ere* (il est possible que la flexion ancienne ait été *uertō*, *uortī*, *uorsus* de *\*uorsus* ; mais, à l'époque ancienne, le vocalisme *o* s'est généralisé au présent, les manuscrits de Plaute ont indifféremment les graphies *uortō* et *uertō* ; c'est vers 150 av. J.-C. que semble s'être réalisé le passage de *uort-* à *uert-* : le SC Ba a encore *oinuorsei*, *aruorsum* ; cf. aussi *aduortit*, CIL I<sup>2</sup> 586) : tourner. Transitif et absolu (cf. *uorte hāc* « tourne (-toi) par là »). Sens propre et figuré, physique et moral ; d'où « convertir, traduire, changer (en) », *uertere, uertere sēsē in*. Employé aussi pour l'intensif *uersāre*, *uersārī* ou le composé *ēuertere*. Correspond à gr. *στέρεω*. Ancien, usuel et classique, mais assez mal représenté, sauf par des mots livresques, dans les langues romanes, où il a subi la concurrence de mots nouveaux et plus concrets, *torñare* et *gyrāre*. M. L. 9249 ; B. W. *turner* et *vīrer*.

Nombreux dérivés et composés : *uertex* (*uortex*), -*icis* m. : *est contorta in se aqua, uel quicquid aliud similitur uertitur ; inde propter flexum capillorum pars summa capitis ; ex hoc, quod in montibus eminentissimum*, Quint. 8, 2, 7. Distinction artificielle établie par les grammairiens entre *uortex* « tourbillon » et *uertex* « haut de la tête, cime, sommet ». M. L. 9250. Dérivés : *uerticōsus* ; *uerticōlis* (Grom.).

*uerticula*, -*ae* (surtout au pl. *uerticulae* ; *uerticulus*, -*um* tardifs) : jointure(s), charnière(s) ; vertèbre(s). M. L. 9255, *uertī-* et *uertu-culus* ; et M. L. 9254, *uerticula* ; *uerticillus*, -*cillōsus* : peson de fuseau, M. L. 9253 ; *uertīgō* (époque impériale) : tourbillon, vertige. M. L. 9256. Dérivés : *uertīgīnōsus* ; *uertīgīnō*, -*ās* (*uertīgīnor*).

**uertebra** f. : articulation, jointure (cf. *latebra*) ; spécialement « vertèbre » ; *uertebra* m. (= *λοχίον*, Cael. Aur.) ; *uertebra* m.

**uertibulum** (-*bulā*) : jointure, vertèbre, pivot, M. L. 9252 ; et *\*uertibellum*, M. L. 9251, fr. *verveux*, v. B. W., dont dérive bret. arm. *borzevellec* « grive ».

**uertibilis** (*uersi-*) = *μαρτυρός*, -*bilis* et *inuertibilis*, -*bilis*, trad. de ἀπερτήτης, mots de la langue de l'Église ; *uertilābundus* (Varr., Men. 108), de *\*uertilo* ? *uersōria*, -*ae* (*restis*) f. : terme nautique « couet, cordage qui sert à tourner la voile », d'où *uersōriam capere* « virer de bord », M. L. 9244 ; *uersōrium*, non attesté directement en latin, mais supposé par les dérivés romans, avec le sens de « charrue » ou de « van ». M. L. 9245.

**uersūra**, -*ae* f. : tournure, retournement. Spécialisé dans les différentes langues techniques. En agriculture, « extrémité du sillon » (conservé en sicilien, M. L. 9246) ; en architecture, « encoignure » ; en droit (sens le plus fréquent), « emprunt fait pour payer une dette, virement » ; puis « emprunt » en général, cf. P. F. 520, 5, -*m facere mutuum pecuniam sumere ex eo dictum est, quod initio qui mutuantur ab aliis, non ut domum ferrent, sed ut aliis soluerent, uelut uertent creditorem*.

**uersus**, -*ūs* (avec des formes de la 2<sup>e</sup> décl. pl. *uersi*, -*ōrum* dans la langue populaire) m. : abstrait « fait de tourner la charrue au bout du sillon, tour, ligne » ; puis concret « sillon » ; par analogie « ligne d'écriture » (d'abord écrite *βουτροπορηδόν*, comme dans l'inscription du Forum), et spécialement « vers ». M. L. 9248. Celtique : irl. *fers*, britt. *gwers*. C'est à ce dernier sens que se rattachent les dérivés et composés : *uersculus* (Cic.) ; *uersificō* (depuis Lucil.), -*ficor*, -*ficus* (Solin), -*ficātō*, -*ficātōr* (Quint.).

**uersūtus**, -*a*, -*um* adj. (de *uersus*, cf. *astūtus*, *cornūtus*, etc.) : qui sait se retourner, cf. Cic., N. D. 3, 10, 25, *homo uersutus et callidus (uersutos eos appello quorum celeriter mens uersatur)* ; retors, habile, roué. Souvent péjoratif : *uersuti dicuntur quorum mentes crebro ad malitiam uertuntur*, P. F. 511, 8. De là *uersūtiae*, -*ārum*, puis *uersūtia* ; *uersūtilogus*. Cf. gr. *εὐστράτηγος*.

**uersus** (*uor-*), **uersum** : participe de *uertō*, utilisé comme particule invariable, « dans la direction de, vers », généralement postposée au nom qu'elle détermine. Primitivement n'est pas usité comme préposition, *uersum* (*uor-*), puis *uersus* (cf. *ad mare uorsum*), mais comme adverbe précisant un mouvement précédemment indiqué. Panroman ; cf. M. L. 9247.

Le nom d'action *\*uersiō* n'existe que dans les composés du type *conuersiō*, *ēuersiō*, etc. *Versiō*, d'où « version », est du latin moderne.

Nombreux composés : *aduersum*, *aduersus*, adverbe et préposition avec accusatif « en face, contre », v. fr. *avers* M. L. 221 b et *ezaduersum*, -*sus* ; *aliōrsum* de *\*aliōrsum* ; *altrōuersum* ; *altrōrsus* ; *deorsum* « en bas », M. L. 2567 ; *sūrsus* (*sūsum*) de *\*subuorsum* « en haut », M. L. 8478 ; *intrōrsus* ; « à l'intérieur » *dextrōrsus*, *sinistrōrsus* « à droite, à gauche » ; *prōrsus*, *prōrsus*, *prōsus* (cf. *prōsa*) « en avant, en continuant, en allant jusqu'au bout » ; *rūrsus*, *rūrsus* « en revenant, en arrière, de nouveau » ; *retrōuersum*, *retrōrsus*, *retrōrsus* « en rétrogradant ».

Composés en *uersi-* (*uorsi-*), *uertī-* : *uersicapillus* (Plt.,

Pers. 230); *uersicolor*, -ōris (et *uersicolōrus*, -rius); *uersipellis*, -e : qui change de peau, d'ou *uersipellis* m. « homme qui change de peau à son gré; loup-garou »; *Verticordia*, -ae f. : épithète de Vénus (époque impériale); *uertipedium* « verveine » (Ps.-Ap.).

*uersō* (*uorsō*), -ās : faire tourner avec force ou avec peine ou habituellement; tourner et retourner (sens propre et figuré, physique et moral; cf. *uoluerē*), souvent avec une idée de peine ou de douleur, qui vient des tours que la souffrance fait faire au malade. Panroman. M. L. 9242.

*uorsor* (*uorsor*), -āris : se tourner ordinairement; d'ou « se trouver habituellement, demeurer, vivre parmi; être occupé de; être engagé dans, situé dans », d'ou « consister en » (Cic.). Le participe *uersātus* a le sens de « versé dans ».

Dérivés et composés : 1<sup>o</sup> de *uersō* : *uersātiō* (époque impériale); *uersābilis* (id.); *uersābundus* (Lucret., Vitr.); *uersātūlis* (Lucret.; époque impériale), M. L. 9243; *conuersō*; *reuersō*, M. L. 7276.

2<sup>o</sup> de *uorsor* : *aduorsor*, -āris : se tourner contre, s'opposer à (cf. *aduersus*); *aduorsator*, -trix.

*auorsor* : se détourner avec affectation ou répugnance, marquer de l'aversion pour; *auersātiō*; *auersābilis* (archaïque); *circumuorsor*; *conuersor* « vivre avec, fréquenter », M. L. 2197 (mots savants); *conuersātiō*, tous deux d'époque impériale; *controuorsor* (rare, cf. *controuersus*); *dēuorsor* « descendre ou loger chez quelqu'un »; *inuorsor* (?) « être occupé dans » (Lucilius); *obuorsor* : se présenter sans cesse à, être opposé à. Correspondant à des composés de *uertō*, dont ils sont des fréquentatifs-intensifs.

Composés de *uertō*, le plus souvent transitifs et absolus :

*aduertō* : tourner vers ou contre; aborder, appliquer; *aduersus* « situé en face ou contre, opposé, adversaire »; *rēs aduersae* (opposé à *rēs secundae*); *aduersē* « en termes contradictoires »; *aduersārius*; *aduersitās*. Les représentants romans de *aduertere* et *aduersārius* sont en partie des mots savants, cf. M. L. 221, 222, comme iirl. *adbirseoir* « le diable »; v. Vendryes, *Lex. étym. de l'irl. ancien*, s. u.; *ante-uertō* « aller devant, prévenir, devancer » et « préférer »; *uertō* : détourner, se détourner; dérober; *auer-siō*; *auersor*; *auersus*, M. L. 821; *auorsus*, M. L. 836; cf. *ἀποστρέφω*, etc.; *circumuertō* : faire tourner autour; dans l'argot des comiques, comme *circumdūcere*, duper, escroquer : *circumuertō*; *conuertō* : (se) tourner, (se) changer; *conuersiō* (sens religieux); *conuertibilis*; M. L. 2198, *conuersus*?; *controuersus* « tourné en sens contraire », d'ou « querelleur » ou « controversé »; *controuersia*, mot de la rhétorique; *controuersiosus*; *dēuertō* : (se) détourner; aller loger, descendre chez; à ce dernier sens s'apparentent *dēuerticulum*, *dēuorsor*, *dēuersōrius*; *dēuersōrium* : hôtellerie; *dēuersiō*, -ās; *dēuertō* : se tourner en sens opposé; se séparer, différer, M. L. 2701; *dēuersus* : en sens opposé(s), d'ou « différent, divers », M. L. 2700 a; *diuersē*; *diuersitās*; *diuortium* : séparation; demeuré dans la langue juridique avec le sens de « divorce »; *ēuertō* : bouleverser, renverser, détruire; *ēuersiō*; *ēuersor*; *inuertō* : tourner dans; retourner; mettre en sens inverse, intervertir; modifier; *inuertō* : inversion, transposition = ἀλλογηρία, ἀναστροφή en

rhétorique, « ironie »; *inuertō* : courbure (Vitr.), cf. M. L. 4528-4530, *inuersum*, *inversē*, \**inversāre*; *obuertō* : tourner vers ou contre; *peruertō* : retourner, détourner et « faire mal tourner, pervertir » (sens fréquent), d'ou *peruersus*, -sitas (classiques), *peruersiō* (rare); *praeuertō* : faire passer avant, préférer; prendre le premier, prévenir; et *praeuertor*, -eris : se tourner d'abord vers; devancer, surpasser; *reuertō* : retourner (transitif et absolu dans ce dernier sens, le médio-passif est usuel à l'inflectum = *reuertor*); *reuersiō*; M. L. 7277, *rēuersus*, et 7276, *rēuersāre*; 7278, \**rēuertēre*; 9706 a, \**reuersicus*.

*retrouersus*, *retrouersus*, -a, -um, M. L. 7272.  
*subuertō* « faire tourner par-dessous; renverser, retourner » (sens physique et moral, propre et figuré, fréquent, mais non dans Cicéron et César); *subuersor*; M. L. 8410, *subuersus*; 8409, \**subuersiāre*; *transuertō* (trā-) : diriger au delà; convertir, transformer; *transuersor* : de travers; *transuersārius*; M. L. 8860, *transouersus*; 8858, *transuersa*; *transuersō*, -ās, Moretum et Peregr. Aeth. 2, 1; *transuersāre*, M. L. 8859.

Le vocalisme trouble de *uertō* tient à ce que les formes anciennes ont dû offrir une alternance : *er* à l'inflectum, cf. skr. *vr̥tate* « il tourne » et got. *wair̥pa* « je deviens »; *or*, peut-être issu de \**or* dans des formes du perfectum, cf. got. *war̥p*, skr. *uavarta*, et issu de *r̥\**, dans d'autres formes du perfectum, skr. *uavṛtē*, got. *waur̥pan*, et s'écrit à l'adjectif en -*to*, cf. skr. *vr̥tāh*. En fait, l'ombrien oppose *kuvertu*, *couertu* « reuertitō » à *kuvurtus* « reuertitis »; *couortust* « reuertitō » et à *trahuor̥fi* « transuersē »; mais l'osque a une forme en -e dans *ṽepoocei* « *versōri* », épithète de Jupiter (Vetler, *Hdb.*, n<sup>o</sup> 187). Du reste, si le perfectum sans redoublement est possible, c'est grâce à l'ancienne opposition entre *uertō* et *uortō*. Mais le passage de *uo-* à *ue-* devant dentale, au n<sup>o</sup> siècle av. J.-C., a tout confondu et la graphie est devenue d'autant plus trouble que le latin notait analogiquement plutôt que phonétiquement. Par suite, les faits latins ne permettent pas de reconnaître l'ancienne répartition. Le thème \**uert-*, courant en sanskrit, en germanique et en latin, manque partout ailleurs, et même l'aveustique n'en a qu'une trace. Le balte et le slave ont des formes verbales, mais ignorent ce présent : lit. *verciū*, *versti* « retourner (quelque chose) », *vir̥sti*, *vi sti* « se renverser, se changer », v. sl. *orūsti se* « περιστρέφω ». Le thème \**uert-* a souvent une valeur absolue : véd. *vr̥tate r̥tāh* « le char roule », got. *wair̥pa* « γέρωμαι », que le latin conserve en bien des cas : *uorte hāc*, par exemple. Aussi les formes à désinences moyennes sont-elles ordinaires en védique et le latin a-t-il *re-uertor*. Mais il y a aussi des formes à désinences actives partout. Le parlait, marquant l'état, est actif, d'ou *reuertit* en face de *reuertor*.

L'emploi de *uersus*, *uersum* comme préposition a son parallèle en celtique, où iirl. *fr̥ih-*, *fr̥i*, m. gall. *gwr̥h* ont un emploi pareil. Le tokharien B a aussi *wratsai* « vers ».

La valeur particulière de *peruersus* rappelle got. *fra-waur̥pans* « καταφραμένος », *fra-wardjan* « φέρειν »; pour la valeur de *per-*, cf. *perō*, *perō* et *perimō*; v. p. 497 sous *per-*.

**uertragus** (*uertagus*, *uert(r)aga*, *uertagra*), -I m. : vautre, sorte de lévrier. Attesté depuis Martial; em-

prunté au gaulois; cf. Meillet, BSL, 22, p. 90. M. L. 9257; v. h. a. *wint* (de \**uentagus*?).

**Vertumnus** (*Vort*, Varr.), -I : Vertumne, divinité des saisons? Joint à *Jānus*. *Vertumnus* semble d'origine étrusque « *deus Etruria princeps* » (Varr., L. L. 5, 46); la forme latine est peut-être une déformation de l'étrusque *Volturna* et *Velturne*, due à une étymologie populaire qui a rapproché le nom du dieu de *uertō* et en a fait le dieu des changements de saison (cf. le nom de *uertumnus* donné à l'héliotrope dans le Pseudo-Apulée). Cf. le *fa-num Volturnae*, T.-L. 6, 2. V. *Volturnus*. Cf., en dernier lieu, Devoto, St. Etr., XIV, 1940, 275 sqq.; R. Bloch, Mém. Ec. fr. Rome, LIX, 1947, 13.

**uertō** (*uerum*, Plt., Ru. 1302, 1304; pl. *uerōnēs*, -um m., Aurel. Vict., Caes. 17; dat.-abl. *ueribus* et *ueribus*), -is n. : broche à rôtir; javelot; cf. Rich. s. u. Ancien, technique. M. L. 9259.

Dérivés : *uerutus* : -a *pila dicuntur quod uelut uerua habent praefixa*, P. F. 515, 9; M. L. 9263; d'ou *uerūtum* n. (époque impériale); *ueruculum* (*ueri-*) : petit javelot, M. L. 9260 (v. B. W. *verrou*). avec un doublet *uerubulum*? Cf. Rich. s. u.; *ueruculātus* (Col.); *ueruina*, -ae f. (Plt., Ba. 887), M. L. 9261.

Cf. omb. *berva* « *uerua* », *berus* « *ueribus* », v. iirl. *bir* et gall. *ber* « broche », got. *gairu* « σκόλοψ, pieu ». Mot propre à l'indo-européen occidental.

**ueruāctum**, -In. : jachère, guéret, M. L. 9264; *Ver-uāctor* : le dieu des jachères.

**ueruagō**, -is, -erō : retourner une terre en jachère, défricher.

*Veruāctum* est antérieur à *ueruagō*, qui ne se trouve pas avant Columelle et Pline et qui est sans doute tiré du nom, d'après *agō/āctum*. Étymologie inconnue; le rapprochement avec *uēr*, *uēris* proposé par les anciens n'est qu'une étymologie populaire.

**ueruex**, -ēcis (*uerbez*, *berbez*, Act. Fr. Aru.; *berbiz*, Gloss.; les formes romanes remontent à *berbez*, -icis, cf. *berbi*, Gl. Reichenau) m. : mouton, *aries* (ou *hircus*) castratus (Gloss.); cf. Varr., L. L. 5, 98 : *quoniam si cui oui mari testiculi dempti ui natura uersa, uerbez declinat*! Formation de type populaire en -*ex*, cf. Ernout, *Philologica* I, 141. Usité de tout temps. M. L. 9270; B. W. sous *brebis*, *berger*.

Dérivés : *ueruēcinus* (*uerbē* et *berbēnus*, Gloss.) : de mouton; *ueruēcina* (*carō*), M. L. 9269; *ueruēceus*, épithète de Jupiter Ammon; *ueruella* : petite brebis (Char.). Cf. aussi \**ueruēcale* (\**bērbēcale*), M. L. 9265; \**ueruēcarius*, *bērbēcarius*, 9267; \**ueruēcile*, *bērbēcile*, 9268.

Aucun rapprochement net. On a pensé, d'une part, au groupe de gr. *Φαγῆ*, (F) *αγνός* « agneau », arm. *gairn* « agneau », skr. *urānāh* « agneau, bélier », d'autre part à irl. *ferb* « vache ». Cf. *uerres*. †

**uērūs**, -a, -um : vrai, véritable, véridique. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9262. Souvent joint à *sincerus*, à *rectus*, opposé à *falsus*; *uērūm* n. « le vrai »; *uērā* « en réalité »; *uērē* adv. « véritablement », M. L. 9224; *uērūm* « vraiment, à la vérité », souvent avec un sens adversatif, opposant la réalité à une assertion fautive précédemment exprimée, « mais en vérité », cf.

Plt., Am. 572-573 : *merito maledicās mihi, si non id ita factum est*. | *Verum hau mentior, resque uti facta dico*; puis simple équivalent de *sed*, surtout après des phrases négatives, cf. *nōn solum... uerum etiam*; *uērō* « en vérité, vraiment; oui vraiment »; peut avoir un sens fort et se placer en tête de la phrase; ou un sens atténué et, dans ce cas, considéré comme enclitique, se place le second mot. Il est alors, par le sens, voisin de *quidem* « or, mais ». *Verum* et *uērō* peuvent se renforcer, d'ou : *uērūm uērō*; *uērūm hercle uērō*; *uērūm enim uērō*; *uērūm enim*; *immo uērō*; *uērūm tamen*, toutes expressions de la langue parlée. Usuel et classique, très fréquent chez Cicéron. Panroman, sauf roumain. M. L. 9228.

Dérivés et composés : *uērītās* : vérité, réalité; *uēr-rāz* : véridique (formé sur *fallāz*, *mendāz*, auquel il s'oppose); *uērāciēs*, d'ou *ueratius*, M. L. 9216 a; \**uērācius*, fr. vrai; *uērō*, -ās : dire vrai (un exemple d'Enn., A. 380); *uērīcola* c. (Tert.); *uērīdicus*, d'ou *uērīdicentia* (tardif); *uērīficō* (Boèce) « présenter comme vrai »; *uērīloquium*, création proposée par Cicéron pour traduire le gr. *επιμολογία*; *uērīloquus*, substitut tardif du *uērīdicus*; *uērīuerbium* (Plt., Cap. 568); *uērīsīmilis*, ancien juxtaposé dont les termes sont soudés; *uērīsīmiter*; *uērīsīmitūdō*.

*Vērūs* se retrouve dans iirl. *fir*, gall. *gwir*, v. h. a. *wār*. Le slave a *čera* « croyance ». La racine qui, en iranien, signifie « croire »; gāth. *ərənē* « je crois », irait pour le sens; mais *r* y peut reposer sur *l*, et le sens initial est « choisir »; cf. got. *tuz-werjan* « douter ». Le pehlevi a *oavar* « authentique, qui mérite foi ». V., de plus, l'article *uerbum*.

**uēsānus** : v. *sānus*.

**uescor**, -eris, *uescō* 1<sup>o</sup> se nourrir (généralement avec un complément à l'ablatif instrumental; avec accusatif, comme *fungor*, dans Acc. 189, 217, Sall., et à l'époque impériale), d'ou à basse époque un actif *uescō* « nourrir » (Tert.); 2<sup>o</sup> par extension de sens, « se régaler de », ainsi Acc. 189, *prius quam infans facinus oculi uescuntur tui* et, par suite, « jouir de, user de ». Emploi poétique, sans doute à l'imitation de gr. *ἐστιάμαι* (ἐ. λόγος τῶν τέκνων etc.); cf. Pacuv. 108, *fugimus qui arte (var. arce) hac uescimur*; Lucr. 5, 71, *quoque modo genus humanum uariante loquella | coeperit inter se uesci (= ūti) per nomina rerum*; Vg., Ae. 1, 546, *quem si fata uirum seruant, si uescitur (= fruitor) aura | aetheria* (peut-être d'après le *uesci uitalibus auris* de Lucr. 5, 857); et même en prose : Cic., Fin. 5, 57, *si gerundis negotiis orbatus possit paratissimis uesci uoluptatibus*. Il y a quelques exemples de Pacuvius et d'Accius où *uescor* est joint à *armis* ou *praemiis* : ainsi Pac. 22 qui *uiget, uescatur armis; id percipiat praemium*; Acc. 145 : *sed ita Achilli armis inlatus uesci studet, | ut cuncta optima leuia prae illis putet*; id. 591 : *num pariter uideor patriis uesci praemiis?* En outre, un vers de Novius, 52, malheureusement rompu, porte *cur istuc uadimonium ↑ sum uestimentum uesceris* (Nonius), p. 416, 4 sqq.). De ces exemples, F. Muller a conclu à l'existence d'un second verbe \**uescō* « je me vêts », apparenté à *uestis*. Mais l'hypothèse est inutile et, du reste, *uestiō* ne se trouve jamais employé avec *arma*. Ancien, classique. Non roman.

F. Muller, *Aliut. Wört.*, p. 541 sqq., distingue deux

*uescor*, l'un représenté par les quatre exemples que cite Nonius, au sens de « je me vêts », l'autre étant le verbe usuel « je me nourris ». L'absence d'adjectif en \*-to- indique que l'un et l'autre seraient des présents à suffixe \*-ske/o-. Pour le premier, l'étymologie serait évidente : v. *uestis*; mais on a vu ci-dessus que l'hypothèse n'est pas nécessaire. Pour le second, qui est le seul dont l'existence soit établie, on ne peut faire que des hypothèses. Faute d'avoir une forme osco-ombrienne correspondante, on ne peut décider si le rapprochement qui a été proposé par L. Havet avec gr. βόσκειν est plausible. Analyser *uescor* en \*wē-ed-ske/o- est arbitraire : le latin n'a pas de préverbe de la forme \*wē- (le cas de composés comme *uē-sānus* est autre). Donc, aucune étymologie claire. V. le suivant.

**uēscus, -a, -um** : 1° qui mange mal, mal nourri, maigre; cf. Lucil. XXVI (29), *quam fastidiosum ac uescum cum fastidio | uiuere*; Afr. 315, *at puer est, uescis imbecillus uiribus*; Vg., G. 3, 175, *uescas salicum frondes*, tous exemples cités par Non. 274, 35 sqq. L., qui glose l'adjectif *uescum* par *minutum, obscurum*. Cf. aussi Ov., F. 3, 445-446 : *uegrandia farra coloni | quae male creuerunt, uescaque parua uocant*; Plin. 7, 81. Diminutif *uesculus* mentionné par Festus, P. F. 519, 21 : *uesculi male curati et graciles homines. Ve enim syllabam rei paruae praeponebant, unde Vedioium paruum Iouem et uegrandem fabam minutam dicebant*. M. L. 6436 b, \**peruēscire*.

2° qui mange, rongeur, dévorant (= *edāx*), sens attesté uniquement, semble-t-il, dans Lucr. 1, 326, *ne mare quae impendent, uesco sale saxa peresa*. Le sens de *uescumque papauer*, dans Vg., G. 4, 131, est contesté (« comestible » selon Lejay); mais l'interprétation la plus simple est « à la tige grêle » et l'exemple serait à ranger dans le premier sens.

On pourrait supposer deux adjectifs : le premier, le plus ancien, le plus répandu, terme de la langue rurale, issu, comme l'ont déjà vu les Latins (v. Gell. 16, 5, 6), de \*wē- (e)d-sko-; un autre tiré de *uescor*. Mais la formation de ce dernier serait sans exemple. Il est plus vraisemblable de supposer qu'il n'y a qu'un seul adjectif, au sens de « mal nourri », et que le sens actif « qui mange », donné par Lucrèce, provient d'un faux rapprochement avec *uescor*, dont rien n'indique qu'il soit apparenté à *ēdo*.

Le dictionnaire de M. L. mentionne *uēscus*, 9271 a, « dunkel, dicht », qui serait conservé en asturien avec le sens de « forêt dans la montagne », et \**uēscidus*, 9271, représenté par le roumain *uested* : la brièveté de l'z surprend, et aussi, en ce qui concerne le premier mot, la différence de sens.

**uēscica (uēnsica, uēssica)**, -ae f. : vessie; sens dérivé : cloche, ampoule. Ancien, technique, usuel. Panroman. Les formes romanes remontant à *uēscica*, M. L. 9276, B. W. s. u.; de même, britt. *chwysigen*.

Dérivés : *uēscārius* : de vessie, bon pour la vessie; *uēscāria* f. (sc. *herba*); *uēscāgō*, -cālis « alkégenge », plante; *uēscāō*, -ās : se tuméfier, M. L. 9277 (*uēss-*); *uēscūla* : vessie; vésicule, gousse, M. L. 9278 (*uēss-*); *uēscūlōsus* (Cacl. Aur.). Cf. aussi \**uēscicella*, M. L. 9277 a.

On rapproche skr. *astih* « vessie », dont l'a peut

reposer sur i.-e. \*n, et aussi v. h. a. *wanst* « panse ». La forme *uēscica* est expressive (cf. *Iuppiter*). — Une parenté lointaine avec *uenter* n'est pas exclue.

**uespa, -ae f.** : guêpe. Attesté depuis Varron; panroman. M. L. 9272; néerl. *wespe*; bret. *gwesped* « uespa ».

Cf. v. br. *guohi* « fūcōs » (irl. *foich* est emprunté au brittonique; cf. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, I 24 et 75), v. h. a. *wajsa*, lit. *vapsā*, v. pr. *wobse* (et, avec une altération, peu surprenante dans un nom d'insecte, v. sl. *osa*); donc, lat. *uespa* repose sur \**wopsā* (cf., pour la métathèse, *crispus*). Cf., de plus, av. *vawzakā*, baluti *gubaz* « guêpe ».

**uespa; uespula, -ae; uespillō (uispellio, etc.)**, -ōnis m. : *uespae* et *uespillones* dicuntur qui funerandis corporibus officium gerunt, non a minutis illis uolueribus, sed quia uespertino tempore eos efferunt qui funebri pompa duci propter inopiam nequeunt. Hi etiam uespulae uocantur. *Martialis* (1, 30, 1) : « Qui fuerat medicus, nunc est uespillo Diaulus », P. F. 506, 16 sqq.; cf. Serv. in Ae. 11, 43. *Vespa, uespula* ne sont pas attestés en dehors de la glose de Festus; *uespillō* n'apparaît qu'à l'époque impériale (Suét., Mart.); on a aussi *uespillator* (l. *uespill-?*), τρυβόρυθος, CGL II 461, 1. Par extension, a pris le sens de « détrousseur de cadavres »; cf. Dig. 21, 2, 31; 36, 1, 7; 46, 3, 72, § 5.

Les formations en -a et en -ō, -ōnis indiquent un mot populaire, qui a pu être déformé par des calembours. Les graphies de *uespillō* données par les gloses varient à l'infini; cf. Thez. Gloss., s. u. Rapproché de *uespa* « guêpe » (en raison du caractère carnivore de cet insecte) par M. Benveniste, qui compare le français « croquemort », BSL 24, 124; mais peut-être d'origine étrusque; cf. les noms propres *Vespa, Vespāsius*.

**uesper, -a, -um adj.**, substantivé dans *uesper*, -erf m. et *uespera*, -ae f. (sc. *hōra*) « soir », « étoile du soir » (d'où « occident »). Une forme *uesper*, -eris est également attestée; cf. Plt., Mi. 995, *qui de uesperu uiuāt suo*, et Ru. 181; cf. l'ablatif locatif *uespere* à côté de l'ancien locatif *uesperi*; elle est probablement refaite sur le nominatif *uesper*, cf. *cancer, cancri* et *canceris*; et *pauper, pauperis*. Usité de tout temps. Le mot est bien représenté dans les langues romanes, mais généralement avec le sens qu'il a pris dans la langue de l'Église « vèpre(s) »; le « soir » étant exprimé par une forme de *sērus* ou *tardus*. M. L. 9273. Celtique : irl. *fescor* (?) v. Vendryes, s. u.; britt. *gospere*.

Dérivés et composés : *uespernus*, « -a apud Plautum cena intellegitur », P. F. 505, 26, conservé dans quelques dialectes romans, M. L. 9274; *uesperinus* (classique, M. L. 9275 a; irl. *espartain*), créé d'après *mātūtinus*, d'où *uesperinālis* (bas latin); *uesperillus* (Sol.); *uesperāscit* et *inuesperāscit* « le soir vient »; *uesperātus* (Sol.); *uesperūgō*; l'étoile du soir, Vénus (cf. *aerūgō, asperūgō, lānūgō*, etc.); *uesperillō* m. : chauve-souris, dérivé sans doute d'un adjectif \**uesperitilis*, M. L. 9275.

Le rapport, qui semble évident, avec hom. (F) *εσπερος* « étoile du soir, soir », locr. *εσπεροπον*, gall. *uēspere* « soir », et, plus loin, avec arm. *gišer* (gén.-dat. *gišeroy*)

« soir » ou avec v. sl. *večerū* « soir », lit. *vākaras*, ne se laisse pas préciser.

\***uespicēs, -um** : *frutecta densa dicta (<a> similitudine uestis*, P. F. 506, 22. Pas d'autre exemple; genre et singulier inconnus. M. L. 9275 b.

Le rapprochement de v. suéd. *kvaster* et de all. *Quast* « soufflé » (v. Falk-Torp, *Wortschatz d. germ. Sprachreihe*, p. 62) se défendrait si l'on partait de \**westawik*. Simple hypothèse. On peut aussi penser à un dérivé de *uespa*. Mot en -ex ou -ix, du type *ilex*, etc.; v. Ernout, *Philologia* I, p. 146 sqq.

**Vesta, -ae f.** : divinité romaine, gardienne du foyer.

Dérivés : *uestālis* adj.; *uestālis* f. « vestale »; *Vestālia* : fêtes de Vesta. Peut-être l'ethnique *Vestini*, cf. *Mamertini*?

Le rapprochement, possible, avec irl. *feiss* « séjour », got. *wisan* « être » (*was* « j'étais »), skr. *vāsati* « il demeure » (et, par conséquent, avec le groupe de \**au-* « séjourner » de gr. *ωάλη*, etc.) n'explique pas le sens religieux de *Vesta*. Le rapprochement est d'autant moins évident que les noms de divinités ont rarement, à l'intérieur du latin, une étymologie. — On a souvent rapproché gr. *εστία* « foyer »; le F initial, dont il n'y a pas trace dans le nom commun (v. la discussion et la bibliographie dans le *Dictionnaire étymologique* de Boissacq et, récemment, dans H. Frisk, *Griech. etym. Wört.*, s. u.), semble attesté par le nom propre arcadien *Ἔστιάς*. Cf. v. h. a. *wasal* « feu » et gr. *εῖσα*, de \**εῖω-s-ō*; on partait de \**εῖω-s-ε*. V. Dumézil, *Rituels i.-e. à Rome*, p. 33 sqq.

**uester** : v. *uōs*.

**uestibulum, -i n.** : cour d'entrée devant une maison. Correspond au gr. *πρόθυρον*. Par extension, « entrée, approches ». Ancien, usuel et classique. Formes romanes savantes.

L'explication par \**uero-stabulum* « emplacement de la porte » (cf. omb. *uerof-e, veruf-e* « in portam ») est ingénieuse; mais il suffit de la signaler. D'autres possibilités ont été envisagées; aucune ne s'impose.

**uestigō, -ās, -āui, -ātum, -āre** : suivre à la trace, traquer. Sens propre et dérivé; de là « aller à la recherche ou à la découverte de », et même « découvrir ». Ancien (Enn., Plt.); classique. M. L. 9279 a.

Dérivés et composés : *uestigātiō, -tor*; et *inuestigō, -tiō, -tor* (ancien et classique); *uestigābilis* et *inuestigābilis* (Vulg.) = *ἀνεξιχνίαστος* « qu'on ne peut découvrir ».

**uestigium n.** : 1° semelle ou plante du pied; cf. Cic., *Acad.* 2, 39, 123 : *qui aduersis uestigiis stent contra nostra uestigia, quos ἀντιπρόδας uocatis*; et par extension, en poésie, le « pied » lui-même (d'après *ἵχνος*); cf. Cat. 64, 162 : *canāda permulcens liquidis uestigia lymphis*; 2° trace de pas ou de pied (sens usuel), par suite « trace, vestige, empreinte », en général. L'ablatif *uestigiō* sert à former des expressions adverbales de sens temporel, synonymes de *illic, extemplō*; e. g. Cic., *Pis.* 9, 21, *eodem et loci uestigio et temporis*; Cés., B. G. 7, 25, 1, *in illo uestigio temporis*; d'où simplement *uestigio*, Cés., B. C. 2, 7, 3 : *ut urbs ab hostibus capta eodem uestigio uideretur*;

Cic., *Diu.* in Caec. 17, 57, *repente e uestigio ex hmine... factus est Verres*. Ancien, usuel et classique. M. L. 9280.

Sans étymologie. Pour la forme, cf. *fastigō, fatigō*.

**uestis, -is f.** : vêtement, au sens général; cf. P. F. 506, 8 : *uestis generaliter dicitur, ut stragula, forensis, muliebris; uestimentum pars aliqua ut pallium, tunica, paenula*, P. F. 506, 8. Le sens premier a dû être « façon de se vêtir »; le pluriel n'apparaît qu'à l'époque impériale. Usité de tout temps. M. L. 9283.

Dérivés et composés : *uestiō, -is* « vêtir, habiller », sens propre et figuré; panroman, M. L. 9282; *uestitus, -ūs* (ancien et classique), M. L. 9285; *uestitor* (époque impériale); *uestimentarius* (« vêtement »), panroman, M. L. 9281; *uestimentarius* (Nét. Tir.); *uestitiō* (Gloss.); *uestitura*, M. L. 9284; *circum-, con-, de-, \*dis-* (M. L. 2698), *in-* (M. L. 4531), *re-, super-* *uestiō*; *uestiarius* : relatif aux vêtements; *uestiarius* m. « tailleur »; *uestiārium* n. « garde-robe, vestiaire »; *uesticula* (Dig.); *inuestis* : sans vêtements (Apul., d'après *ἀνεδύτορος*).

**uesticeps c.** : *puer qui iam uestitus est pubertate; econtra inuestis qui necdum pubertate uestitus est*, P. F. 506, 1; *uesti-ficus, -fica, -ficina* (tardifs, cf. *ἱατροφυκία*, Plat.); *uesti-ficus* (jd.); *uesti-plicus, -plica* (Inscr.); *uestispicus, -spica* (langue de la comédie, cf. Non. 12, 12 sqq.). *Vestispicus* a été reformé secondairement sur *uestispica*, féminin récent de *uestispez* (cf. *antistia, sacerdotia, hospitia*, etc.); v. *speciō*. Composé artificiel : *uesticontubernium* (Pétr. 11, 3).

L'élargissement en \*-es- de la racine qui apparaît dans *ind-uō, ex-uō* fournit des verbes à une part notable du domaine indo-européen : hitt. *waš, weš* « s'habiller », véd. *ošte, av. oštē* = hom. \*(F) *ἔσται* « il se vêt », tokh. A *wsimār* (opt. moy.), v. Schulze-Sieg-Siegling, *Tokh. Gr.*, p. 471; gr. \*(F) *ἔσται* « je me vêts », arm. *x-genum* (même sens); ne pouvant conserver le type archaïque de véd. *ošte*, le germanique a, comme souvent, un causatif : got. *wasjan* « ἀμφιέννυμαι, περιβάλλειν », v. isl. *verja*, etc.; le tokharien B a une forme en -sk- : *yāššitar* « il est vêtu ». L'indo-iranien a un substantif skr. *vāstram* « vêtement », av. *vāstrəm*, cf. γέστρον (éol. *Γεστροί*) : *στολή* (Hes.). La forme du substantif qui rappelle *uestis* diffère d'une langue à l'autre : arm. *x-gest* a pour génitif-datif *x-gestu*; c'est donc un ancien thème -u-; gr. *ἔσθος, ἐσθής* a un -θ-, sans doute de caractère populaire; got. *wasti* « ἱμάτιον, στολή, ἐνδυμα » est un thème en \*-yā-, féminin comme γέστρον : *ἐνδυσις* (Hes.). Le tokharien B a *wastisi, wāstsi* « vêtement ». Les formes celtiques reposent sur *wēsko-, wēskā-* (v. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, 18).

**ueterinus, -a, -um** : propre à porter les fardeaux, d'où *ueterinae, -arum* f. pl. et *ueterina, -arum* n. pl. « bêtes de somme ou de trait ». Ancien (Caton), technique. Non roman.

Dérivés : *ueterinarius* « concernant les bêtes de somme », u. ars; *ueterinarius* m. : médecin-vétérinaire; *ueterinarius* m. : infirmier pour bêtes de somme.

L'étymologie a *uehendo*, donnée par P. F. 507, 9, n'est qu'une étymologie populaire; peut-être dérivé de *uetus*; se serait dit d'animaux vieilliss, impropres à faire

des chevaux de course ou de guerre et bons seulement à traîner ou à porter des fardeaux.

**uetō** (ancien *uotō*, cf. Non. 45, 4), **-ās, -ūl, -itum, -āre** : ne pas permettre, défendre, interdire. Peut-être ancien terme rituel; cf. Non. 45, 4 : *uotium ueteres religione aliqua prohibitum uel interdictum uoluerunt. Plautus in Asinaria* (789) : *nolo illam habere causam et uotium dicere*. S'emploie souvent d'interdictions légales. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 9286.

**uetium** « défense »; **prae-, in-uetius** (tous deux de Sil. Ital.).

Suivant que l'*u* initial reposerait sur \**u* ou sur \**g*<sup>uo</sup>, on est tenté de rapprocher soit v. gall. *guetid* « il dit », gall. *dy-wedaf* « je dis », soit got. *qīpan* « dire », arm. *koçem* « j'appelle ». Ni l'un ni l'autre rapprochement n'explique ni la forme, qui est du type de *domāre* (racine dissyllabique), ni le sens.

**uetōnica, -ae** (*ueto-, beto-*) f. : bétouine, plante (Plin. 25, 84). M. L. 9290 (et *bretonica, bri-*, CGL 3, 545, 6). Dérivé par Pline de l'éthnique *Uetōnēs*, ibéro-celtique, mais scandé avec *ō* dans *Serenus Samm.*, v. 821 et 1072, et sans doute à lire *bētōnica*.

**uetūs** (et *ueter* sur *ueteris*, ap. Enn., Acc.; abl. *ueteri* chez les dactyliques pour éviter le tribraque), **-eris** adj. : vieux, ancien; d'où subst. *ueterēs* m. pl. « les anciens », *ueterēs* f. (sc. *Tabernae*) « les vieilles Boutiques » (opposé à *Nouae*), nom d'un quartier du Forum; *uetera* n. pl. « vieilles choses, le passé »; dans la langue militaire, « vieux » au sens de « vétérân expérimenté » (sens fréquent et classique, cf. *ueterānus*). Ancien, usuel et bien représenté dans les langues romanes, moins pourtant que le diminutif *uetulus*, qui est panroman (cf. *nouis, nouellus*). M. L. 9291-9292; B. W. s. u. Irl. *fetarlaic, de ueterem lēgem*.

*Vetus*, comme *pūber, ūber*, a dû être à la fois adjectif et substantif. Une trace de la valeur de substantif apparaît peut-être dans *uetustus*, dérivé de *uetus* (ancien \**uetos*), comme *onustus*, de *onus*, etc., M. L. 9293 (si *uetustus* n'a pas été formé secondairement sur *uetustās*). À l'époque classique, *uetustior* tend à remplacer *ueterior*. — *Vetus, uetustum unum* « vin vieux », s'oppose à *nouum unum*; cf. la vieille formule citée par Varr., L. 6, 21, *nouum uetus unum bibo, nouo ueteri [uino] morbo medeor*, et P. F. 110, 23. — Le dérivé *uetustās* f. « vieillesse » peut avoir été formé sur *uetus* ou sur *uetustus* (cf. *honestus, honestās*).

Autres dérivés et composés : *uetulus*, diminutif de la langue familière; *uetulus* m., *uetula* f. « un vieux, une vieille », M. L. 9291, *uetulus* et *ueclus*; *uetusculus* (Front., Sid.); *uetustēsō*, (*-tiscō*) : vieillir (avec un sens péjoratif, cf. *Nigidius* ap. Non. 437, 23); *ueterānus* : vieux, âgé; vétérân. Terme technique de la langue rustique ou militaire (cf. *primānus, decumānus*, etc.), d'où *conueterānus*; M. L. 9287, *ue(e)rānus*; *ueterāmentārius* (qui suppose un substantif *ueterāmen-, mentum*) : savetier qui raccommode les vieilles chaussures (Suét.); *ueterārius* : *-a uīna*; *-a horrea* (Sén.); sans doute aussi adjectif de la langue rustique).

*ueterāscō*, *-is* : vieillir; *ueterātor* « qui a vieilli dans un métier, exercé par une longue pratique; vieux routier » (souvent péjoratif, cf. P. F. 507, 7); *ueterātrix*; *ueterātorius*; *ueterātrīe* (Cic.). De *ueterātus*, adjectif ver-

bal de *ueterāscō*, a été tiré à basse époque un verbe *ueterō* « rendre vieux » (Vulg.); de *inueterātus*, adjectif de *inueterāscō*, classique et plus fréquent que *ueterāscō*, un verbe transitif *inueterō* (classique, M. L. 4532), *inueterātō* (Cic.). Cf. aussi *ueterescō*, M. L. 9288.

*ueterētum* : mot de la langue rustique (Col.) « champ laissé en jachère, qui n'a pas été cultivé depuis un an », formé d'après *dāmētum*, etc.; cf. *nouellētum*.

\**ueterilis* (Mul. Chir.), d'après *senilis, anilis*; *ueterinus?* : v. ce mot.

*uaternus* (formé comme *aeternus, sempiternus*, etc.), ancien, M. L. 9289. Usité surtout comme substantif : *uaternus* m. (scil. *aeuus*) : 1° vieillesse, vétusté; 2° engourdissement, torpeur (sens le plus fréquent issu de *u. morbus*); *ueterānosus*; *ueterānōstūs*. Il est à noter que la plupart des mots romans qui descendent de *uetus* et de ses dérivés appartiennent à la langue rustique; cf. M. L. s. u.

*Vetus* et *uetulus* désignent ce qui est détérioré, diminué par l'âge et s'opposent à *nouus*; au contraire, *senex* indique simplement une classe d'âge qui s'oppose à *iuuenis*; cf. le *uetulus decrepitus senex* de Plt., Mer. 314, et ibid. 290, *Accherunticus senex uetus, decrepitus*. Toutefois, Caton écrit, R. R. 2, 7 : (*pater familiaris uendat boues uetulos, plostrum uetus, ferramenta uetera, seruum senem*). La nuance du sens de *uetus* se retrouve dans le correspondant balte et slave passé au type thématique : lit. *vētūsās*, v. sl. *vetūxū*. Il n'y a aucun mot pareil dans d'autres langues. — *Vetus* est apparenté au nom de l'année \**wet-*, par exemple dans hitt. *wet-*, gr. *vētara, πέτρα*, et \**wetes-*, dans gr. (F)έτος. On a objecté qu'une ancienneté d'un an ne détermine pas chez l'homme ou chez les animaux domestiques la dégradation indiquée par lat. *uetus*, sl. *vetūxū*; skr. *vatsāh* désigne le « veau » (animal de l'année, cf. *uiulus*), got. *wiprus* l'« agneau ». Mais on voit dans la vieille formule conservée par Varron, où *uetus* opposé à *nouum* désigne le vin de l'année ancienne année, c'est-à-dire de l'année précédente, comment *uetus* a pu prendre le sens de « vieux ». Cf. Benveniste, R. Phil., XXII (1948), p. 124 sqq., et Skutsch, Arch. L. L. G., XV, 36 sqq. Les langues qui ont \**wet-* « année » ignorent \**wetus* « ancien », et inversement : l'irlandais a *on hurid* « ab annō priore » en face de gr. *πέτρα* « l'année dernière » et *feis* « trüie » en face de skr. *vatsāh*; mais il n'a rien de pareil à lat. *uetus*; en revanche, le latin n'a rien qui réponde à gr. *πέτρα*, etc., et le balte et le slave ont recouru à un nom de l'année révolue dans lit. *pėnai* « l'année dernière », v. sl. *lani* (même sens), en face du vieux composé représenté par gr. *πέτρα*.

**uexillum** : v. *uēlum*.

**uexō, -ās, -āul, -ātum, -āre** : agiter, inquiéter, tourmenter; attaquer. Ancien (Caton), usuel et classique, au sens physique comme au sens moral. Formes romanes savantes. M. L. 9294.

Rattaché par les anciens à *uehere*; cf. Gell. 2, 6, 5 : *uexasse graue uerbum est factumque ab eo uidetur quod est uehere*, in quo inest uis iam quaedam alieni arbitrii; non enim sui potens est qui uehitur. « *Uexare* autem, quod ex eo inclinatum est, ut atque motu procul dubio uastiore est. Nam qui fertur et rapsatur (sic A. raptatur ω) atque huc et illuc distrahitur, is uexari pro-

prie dicitur... Non igitur, quia uolgo dici solet « uexatum esse » quem fumo aut uento aut puluere, propterea debet uis uera atque natura uerbi deperire, quae a ueteribus, qui proprie atque signate locuti sunt, ita ut decuit, conseruata est. On trouve, en effet, *uexō* au sens de « entraîner violemment, emporter », notamment en parlant de vaisseaux; cf. Lucr. 6, 430 : *nauiqia in summum ueniant uexata periculum*, ou de nuages, Ov., M. 11, 435 : *uenti caeli nubila uexant*; de même, *uexātō* a aussi le sens de « mouvement(s) violent(s), secousse(s) » : u. *partūs* (Plin.); *ipsa enim uexatione constringitur (arbor) et radices certius figit* (Sén., Prov. 4, 16), à côté du sens de « tourment(s), trouble(s), vexation(s) »; *uexāmen*, celui de « secousse(s) », Lucr. 5, 340.

Autres dérivés : *uexātor* (Cic.), *-trix* (Lact., Prud.), *-tius* (Cael. Aur.); *uexābilis, -biliter* (Lact., Cael. Aur.). — Composés : *conuexō* (rare); *dūuexō* (= *distrāhō*, ancien et classique).

La racine de *uexāre* est homonyme de celle de *uehere*; mais elle en semble distincte car le groupe de *uehere* indique, précisément, la notion de « transporter dans un char ». La valeur affective du verbe latin tient à la formation désidérative, marquée par *-s*. Cf. got. *gawigan* « mettre en mouvement, secouer », *wigs* « mouvement violent de la mer, vague », v. h. a. *wāga* « balance », dor. *γιάφοχος*, hom. *γιάφοχος* « qui secoue la terre ». Lat. *uexis* « levier » rappelle gr. *ὄχλαός* et *ὄχλα-τέν* « soulever avec un levier ».

**-uexus** : v. *conuexus*.

**uia** (*ueha*, forme attribuée aux *rūstici* par Varr., R. 1, 2, 14), **-ae** f. : voie, route, chemin, rue (opposé à *uēmia*, sentier, trottoir); chemin parcouru (= *iter*), marche, voyage; chemin à suivre, méthode (= *μέθοδος*). Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain, et a fourni de nombreux dérivés et composés romans. M. L. 9295.

Dérivés et composés : *uiō, -ās* : voyager. Attesté depuis Quintilien, 8, 6, 33, qui en blâme la forme, « *uiō* » pro « *eo* » *infelicitus fictum*; *uiantēs* « les voyageurs », M. L. 9296. Composés : \**conuiō*, M. L. 2199; *dēuiō* (tardif; peut-être formé directement sur *dūuius*); *inuiō* « marcher sur » (Sol.); sur *inuiāre* « envoyer », v. M. L. s. u. *uia*, p. 776; B. W. s. u.; *transuiō* (Lucr. 6, 349 (?)); *uiātor* : 1° voyageur; 2° appariteur, quia *iniūio, omnium tribuum cum agri in propinquo erant Urbis atque adsidue homines rusticabantur, crebrior opera eorum erat in uia quam urbe, quod ex agris plerumque euocabantur homines a magistratibus*, F. 508, 27 sqq. Sans doute formé directement sur *uia* (cf. *olus, oliōtor*), et non dérivé de *uiō*, qui est beaucoup plus tardif. De là *uiātorius*. L'ancien juxtaposé *ob uiam* « devant la route, à l'encontre de » (cf. Plt., Amp. 985), *qui obuiam obsistat mihi*, cf. *obūer*, s'est employé comme adverbe.

*uiālis* : épithète des dieux Lares placés sur la route; *uiārius* (ancienne forme d'ablatif pluriel *uia-sis*, CIL I<sup>a</sup> 585, l. 12) : qui concerne la route, M. L. 9297; *uiāticus* : du voyage, *-a cēna* (cf. *rūsticus*); *uiāticum* n. : provisions de voyage, argent pour le voyage (d'où *uiāticōsus*, Plt., Men. 255; *uiāticulum*, Dig., Apul.); puis « ressources, provisions » et, à basse

époque, « voyage »; *āuius* (surtout poétique); *dēuius*, tirés de *ā uiā, dē uiā* (cf. *sēdulus, de sēdulō*); *inuius, obuius*, tirés de *obuiam*, M. L. 6026; *obuiāre* (tardif), M. L. 6027; *peruius*, M. L. 6438, et *imperuius*; *praeuius*; *biuius* « qui se partage en deux routes »; *biuium* n. « embranchement de deux routes »; *triuuius*, d'où *triuuium* n. « embranchement de trois routes », M. L. 8928; *Triuia*, épithète de Diane (poétique); *triuuātium*; *triuuālis* : de carrefour, banal, trivial (époque impériale); *triuuāliter*; *quadriuius*, d'où *quadriuium* n. « carrefour » (cf. aussi \**quadritrūcum*, M. L. 6947); *uiocōrus* : agent-voyer, Varr., L. L. 5, 5, 7 et 158, dont le vocalisme *o* dénonce la formation récente (d'après les composés grecs en *-o*? V. Stolz-Leumann, Lat. Gr.<sup>6</sup>, p. 248, bas).

Le mot est italique : osq. *viū*, ombr. *uia*, *uia* et, à en juger par got. *wigs* « chemin », doit représenter \**weghyz*, cf. lit. *vėžė* « ornière de voiture. V. *uehō* ; toutefois, l'osq. *ueia* « plastrum », P. F. 506, 3, est embarrassant. Le genre féminin du mot ne surprend pas : cf. gr. *ὄδος, ἀρπαγός*, russe *tropā* « sentier, voie (d'une bête) », en face de pol. *trop* « voie (d'une bête) », dont le genre est masculin. Le genre féminin tient à ce qu'il s'agit dans lat. *uia* de la trace des chars comme dans \**tropo-*, \**tropo-* d'un creux tracé par les pieds (*pēs* est masculin). Sur *uia* et *iter*, v. Ernout, *Aspects*, p. 146 sqq.

**uibia, -ae** f. : traverse horizontale posée sur les pieds fourchus d'autres planches dites *uarae*, pour former un tréteau sur lequel les ouvriers peuvent se tenir, d'où le proverbe *sequitur uaram uibia* « la planche tombe avec ses étais », cf. Aus., Id. 12. Technique et rare; sans étymologie.

**uibicēs, -um** f. pl. (pour la quantité des deux *i*, v. Perse 4, 48) : *plagae uerberum in corpore humano*, P. F. 507, 36. Attesté d'abord au pluriel, cf. Varr., L. L. 7, 63 (*uiucices*), et Non. 187, 14; le singulier *uibex, uibix* est tardif (époque impériale). Mot ancien, populaire. Les gloses ont aussi *uimex, μολόψ, cicatrix, et uipez*, q. u. Sans étymologie, mais rentre dans la série des noms en *-ex, -ix*; v. Ernout, *Philologica* I, p. 154.

**uibōnēs** : fleur de la plante appelée *Britannica* (sorte de patience), Plin. 25, 21.

**uibracae** : *pili in naribus hominum, dicti quod his euolsis caput uibratur*, P. F. 509, 1. Texte de Lindsay; mais la forme est peu sûre. Certains lisent *uibrissae* d'après *uibrissō*; les gloses ont *uibracae*; cf. l'apparat critique de Lindsay et Thes. Gloss., s. u. Sans doute formation populaire rattachée à *uibrō*?

**uibrō, -ās, -āul, -ātum, -āre** : transiter et absolu « agiter rapidement, secouer, darder, brandir, balancer; faire vibrer »; et « s'agiter, trembler, vibrer, scintiller ». Se dit souvent de la voix, de là le dérivé avec suffixe imité du grec, *uibrissō, -ās* : *-are est uocem in cantando crispare. Titinnius* (170) « *si erit tibi cantandum, facito uoce exuibrisses* », P. F. 509, 3. Classique, usuel. M. L. 9300.

Autres dérivés et composés : *uibrāmen*; *uibrātō*; *uibrātus* m. « fait de brandir ou de darder »; *uibrābilis*; *uibrābundus*, tous rares et tardifs; *uibrissa* : *σεισμονγίς*, CGL 517, 43; *ēuibrō* (rare, latin impérial); *reuibrō*

« réfléchir (la lumière) »; *reubratiō*; *reubratus*, -ūs m. « réflexion » (tardifs).

On rapproche skr. *vepate* « il s'agit, il tremble »; v. isl. *veifa* « être dans un mouvement vibratoire ». Le latin reposerait sur \**weib-* en face de \**weip-*.

**ulburnum**, -I n. : viorne, arbrisseau (Vg., B. 1, 26). M. L. 9301.

Sans étymologie. Pour la formation, cf. *laburnum*.

**uica peruica** : v. *uinca*.

**Vica Pota** : nom d'une déesse (Cic., Leg. 2, 11, 28; T.-L. 2, 7, 12) de la Victoire. De *uincō*?

**uicānus** : v. *uicūs*.

**uicēni**, **uicēsimus** : v. *uiginti*.

**uicessis** : v. *as*.

**uicia**, -ae f. : vesce, plante. Attesté depuis Caton. M. L. 9308. Celtique : gall. *gwyg*; germanique : v. h. a. *wicka*.

Dérivés : *uiciālia*, -ium : tiges de la vesce; *uiciārius* (Col.) : -m *cribrum*. Sans correspondant.

**uicēnus** : v. *uicūs*.

**uicis**, **uicem**, **uice** : génitif, accusatif et ablatif d'un substantif féminin *uix* dont le nominatif et le datif ne sont pas employés (le génitif lui-même est rare et tardif; la période républicaine ne connaît que *uicem* et *uice*); au pluriel, *uicēs*, nominatif et accusatif pluriel, et *uicibus*, datif-ablatif : place occupée par quelqu'un; cf. Plt., Cap. 526 : *quin male occidam optetamque pestem eri uicem — neamque*. S'emploie surtout dans des locutions adverbiales *uicem* « à la place de », *uice* « au lieu de », à la place de », *uice uersā* « la place étant tournée », *mutuū uice* « en changeant réciproquement de place », *in uicem* « pour prendre la place de, au lieu de » (M. L. 4533), *ad uicem*, même sens (époque impériale) et *ad inuicem* (Vég.). Du sens de « à la place de », on est passé au sens de « au tour de », de là le sens de « tour, fois » (époque impériale); *ager tertia uice arabitur*, Pall. 10, 1; *tesserulas in medium uice sua quisque iaciebamus*, Gell. 18, 13, 1; *uice quadam* « une fois », Sid., Ep. 7, 1; et au sens de « en échange de », de là le sens de « échange, retour, juste retour, compensation » : *reddere, referre uicem*, etc.; de « retour de la fortune », « sort, destinée humaine, avec ce qu'elle comporte de changeant; vicissitudes », sens surtout réservé au pluriel *uicēs*, dont l'emploi appartient à la langue impériale et qui a passé dans les langues romanes, où il a fourni les mots du type fr. *fois*. M. L. 9307; B. W. s. u. Panroman, sauf roumain.

Dérivés : *uicārius* : qui prend la place de, qui remplace, qui supplée; substantif « lieutenant, suppléant », M. L. 9303 a; B. W. *voyer*; celtique : irl. *bicaire*, *fichire*; *uicāria* « esclave suppléante »; *uicāriānus* (bas latin); *uicissim* : à son tour, tour à tour (bâti sur le pluriel, de \**uices-sim*, avec assimilation par harmonie vocalique); et *uicissatim* (archaïque); *uicissitūs* (Acc. 586 ap. Non. 185, 16); *uicissitudō* (classique, singulier et pluriel) : alternance, vicissitudes(s).

Cf. aussi, en bas latin, *uicequæstor*, *uicequæstura* (Ps.-Asc.), au lieu de *proquæstor*, *uicedominus* (Gloss.), demeuré dans *vidame*, M. L. 9305; et M. L. 9304, \**uicāta* « fois »; 9306, \**uicēnda* « échange ».

On rapproche gr. (F)εἶλω je « cède », en face des formes germaniques qui supposent \**g* : v. sax. *wikan* « céder ». Cette alternance indique un ancien type athématique qui rendrait compte de lat. *uic-*, qui est sûrement ancien et non emprunté. Pour le sens, cf. v. h. a. *wehsal* « changement », où le caractère de la gutturale n'est pas déterminable.

**uictima**, -ae f. : victime, bête offerte en sacrifice aux dieux. Ancien (Naevius, Plaute) et usuel; sens propre et figuré. Cf. *hostia*. Non roman. Étymologies populaires dans Festus, 508, 15 : *uictimam Aelius Stilo ait esse utulum ob eius uigorem. Alii aut quae uincta adducatur ad altare, aut quae ob hostis uictos immoletur*. La finale rappelle celle de *sacrima*, cf. *sacer*.

Dérivés : *uictimārius* adj.; *uictimārius* « victimaire »; *uictimō*, -ās : offrir comme victime (rare et tardif).

On s'accorde à rapprocher omb. *e veietu* « uouētō », T. E. II b 28, qui peut reposer sur \**ε-weigetōd* (cf. toutefois, Vetter, *Hdb.*, p. 205), et le groupe de got. *weihan* « consacrer ». Mais la formation, comme celle de *sacrima*, est d'un type non représenté en latin. Il y a lieu de se demander si, tout indo-européen qu'il paraisse être, le mot est proprement latin; il n'est, du reste, pas exclu que l'étrusque ait emprunté le mot à quelque langue indo-européenne et l'ait transmis au latin. En somme, cas obscur.

**uicūs** (*uēcus* dialectal; cf. CIL I<sup>a</sup> 1806), -i m. : pâté de maisons, quartiers dans une ville, rue (*uicus Tuscanus* à Rome); village, bourg. Ancien (Caton), usuel. M. L. 9318. Celtique : irl. *fich*, gall. *gwig*; germanique : v. néerl. *wik*, v. h. a. *wich*.

Dérivés : *uiculus*, -i m. : bourgade, hameau (classique), M. L. 9316; *uicānus* « de village »; subst. *uicānus* « villageois », cf. *pāgānus*, M. L. 9302; *uicāneus* (Cod. Just.); *uicātum* adv. « par rues, par quartiers, par villages »; *uicinus* : qui est du même quartier, ou du même village, voisin; subst. *uicinus* m., *uicina* f. « voisin, voisine »; *uicinum* « voisinage »; panroman M. L. 9312 (les formes romanes supposent *uicinus* et *uicinus*, sans doute dialectal). Dérivés : *uicinālis* vicinal; *uicinālia* f., M. L. 9310 a; *uicinālis* : voisinage abstrait et concret, M. L. 9311; *uicinātus* adv. (Cod. Theod.); *uicīnor* (*uicīno*), -āris : voisinier, M. L. 9309; *aduicīno*; \**uicīnātus*, -ūs, M. L. 9310; *uicīnārius* : -a *uia* (Hyg., Grom.) : rue vicinale (entre les quartiers d'un camp).

**uilla**, -ae f. (et *uella* attribué aux *rūstici* par Varr. R. R. 1, 2, 14) : 1<sup>o</sup> ferme, maison de campagne; 2<sup>o</sup> village (Apul., S<sup>t</sup> Jér., Rutil. Namat.). Sur ce second sens v. Sofer, p. 178, n. 1, et Ernout, *Philologica* I, 108; B. W. *uille*. Ancien, usuel; panroman, sauf roumain. M. L. 9330; v. h. a. -*uīl*.

Dérivés : *uillāris* (Plin. 10, 116, v. *gallinae*), M. L. 9332, v. h. a. *wīlari*, bret. *gwiler*; *uillāticus*, adjectif de la langue rustique (Varr., Col., Plin.); cf. *siluāticus*; *uillānus*, M. L. 9331 (cf. *siluānus*, *campānus*

etc.); *uillārius* (bas latin); *uillatōria* : *territōria* (Gl.) *uillicus*, *uillica* : fermier, fermière (M. L. 9333 a, *uillicus*); *uillīcor*, -āris (*uillīco*) : « faire fonction de uillicus; séjourner à la campagne »; *uillīcō*, -ōnis m. (Apul.); *uillīcātio* f.; *uillīcātus*, -ūs m.; *subuillicus* (Inscr.).

Il n'est pas douteux que *uicus* soit, comme gr. (F)οἶκος et skr. *vepāh* « maison », une formation thématique dérivée du thème i.-e. \**weik-* indiquant l'unité sociale immédiatement supérieure à la « maison »; d'« chef de famille »; ce sens est indiqué par av. *vis-*; du « au fond » celui de véd. *vit*, où il est moins net; on s'explique par là le sens de v. sl. *viśt* « village », comme celui du dérivé lat. *uicus*. Le fait que le thème \**weik-* avait un sens précis dans l'organisation politique indo-européenne ressort du composé : skr. *viśpātiś*, av. *viśpāitiś* « chef de vis- », qui, avec un autre vocalisme, a son pendant dans lit. *viśpāis* « seigneur », v. pruss. *waipāittin* « dame ». L'accusatif du thème se retrouve sans doute dans gr. (F)οἶκος-δε : à la maison; avec vocalisme radical zéro, on a hom. τριχάλ-(F)ωες « en trois tribus ». — Le gotique désigne le « village » par un dérivé de thème en \*-es, *weihis*. — Au groupe de *uicus* se rattache *uilla*; mais la formation n'est pas transparente. En raison de got. *weihis* « village », on peut partir de \**weik-s-lā*; la gémination de l serait secondaire et relèverait du type des mots expressifs (ou noterait, comme dans *mille*, la prononciation palatale de l). Les formes celtiques, du type irl. *fich*, sont empruntées au latin.

**uidelicet** : adverbe, formé comme *uicet*, *scilicet*, « évidemment, comme c'est visible », souvent avec un sens ironique, comme *scilicet*. Quelquefois suivi d'une proposition infinitive dans l'ancienne langue, e. g. Plt., St. 555 : *uidelicet parcum fuisse illum senem*, comme s'il y avait *uidere licet*, mais la construction paratactique est la plus fréquente. Ancien, usuel et classique; mot de la prose.

**uideō**, -ēs, **uidī**, **uīsum**, **uidēre** : voir. Absolu et transitif; e. g. Plt., Mi. 630 : *clare oculis uideo, pernix sum pedibus, manibus mobilis*; Vg., B. 6, 21 : *iamque uidentī sanguineis frontem moris et tempora pingūt*; et l'emploi de *uidens* dans l'expression proverbiale *uiuus et uidens*, Cic., Sest. 59; à côté de Plt., Mi. 368 : *tun me uidisti?*; 369-370, *numquam hercle deterrebō | quin uiderim id quod uiderim*, etc. Par extension, « regarder, aller voir » (= *uiso*), etc.; et, d'une manière générale, « s'apercevoir ». *Uideo*, marquant un état, est d'aspect indéterminé. L'aspect déterminé s'exprime par les composés de *speciō* : *aspiciō*, *cōspiciō*, etc. Il n'existe pas de composés \**ad-*, \**cōn-uideō*. — Se dit aussi d'autres sens que la vue et de la vue d'esprit, e. g. Cic., Fam. 6, 3, 2 : *quem exitum ego tam uideo animo quam ea quae oculis carnisus*, et cf. l'emploi de *uidens* dans la langue de l'Église pour désigner le « prophète »; de là « comprendre » (= *percipiō*), « examiner » (= *cōsiderō*, *repuō*); « voir à » (*uidere ut, nē*). Ce sens moral se retrouve dans les composés, et notamment dans *prouideō* et ses dérivés. Usité de tout temps; panroman. M. L. 9319.

*A uideō* correspond le passif : *uideor* : 1<sup>o</sup> être vu; e. g. Varr., R. R. 1, 3, 4 : *ubi sol sex mensibus continuis non uidetur*; 2<sup>o</sup> sembler, paraître; d'où l'impersonnel *uideor* « il semble ».

Dérivés et composés : *uīsum* n. : vision, apparition (sens concret), songe; dans la langue philosophique, traduit le gr. *φαντασία*, cf. Cic., Acad. 1, 11, 40, etc., M. L. 9383; *uīsor* (S<sup>t</sup> Aug.); *uīsiō* : vision (abstrait et concret), vue, faculté de voir; point de vue (= *θεωρία*). Rare et technique; appartient à la langue philosophique, qui l'a sans doute créé pour traduire *φαντασία* et *φάντασμα*, M. L. 9376 a; *uīsus*, -ūs m. : vue (sens actif et passif : faculté de voir ou d'être vu [abstrait ou concret]), aspect, apparence, M. L. 9384; *uīsius* (Mar. Victor.); *uīsuālis* (Chalc.).

*uisibilis*; -*biliiter*, -*bilitās* et *inuisibilis*, -*biliiter*, -*bilitās* (tardifs et rares); *uīsuālis*, -*liter*, -*lītās* (id.), créations de la langue de l'Église ou de la langue philosophique pour traduire *ὑπαρκτός* et *ἀόρατος*, *θεατός*, *θεωρητικός*; *uīsicifus* (bas latin).

Composés de *uideō* : *uidēns* : v. ce mot; *inuideō*, id. *per-uideō* : voir à fond, distinctement (substitué du terme ordinaire : *perspicio*).

*praeuideō* : prévoir (surtout au sens moral; le sens physique est poétique : Vg., Ov.; le terme ordinaire est *prospiciō*).

*prouideō* : voir d'avance, prévoir; pourvoir à. Ancien, usuel et classique. M. L. 6793 a. Le participe *prūdēns*, qui n'a en face de lui aucune forme verbale ainsi réduite, a pris un sens spécial : « conscient, sage, habile »; le dérivé *prūdēntia* à la valeur correspondante « connaissance, sagesse ». La forme *prouideō*, qui se trouve déjà chez Plaute, est refaite et à par suite toute la valeur que lui donnent les éléments composants : « connaître d'avance, prendre des précautions ». C'est ce qui a permis de faire *prūdēns*, *prouidenter*, *prūdēntia*, non attestés, semble-t-il, avant Cicéron, qui a peut-être créé ce groupe sur le modèle de gr. *πρόνοια*, et qui définit correctement, Inu. 2, 53, 160 : *providentia est per quam futurum aliquid uidetur ante quam factum sit*, et l'emploie déjà en parlant de la Providence divine, e. g. Diu. 1, 51, 117, *deorum providentia mundum administrari*. La Providence a même été divinisée à l'époque impériale, comme en gr. *Πρόνοια*, et par là le terme a passé dans la langue religieuse, tandis que *prūdēntia* restait un mot « laïc », correspondant au gr. *φρόνησις*, cf. Cic., Off. 1, 43, 153; *prouidus* (cf. *inuidus* et *inuideō*); qui prévoit, et « qui pourvoit à », joint à *prūdēns* par Cic., Part. 5, 15 : *orator prudens ac prouidus*; classique, mais non attesté avant Cic.; *improuidus* : imprévoyant, d'où *improuidentia* (Tert.); *prouidē* et *improuidē*; *prouīsus*, -a, -um; *prouīdō* « à dessin » (Tac.); *improuīdus* « imprévu » (= *ἀπροβόητος*); *improuīdō*, *dē*, *ex improuīdō* et *improuīdē* « à l'improviste » (attesté depuis Plaute); *prouīsiō* (Cic.) = *πρόσφωσις*; *prouīsus*, -ūs m. (Tac.); *prouīsor* (époque impériale).

*prūdēns* : v. ce mot. *reuideō* (rare, mais déjà dans Plaute); *reuisiō* (Claud. Mam.).

**uīdō**, -is, -ī, -um, -ere : désideratif et intensif de *uideō*, transitif et absolu « chercher à voir, aller voir, visiter examiner »; d'où *uisenda*, -ōrum « choses dignes d'être visitées, curiosités ». Ancien, usuel et classique.

*Visō* a un fréquentatif : *uisiō*, -ās : 1<sup>o</sup> (aller) voir souvent; 2<sup>o</sup> dans la Vulgate, *uisiō* se dit d'une manifestation de Dieu à l'homme pour l'examen, rigoureux ou

bienveillant (ce dernier sens plus rare), de ses actes, de là « avoir l'œil sur, contrôler, châtier » (cf. le sens de fr. *visiter* dans Massillon ou de l'all. *heimsuchen*), M. L. 9377; 9378, \**visitor*; d'où *uisiatio*, *uisiatio* = ἐπι-*σκοπος*, rares et tardifs; *reuisitō*, -ās, M. L. 7281; *inuisi-tātus*. Composés de *uisō* : *circum-*, *con-*, *in-*, *inter-*, *re-uisō*; cf. omb. *revestu* « *reuisitō* ».

Certaines formes romanes supposent aussi \**uisāre* (cf. *uisābundus*, Itin. Alex. 24) et \**reuisāre*, M. L. 9372, 7280 a.

Des trois racines qui servaient en indo-européen à indiquer la « vision », le latin ignore \**derk-*, qui indiquait proprement l'acte de voir et qui fournissait des aoristes et des parfaits (ainsi gr. *ἔδρακον*, *ἔδρακα*); il a les deux autres, l'une dans *speciō* (v. ce mot), la seconde dans *oculus* et dans les composés des types *ferōx* et *antiquus* (v. ces mots); c'est la racine qui sert à indiquer l'organe et, au désidératif (gr. *δύομαι*), l'acte de l'organe. De plus, il recourt à la racine \**weid-*, où le sens de « voir » est un cas particulier d'un emploi plus général : \**weid-* indique la vision en tant qu'elle sert à la connaissance.

Le parfait de \**weid-*, qui exprime un résultat acquis, a le sens de « savoir »; skr. *veda* « je sais », gr. (f) *οἶδα*, arm. *gitem*, got. *wait*, v. sl. *vědě* (et v. pruss. *waidima* « nous savons »). Ce parfait a existé en italo-celtique, à en juger par la forme obscure irl. -*fitir*, gall. *gwyr* « il sait ». — L'adjectif en \*-*to-* a ce même sens : skr. *vitāh* « connu », gr. *ἄ(f)ιστος* « inconnu », got. *un-wiss* (même sens), et en celtique : v. irl. *ro-fess* « scitum est ». Les noms d'action et d'agent ont cette même valeur, ainsi gr. *νῆ-(f)ις* « qui ne sait pas », *ἴδμων* « qui sait », (f) *ιστορα* « témoin, qui sait », *ἴδην* « connaissance ». De tout cela, le latin n'a rien gardé.

Les présents à nasale qui indiquent qu'on parvient à la connaissance ont en indo-européen oriental le sens de « trouver » qui s'étend aux aoristes correspondants : skr. *vindāti* « il trouve » (aor. *āvīdati*), arm. *gtanem* « je trouve » (aor. *egūt*). Rien de pareil en latin. Le présent irlandais -*finnadar* « il sait » a au moins subi l'influence de l'ancien parfait.

La forme verbale radicale athématique fournissait un aoriste athématique : véd. *viddhi* « prends connaissance de », dont le sens se retrouve dans got. *witan* « s'assurer de, observer ». Ce sens aboutit à celui de « voir » qui est assuré par l'impératif v. sl. *viděti* « vois », l'un des anciens impératifs athématiques subsistants. Le vieux prussien a aussi *widdai* « il a vu ». — De là a été tirée une forme à élargissement \*-*ē-*, de sens aoristique, mais exprimant un état (cf. Vendryes, Choix d'ét. ling., p. 115 sqq.). Et c'est ainsi qu'on a v. sl. *viděti* « voir », avec le présent correspondant *vidě*; l'accent de r. *vižu*, etc., montre que, ici, l'i slave intonné rude doit reposer sur un ancien \**ei*, dont l'*ē* s'explique dans le type athématique; le lette a de même *vidēt* « voir »; dans lit. *veidzmi*, *veidzēti*, on a le même type, avec influence d'un impératif *veidzī*. Le type élargi par \*-*ē-* se retrouve dans got. *witan* (prétérif *witaidedun* « ils ont observé ») et dans dor. *ἴδω* « je verrai », à côté de formes citées par Hétychius, peut-être dorienelles elles aussi, *ἴδμα* : *δραμα* et *ἴδμων* ἰ γνωστικός. Cf. aussi omb. *uirseto* « *uisum* », *uirseto* « *inuisum* ». Le type de lat. *uideō*, *uidēre* n'est donc pas isolé.

Sur \**weid-*, il a été fait, d'autre part, un perfectum, de type archaïque; en *uidī*, que le sens ne permet pas de rapprocher de gr. *φοῖδα*, etc. Sur ce perfectum a été fait l'adjectif en \*-*to-*, *uisus*, indépendamment de la formation de got. -*weis* dans un-*weis* « ignorant ». Et, à son tour, *uisus* a donné naissance aux substantifs rattachés à la conjugaison : *uisus*, *uisiō*. Il n'y a pas d'autre forme nominale de la racine en latin. Le latin n'a même pas le correspondant de gr. (f) *εἶδος* « aspect, forme », skr. *vedāh* (sl. *vidū* « aspect » et lit. *veidas* « aspect ») en sont tout au plus des arrangements; il n'est pas sûr que le mot soit indo-européen commun; toutefois, l'irlandais a *fiad* « en présence de »).

*Visō* est une forme normale de désidératif en \**se/o-*. Le germanique a un dérivé de la même forme dans got. *ga-weison* « visiter » (où il ne faut pas voir un emprunt au latin) et n'a pas de désidératif tel que skr. *ikpate* « il voit » et gr. *δύομαι*, de la racine de *oculus*.

Mais le latin n'a pas de causatif tel que skr. *veddyati* « il fait connaître », v. h. a. *weisen* « indiquer ». L'irlandais emploie une forme faite sur \**weid-* avec valeur factitive : v. irl. *ad-fadai* « ils annoncent, ils racontent ».

Comme on l'a vu sous *speciō*, le verbe « voir » est suppletif en latin, en ceci que, avec préverbes, au sens de « voir », on use seulement de -*spiciō*, soit *a-spiciō*, etc. Mais il y a eu des formes à préverbe, et il en survit, du reste. Le participe *prūdēns* (de *prōuidēns*) sert d'adjectif; le type à préverbe est *prō-spiciō*; puis, pour exprimer l'idée de « voir d'avance », on a fait *prō-uideō*; *eu-idēns* conserve le souvenir d'un emploi absolu de *uideō*; l'aspect déterminé qui conditionne le sens est dû au préverbe. Enfin, on a indiqué ci-dessus *inuidēns* avec un sens spécial, lié à l'idée de « mauvais œil »; cf. v. sl. *nenaviděti* « haïr ». Comme le slave, qui recourt à un autre verbe que *uiděti* pour exprimer l'idée de « voir » avec préverbe, à savoir *zřěti*, ainsi *prezřěti*, *prozřěti*, le latin ne se sert pas, au sens de « voir », de formes à préverbes de *uidēre* : ceci tient sans doute à ce que le sens initial de *uidēre* était relatif à la connaissance, non à l'acte de « voir » ou d' « observer ». Sl. *obiděti* (c'est-à-dire \**ob-viděti*) signifie « offenser » et *zaviděti* « envier ».

**uidulus**, -i m. : valise. Ne semble attesté que dans Plaute, avec le dérivé *uidulārius* dans *uidulāria* (*fābula*). Apparenté à *uieō*. Plaute appelle *uitor* le fabricant de *uiduli*.

**uiduus**, -a, -um : privé de, vide de; veuf, veuve; e. g. Plt., Mer. 829 : *plures uiri sint uidui quam nunc mulieres*; Stich. 4 : (*Penelopam*) *quae tam diu uidua uiro suo caruit*. Se dit surtout de la femme veuve, e. g. Plt., Cu. 37 : *dum te apstineas nupta, uidua, uirgine*; ou non mariée (correspondant à *caelebs*, cf. T.-L. 1, 46, 7). Par extension, s'est appliqué aux objets mêmes du mariage : u. *torus*, etc., aux plantes (cf. *maritus*, en parlant du mariage de la vigne à l'ormeau); et, à l'époque impériale, d'abord dans la langue poétique, s'est employé avec le sens de *uacuuus*, *orbis* « vide de, privé de ». Ancien, usuel; panroman. M. L. 9321; B. B. s. u.

Dérivés : *uiduitās* : privation, veuvage, M. L. 9322; *uiduertās*, Cat., Agr. 141, 2, et P. F. 507, 14, formé d'après *paupertās*, *ūbertās*.

*uiduō*, -ās : rendre veuf, e. g. Suét., Galb. 5 : *Agrip-pina, uiduata morte Domitii*; priver, vider de (époque impériale); *uiduuuim* n. : veuvage (depuis Pline); *uidualis* : de veuve (langue de l'Église); *uiduātus*, -ūs (Tert.).

Les formes masculines et neutres ont sans doute été faites sur le féminin *uidua*, qui seul paraît ancien (cf. *spōnsa* et *spōnsus*). Le nom de la « veuve » figure dans une grande partie des langues indo-européennes, sous deux formes, l'une à vocalisme radical zéro à l'Occident, dans irl. *febb*, got. *widuwō*, l'autre à vocalisme *e*, à l'Orient, dans v. pruss. *widewū*, v. sl. *vidova*, skr. *vidhāvā*. Le vocalisme étymologique de lat. *uidua* n'est pas déterminable; il est naturel de supposer qu'il est le même qu'en germanique et en celtique. Le mot est inconnu au grec (sauf peut-être dans ἡτόθος) et à l'arménien. Il s'apparente sans doute à *diuidō*; v. ce mot.

*uieō*, -ēs, -ēre : courber, tresser, notamment avec de l'osier (*uimen*, cf. Varr., R. R. 1, 23, 5 : *ut habeas uimina unde uiendo quid facias ut sirpeas, uallus, crates*). Attesté depuis Ennius. Technique, non roman; cf. M. L. 9324 et 9325, 9394.

Dérivés : *uitor* (Plt., Ru. 990), puis *uictor* m.; *ui(e)-trix* f. « vannier »; *uimen* : 1° bois pliant dont on peut faire des liens ou qu'on peut tresser (peuplier, vigne, osier), spécialement « osier »; baguette; 2° ouvrage en osier, corbeille. Panroman, sauf roumain, M. L. 9336, et germanique : b. all. *wimen* « perche »; *uimentum* n. (Tac.) et *reūimentum* (Fronton); *uimnālis* : propre à tresser ou à lier; u. *salix*; *Viminālis collis* « le Viminal », colline de Rome ainsi nommée des plants d'osier qui y poussaient; cf. Juv. 3, 70, *Esquilias dictumque petunt a uimine collem*; gr. Ἐλευθέρω de ἔλκηξ; *uiminarius* : vannier (Inscr.); *uimineum* : oseraie, saussaie; *uimineus* : d'osier; *uittilis* : tressé; *uittilia*, -ium « objets tressés ». Cf. aussi *uittis*, *uitticella*, *uitta*.

*uieōsō*, -is : inchoatif correspondant à *uieō* « se ramollir sur sa tige », « se flétrir » : *uieōsēns ficus* (Col.); de là *uieus* (dissyllabe dans Hor., Ep. 12, 7) qui penche, flétri : *aliquid uietum et caducum*, Cic., Cat. M. 2, 5; \**uieitiare*; \**uieitiare*, M. L. 9324.

Comme dans *ueroor*, type de présent secondaire d'une racine, sans doute dissyllabique, dont on n'a guère que des formes secondaires : lit. *vejū*, *vėjū* « tordre (pour tresser, enrouler un fil, etc.) »; v. sl. *věje*, *věti* (même sens), skr. *vayāyati* « il enveloppe » (*vītāh* « enveloppé »); aor. véd. *āvayati* « il a enveloppé ». Pour l'irlandais, v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, 517. — Des formes nominales rendent mieux compte du sens de « tresser » qu'à spécialement le verbe latin. On a ainsi, en face de lat. *uimen* et *uittis* (et aussi *uitta*) : skr. *vetasāh* « verge », av. *vaēitiš* (persan *bād*) « branche de saule », v. sl. *věti* « *χλάδος* », slov. *věta* « branche flexible pour tresser », v. pruss. *witwan* « saule », lit. *vytis* « branche de saule », v. isl. *við* « objet tressé », gr. *kréā*, *ετρέā* « saule », irl. *fé* « baguette », etc. Cf. *uidulus*.

*uigeō*, -ēs, -ulī, -ēre : être bien vivant; être vigoureux, être éveillé (joint en alliteration à *uiuō*, *ualeō*); figure étymologique dans T.-L. 6, 22, 7, *uegetum ingenium in uiuido pectore uigebat*, où apparaît le rapport

avec *uegeō*. Ancien (Naevius), classique; mais rare à l'époque impériale. Non roman.

Formes nominales et dérivés : *uigor* : vigueur (époque impériale, d'abord poétique); *uigōrō*, -ās (Tert.); *euigōrātus* (Tert.); *uigescō*, -is : prendre ou reprendre vie, vigueur; *ē*, *re-uigescō* (Juvenc.); *peruigēō* (Tac.).

*uigil*, -ilis adj. : bien vivant, dispos, bien éveillé; subst. *uigil* (g. pl. *uigilum* et *uigulum*, Inscr.; v. Niederman, *Phonēt.*, p. 50) m. : veilleur, sentinelle, cf. Rich. s. u.; dérivés : *uigilia* f. (*uigilium* n., Varr. ap. Non. 231, 30 sqq., ce qui suppose peut-être un ancien collectif neutre \**uigilia* « le temps des veilles ») : « veille » souvent au pluriel, la nuit romaine se divisant en quatre veilles ou « quarts »; « vigilance ». Conservé par l'Église en celtique : irl. *uigil*, *féil*, britt. *gwyl*; *uigilō*, -ās : être éveillé, veiller, être vigilant, M. L. 9326; *uigilāns*, -ter; *uigilāx* (époque impériale); *uigilantia* (classique); *uigiliatio* (Cael. Aur.); *uigiliarium* : corps de garde, tour du guet, guérite; *uigilābilis* (Varr.); noms propres : *Vigil*, *Vigilius*.

*ad-*, *ē-*, *in-*, *inter-uigilō*; *obuigilātus* « surveillé » (archaïque); *peruigil*, -ilis; *peruigilō*, -ās : prolonger une veillée, passer en veillant; *peruigilium* n., -lia f., *peruigiliatio*. — La veille de toute une nuit était consacrée à Vénus : p. *Venerī*, Plt., Cu. 181; d'où le nom d'un petit poème, *peruigilium Veneris*. Cf. aussi *exuigilāre*, *exreugilāre*, M. L. 3114, 3065.

En partant de *uegeō*, qui est évidemment ancien, on n'aperçoit guère comment peut s'expliquer l'i de *uigeō*, *uigil* par des procédés normaux de la phonétique latine (à moins d'admettre une assimilation \**uegil* > *uigil*?). L'i ne peut être qu'une variation de caractère expressif; cf. le cas de *cicindēla* ou celui de *scintilla*. Quant au sens de « veiller », cf. le groupe de got. *wahan* « veiller », v. isl. *vakr* « éveillé ».

**uigintī** indécl. : vingt. Forme vulgaire et récente *uinti*, CIL VI 19007, 4; VIII 8573. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain, M. L. 9327.

Dérivés et composés : *uicēsimum* (*uicēn*) *sumus*; *uicēsimum* : vingtième; *uicēsima* f. (sc. *pars*) : impôt ou taxe du vingtième; d'où *uicēsimārius*; *uicēsimārius* m. : collecteur de l'impôt; *uicēsimātiō* : tirage au sort d'un soldat sur vingt pour le punir de mort (cf. *decimātiō*); *uicēsimāni* : soldats de la 20<sup>e</sup> légion.

*uicēni* (*uigēni*), -ae, -a adjectif distributif : chacun vingt, vingt par vingt; et « vingt »; *uicēnārius* : âgé de vingt ans; qui a vingt pouces de diamètre; *uicēnārius* m. « jeune homme de vingt ans »; *uicēnālis* : contenant le nombre vingt (Apul.); *uicēns*; *uicēns* adv. : vingt fois; *uicēnnium* : période de vingt ans (Dig.); *uicēnnālis*; *uicēnnālia*, -ium « fêtes célébrées après vingt ans de règne d'un empereur » (tardif); *uicēssis*, -is (*uigēssis*) m. : somme de vingt as; *uigintiuiri*, -ōrum m. pl. : vigintivirs, magistrats romains, d'où le singulier *uigintiuir*, et *uigintiuirātus*.

*uigintiāngulus*, -a, -um (Apul.). Cf. aussi les juxtaposés *duodeuiginti*, *indēuiginti*. Les noms des dizaines se composent des noms des unités suivis d'une forme de nom signifiant « dizaine ». Le mot latin pour « vingt » contient l'un des types indo-européens, où le nom de la dizaine est au neutre : av. *visaiti*, gr. (dor. béot., etc.) *ἑξάκτι* (ion.-att. *ἑξάκτι*),

arm. *k'san* représentent un ancien \**wi-km-ł* qui est un nominatif-accusatif duel neutre; la forme s'est fixée hors de toute flexion. La sonore *g* ne se trouve pas hors du latin, mais elle est ancienne (cf. le *b* de *bibō*, le *d* de *quadrāgintā*, etc.) et figure aussi dans les autres noms latins de dizaines: *trigintā*, etc., où l'on a l'ancien « pluriel neutre » du nom des dizaines. A côté de ce type, il y a eu, dans les mêmes langues, un composé représenté par gr. (F) *ῥάκ*, irl. *fiche*, skr. *vīpātīh*. 1

**uiličio, -onis** f. : sorte de plante ombellifère, gr. *ἄμυ* (Cass. Fel. 44).

**uillus, -e** : bon marché; qui est à vil prix, et par conséquent de peu de valeur (sens propre et figuré); d'où « commun ». Ancien (Plt.), usuel. Panroman. M. L. 9328.

Dérivés et composés : *uiliiter* adv.; *uiliitās* f. (classique), M. L. 9329; *uiliūd, -ās* : avilir (Turp. ap. Non. 185, 27); *uiliificō, -ās* (S<sup>t</sup> Jér.) ; *uiliēscō, -is* (bas latin; langue de l'Église, mais *uiliēscō* est dans Val. Max., *reuiliēscō* dans Sén., Tranq. 17, 2); *uiliō (uilo)* : εὐτελλῶ (Gloss.); *ueilannonam*, CIL IV 4240, dont la forme est surprenante; faut-il lire *ueilannonam* avec *ei = i?*; *uilipendō*, Plt., Tru. 539. Il semble que le doute émis sur cette forme par Lindsay, qui propose de lire *uilipendō*, n'est pas justifié; en effet, on trouve dans les glossaires *uilipendō* et *uiliuaciō*.

Le rapprochement de Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, I, 181, avec irl. *fiat* « chaste » ne va pas pour le sens. Les autres rapprochements proposés sont vagues; le rapprochement avec *uēnum* ne va ni pour le sens ni pour la forme.

**uilla** : v. *uicus*.

**uillum** : v. *uinum*.

**uillus, -I** m. : touffe de poils; le pluriel *uilli* désigne les « poils » ou le « duvet ». Se dit des animaux, des étouffes, des arbres. Classique (Cic.), technique. M. L. 9335.

Dérivés : *uilloſus* : velu, M. L. 9334, B. W. *velours*; *uillitatus*, CGL IV 87, 5, glosant *hirsūtus*, auquel remontent les formes panromanes, sauf roumain, du type fr. *velu*.

Forme populaire, à côté de *uellus?*

**uimen** : v. *uieō*.

**uinea peruinea** : v. *peruicia*.

\***uinciam** (*uintiam, untiam* var.) : *dicebant continentem*, P. F. 520, 7. Sans autre exemple. De *uincio?*

**uincio, -is, -xl, -etum, -ire** : lier; cf. la glose *uincio, ῥεῦῶ*. Sens physique et moral. Se dit surtout de liens qui entourent un corps ou un objet; cf. Varr., R. R. 1, 8, 6, *uinctu, quod antiqui uocabant cestum*. Ancien, usuel et classique. Peu représenté dans les langues romanes, qui ont recouru à *ligāre*. M. L. 9340.

Dérivés et composés : *uinculum (uinctulum)* : « lien » en général; sur les acceptions spéciales, v. Rich, s. u.; en particulier *uincula* pl. « entraves » et « menottes » des prisonniers; d'où les expressions *in uincula conicere, dūcere*, etc., M. L. 9341; *uinculō, -ās* (tardif); *uincio* (rare; Varr., L. L. 5, 62, repris par

la latinité impériale); *uinctor* (Arn.); *uinctūra* (Varr., époque impériale); *uinctus, -ūs* m. (Varr.). Cf. aussi M. L. 9342, \**uincus* « flexible », et 9339, \**uincilia* « lien »; *uincula, βινυῶν*, CGL III 427, 59. *circumuincio* (Plt., Avien); *uincio*, terme de la langue grammaticale traduisant le gr. σύνδεσμος, cf. Quint. 1, 4, 18; *dēuincio* : lier fortement, obliger (usuel et classique), M. L. 2614; *euincio*, même sens (époque impériale); *praeuinctus*; *reuincio*.

L'ombrien a *praeuīlatu* « praeuinculātō ». L'n de *uincio* peut être l'infixe du présent qui, par opposition avec le groupe de *uincō*, aurait été généralisé, grâce à l'addition du suffixe \*-ye- (comme dans lit. *jūngiu*, etc.; v. *iungō*); *uincio* est différencié de *uincō* même au présent. On rapproche skr. *vicyākti* « il embrasse », *vyācah* « extension »; mais les sens des deux groupes n'ont rien de commun; et un rapprochement de racines limité à l'italique et au sanskrit aurait besoin d'être plus précis pour satisfaire.

**uincō, -is, uicē** (de \**uōik-* avec vocalisme *o* du parfait; cf. *uīdi* et *liqui?*), **uictum** (inf. fut. *uincitūrum*, Pétr.), **uincere** : être vainqueur, vaincre. Transif et absolu; sens propre et figuré, physique et moral. Ancien, usuel et classique. Panroman. M. L. 9338.

Dérivés : *-uicāx* dans *per-uicāx* adj. : qui s'obstine dans la lutte (joint et opposé à *perināx* dans Acc. ap. Non. 432, 31 sqq. : *nam peruicacem dici me esse et uincere* | *perfacile patior, pertinacem nihil moror*); puis simplement « obstiné, opiniâtre » (en bonne ou en mauvaise part); *peruicācia, -ae* f.

*uictor* m.; *uictrix* f.; *uictōria* f. : victoire; féminin d'un adjectif \**uictōrius* dérivé de *uictor*, comme *uictōrius* de *uictor*. C'est proprement « la Victorieuse », déesse de la victoire, avec laquelle s'identifie la victoire elle-même. Les représentants romans sont des mots savants, M. L. 9313; *uictōriātus* : à l'effigie de la victoire : u. (sc. *nummus*) m., cf. *quadrigātus*. Il n'y a pas de substantif *uictus* ou *uictio*, mais *conuictio*, *reuictio* existent, à date tardive, il est vrai.

*conuincō*, qui n'a plus que le sens dérivé de « convaincre » (*aliquem aliquid rei, dē aliquā rē*, etc.) et, avec un nom de chose, « prouver » ou « réfuter »; *conuictio*, tardif (langue de l'Église) = ελεγχος, ελεγχμός; *conuictius* (Prisc.).

*dēuincō* : vaincre complètement (cf. *dēbellō*); *ēuincō* : id. (latin impérial); *ēuictio*, terme juridique « recouvrement d'une chose par jugement »; *peruincō*; *reuincō* : vaincre de nouveau et « réfuter »; cf. *confūtō* et *refūtō*; de là *reuictio* (Apul.), *reuincibilis* (Tert.), M. L. 7279. A *uictus* s'oppose *inuictus* : invaincu et « invincible ». Ancien, usuel et classique. Une forme *inuictrix* est isolée.

*Prūincō* est une invention de grammairien pour expliquer *prūincia* (cf. P. F. 253, 15).

Présent à nasale infixée, *uincō* indique le terme d'un procès, d'où le sens de « vaincre ». L'osque a *uincter* « conuincitur ». Le sens général de la racine est « combattre ». Il s'agit d'une racine ayant fourni un présent radical athématique, ce qui se reconnaît à la coexistence d'un présent à vocalisme radical zéro : irl. *ficim* « je combats » (avec préverbe *arfīnch* « uincō »). v. h. a. *ubar-*

*wehan* « uincere », *ar-wigan* « confectus », et du présent à vocalisme *e* : got. *weihan* « combattre », v. angl. *wigan* « combattre » résultant d'un compromis entre \**wihan* « combattre »; le flottement entre *h* et *g* confirme donc l'hypothèse d'un ancien présent athématique. Lit. *ap-ocikū* « je triomphe de » offre un présent dérivé remplaçant l'ancien présent athématique.

**uindēmia** : v. *uinum*.

**uindex, -icis** m. : terme de droit; caution fournie par le défendeur, qui se substitue à lui devant le tribunal (*in iūs*) et se déclare prête à subir les conséquences du procès; cf. F. 516, 19 : *ab eo quod uindicat quominus is, qui prensus est ab aliquo, teneatur*. Dans la langue commune, « protecteur, défenseur », « vengeur »; et, par extension, « qui tire vengeance de, qui punit ».

Dérivés et composés : *uindicō, -ās* : faire fonction de uindex; revendiquer : u. *spōnsam in libertātem*; *pro suo uindicāre*; « libérer, délivrer » (sens propre et figuré); « venger » et « punir ». Panroman (*uindācare*), M. L. 9347; *uindicātiō* (classique), M. L. 9348; *uindicātor* (langue de l'Église) = ἐκδικητής; *reuindicō* (bas latin), M. L. 7280.

\**uindicō, -is?* : une forme *uindicū* de la Lex XII Tab. est citée par Aulu-Gelle 20, 1, 45.

*uindicia, -ae* f., et *uindiciae, -ārum*; *uindicia, i. e. corruptio manus in re atque loco praesenti apud praetorem ex XII tabulis fiebat*, Gell. 20, 18; et *uindiciae appellantur res eae de quibus controuersia est*, etc., F. 516, 24 sqq.; 1° revendication présentée par le uindex (singulier); 2° choses qui font l'objet de la revendication (pluriel); *Vindicius*.

*uindicta, -ae* f. : revendication; en particulier *uindicta in libertātem* « revendication en liberté », mode d'affranchissement qui se faisait suivant un cérémonial spécial, comportant l'emploi d'une baguette (substitut de la lance, symbole de la propriété quiritaire) dont chacune des parties était munie; *uindicta* en est arrivé à désigner la baguette elle-même (*festuca*).

D'après *uindicō*, *uindicta* a signifié aussi « protection » et « châtement ». M. L. 9349 (ital. *vendetta*).

Dérivés tardifs : *uindictor, -trix*; *uindictum*.

Le second élément de *uindex* est sûrement celui que l'on a dans *iūdex*; c'est le mot racine correspondant à *dico* : le premier terme est plus obscur et controversé. On y voit souvent l'accusatif de *uis* : \**uim-dex* > *uindex* (cf. *uēnumdare* > *uēundurare*); mais la forme fléchie d'un premier terme de composé est étrange, et on ne l'explique qu'en supposant arbitrairement que *uindex* serait formé secondairement sur *uim dicere*. Le *uindex* serait celui qui montre au juge la violence faite à son client, que le demandeur, par la *manūs iniectio*, entraîne devant le tribunal, *in iūs rapū*; c'est ce sens que les juriconsultes romains donnaient au substantif; cf. Gaius, 4, 21 : *nec licebat iudicatio manum sibi depellere, et pro se lege agere, sed iudicem dabat, qui pro se causam agere solebat*. Le procès est une lutte simulée pour la possession de la chose : *manuum cōsertio, manum cōserere*, « une réminiscence des actes de force par lesquels jadis la propriété était conquise et défendue » (May et Becker, *Précis*, p. 350; sur la différence entre *uindex* et *uas*, ibid. 236). Ovide joue exactement des

termes juridiques : Fast. 4, 90 (*Aprilem*) *quem Venus iniecta uindicat alma manu*. — Le *uindex* étant le défendeur d'un membre de la « grande famille », on pense à irl. *fine*, qui est le nom de la « grande famille »; v. h. a. *wini* signifie « appartenant à la famille, ami ». Ces rapprochements sont séduisants, mais la forme et le sens du composé *uindex* ne s'en tirent pas aisément.

**uinnulus, -a, -um** : *dicitur molliter se gerens et minime quid uirilitate faciens*, P. F. 519, 6; cf. un seul exemple dans Plt., As. 223, *oratione uinnula, uenustula*; le passage de Non. 186, 12 se rapportant à ce mot est altéré; cf. aussi Thes. Gloss., *uinnulus, mollis, blandus*; -m, *delectabile*. Il faut peut-être y rapporter la glose *uinnicus, voxελής* (avec une variante *uinnicus*), CGL II 209, 5.

De *uinnus*, doublet de *cinnus*, cité par Isid., Or. 3, 19 : *uinnus, cinnus molliter flexus* (si, toutefois, *uinnus* n'est pas inventé pour expliquer *uinnulus*); cf. le nom propre *Vinnius?*

Adjectif expressif, sans étymologie sûre. Cf. *uieō* et *uennuncula?*

\***uinnus** : v. le précédent.

**uinum, -I** n. (*uinus*, forme vulgaire, Pétr. 41, 12; Schol. Bern. in Verg., G. 2, 98) : vin. Par métonymie, « vigne » et « raisin ». Ancien et usuel; s'emploie au singulier et au pluriel. Panroman. M. L. 9356; germanique : got. *wein*, etc., d'où finn. *viina*. Le celtique a conservé : irl. *fin*, britt. *gwyn* et irl. *fine, fintan, finime* « uinea, uinētum, uindēmia ».

Dérivés et composés : *uineus* : de vin. Rare; presque uniquement usité comme substantif féminin *uinea* : 1° plantation de vigne, vigne (panroman dans ce sens, M. L. 9350); 2° mantelet, sorte de baraquement qui protégeait les soldats romains dans l'attaque d'une muraille, cf. Rich, s. u. Le nom ne vient sans doute pas, malgré Festus, 516, 20, *a similitudine uinearum*, mais de ce que le centurion qui commandait les soldats était armé d'un cep de vigne, cf. *sub uitem hastas iacere, sub uitem proeliari*, P. F. 405, 8; 407, 1; et 407, 4 : *sub uiteam iacere dicuntur milites, cum astantibus centurionibus iacere coguntur sudes*. Dérivés : *uinealis*, M. L. 9351; *uinearius*, M. L. 9352; *uineaticus* (Col., Cat.); *uineola*, M. L. 9352 a.

*uinaecus* : de raisin; u. *acinus*; d'où *uinaecia* f. : marc de raisin, et *uinaecia, -ōrum (uinaecia)*; le singulier *uinaecium* est rare) « pépin(s) » et « marc » de raisin, M. L. 9337; *uinaeciola uitis*, Pl. 14, 38; *uinalis* : de vin; *uinalia, -ium* : *diem festum habebant quo die nouum uinum Ioui libabant*, P. F. 517, 1.

*uinarius* : de vin, à vin; subst. *uinarius* m. : marchand de vin, buveur de vin; *uinarius* n. : pot à vin; *uinaecum* : vignoble; *uiniōr* : vigneron (classique, cf. *olior*), M. L. 9353, v. h. a. *winzur-ū*; *uiniōrius*.

*uinolentus* (ancien et classique); *uinolentia*; *uinōsus* (ancien et classique) : abondant en vin ou « qui aime le vin »; M. L. 9355, *uinaōsus* (Tert.). V. Ernout, *Les adj. lat. en -ōsus*, Paris, 1949, p. 52.

*uindēmia* f. : vengeance. Panroman, sauf roumain; M. L. 9343. De \**uindōmia*, cf. *dēmō*; *uindēmīator* (et *uindēmītor*, Sén., Apoc. 2, 1, *uindēmīator*, Hor., S. 1, 7, 30), *uel quod uinum legi dicitur, uel quod de uiti*

*iā demunt*, Varro, L. L. 5, 94; panroman, sauf roumain, M. L. 9346; *uindēmiātōrius* (Varr.); *uindēmīō*, -ās (Col., Plin.); semble postérieur à *uindēmīātor*, sur lequel il a sans doute été rebâti; panroman, sauf roumain, M. L. 9344, v. h. a. *windema*, *windēmōn*; \**uindēmīātō* (non dans les textes), M. L. 9345; *uindēmīālis* (tardif), M. L. 9343 a; *inuīnius* = *đowoc* (Apul.).

*uillum*, -ī n. : petit vin, piquette (Tér., Ad. 786); de \**uīno-lo-m*; *uīnulum* (Charis.).

Composés en *uīni-*, *uīno-* (d'après des types grecs en *olvo-*) : *uīni-bua* « buveuse de vin » (Lucil.); *uīni-fer* (Sil.); -*pōtor* (Ital.); -*fūsor*, -*cullor*, -*uorāx* (Comm.), *uīno-forum* (Gl.).

L'ombrien a vin u, *uinu*, le volsque, *vinu*, forme panitalique; joint à la différence de genre, le vocalisme montre que *uīnum* n'est pas un emprunt du latin au grec. Il s'agit d'un mot méditerranéen dont hitt. *wiyana-*, gr. (F) *οἶνος*, arm. *gini* et les formes sémitiques repasant sur *wain-* sont des reflets plus ou moins indépendants les uns des autres.†

**uiola**, -ae f. : 1° violette, plante et fleur; couleur violette; 2° giroflée, etc. Le même nom désigne de nombreuses plantes; v. André, *Lex.*, s. u. Ancien (Caton, Agr. 1, 23, 5). Formes romanes savantes. M. L. 9357; germanique : v. h. a. *viola*.

Dérivés : *uīolāceus* : violet; *uīolācium* « vin de violette »; *uīolārius* : de violette, d'où *uīolārius* : teinturier en violet (Plt., Aul. 510); *uīolārium* : lieu planté de violettes; *uīolāris* dans u. *diēs* « jour des violettes » (où l'on garnissait les tombes de violettes; cf. *rosālīs*).

Emprunt au même mot d'où vient gr. (F) *λοῦ*; cf. *γλαῦ* *ἀνθή* (Hes.).

**uīolō** : v. *uīs*.

**uīpera**, -ae f. : vipère, serpent. Employé aussi comme terme d'injure. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 9358; celtique : britt. *gwiber*; germanique : v. h. a. *wipperā*? V. B. W. *viue*.

Dérivés : *uīperēus* (poétique); *uīperīnus* (plus ancien); *uīperīna* f. : vipérine (plante); *uīperālīs* (tardif et rare).

L'étymologie \**uīui-pera* « vivipare », de \**uīuo-pera* (cf. *pariō*), a pour elle la croyance des anciens; cf. Plin. 10, 170 : *terrestrium sola [uīpera] intra se parit oua uīuis coloris, et mollia, ut pisces. Tertia die intra uterum catulos excludit, deinde singulis diebus singulos parit, uīginti fere numero. Itaque ceteri tarditatis impatientes perrumpunt latera, occisa parente.*

\***uīpex** : <a> *uim patiēdo uel uim patiēns* (Gloss.). Sans doute déformation de *uībez* par étymologie populaire.

**uīpiō**, -ōnis m. : petite grue, oiseau (Plin. 10, 135). M. L. 9359. Onomatopée (Plin., toutefois, le donne comme un mot baléare); a donné en ital *bibbio*, en fr. *oi(n)geon*, nom du canard siffleur.

V. Barbier, *Rev. de linguistique romane*, 1, p. 324 sqq.

**uir**, *uirī* m. : homme, par opposition à « femme »,

*mulier, femina*, e. g. Ov., M. 3, 326 : *deque uiro factus, factum mirabile, femina*. Terme exprimant les qualités viriles ou masculines de l'homme (cf. l'emploi poétique de *uir* au sens de « parties sexuelles de l'homme »; Cat. 63, 6, *itaque ut relicta sensu sibi membra sine uiro*; de *uirilia*, même sens; et le composé *ēuirō*). « La différence de *uir* et *homō* apparaît dans le passage suivant, Cic., Tu. 2, 22 : *Marius rusticanus uir, sed plane uir, uetuit se alligari... Et tamen iuisse acrem morsum doloris idem Marius ostendit : crus enim alterum non praebuit. Ita et tulit dolorem uir uir; et, ut homo, maiorem ferre sine causa necessaria noluit* » (B. B.). Dans ce sens, s'oppose aussi à *puer*, e. g. Just. 3, 3, 7 : *neque eos (scil. pueros) prius in urbem redire quam uiri facti essent statuit*. De là les sens de : 1° mari, époux; et, en parlant des animaux, « mâle »; 2° homme digne de ce nom, héros; 3° puis, la guerre et le combat étant exclusivement réservés aux hommes, « soldat », et plus spécialement « fantassin », toutes acceptions qui se retrouvent dans le fr. « homme ». *Vir* a aussi un sens distributif e. g. dans l'expression fréquente de l'ancienne langue militaire, *uir uirum legiū* « chaque soldat se choisit un compagnon d'armes »; de là, dans la langue juridique : *uirilis pars*; *portio* « part qui revient à chacun dans un héritage »; d'où, dans la langue commune, *pro uirili parte* « suivant la part qui me revient, suivant mes forces ou mes ressources ». Ce sens distributif reparait dans l'adverbe *uiritū* « par homme »; cf. Caton, Inc. 6 : *praeda quae capta est uiritū est diuisa*, d'où dérive un adjectif *uiritānus* : *ager dicitur qui uiritū populo distribuitur*, P. F. 511, 13 (non attesté en dehors de cette glose). Ancien, usuel, mais concurrencé par *homō*, qui en a pris les sens, *uir* n'est pas demeuré dans les langues romanes, pas plus que *uīs*.

Dérivés et composés : *uīra*, -ae f. : *feminas antiqui... uiras appellabant, unde adhuc permanent uirgines et uiragines*, F. 314, 15; repris par Isid., Or. 11, 2, 23. Non autrement attesté; cf. *taurus, taura*? Peut-être invention de grammairien pour expliquer *uirgō* et *uirāgō*.

*ūniūira* : mariée à un seul homme (cf. *ūnīmarita*); -*uirātus*, -ūs m. (Tert.).

*uirāgō*, -inis f. : femme forte ou courageuse comme un homme. Terme archaïque (Plaute, Ennius), repris par la poésie impériale. — Formation obscure; rappelle *imāgō*, *uorāgō*, etc.; v. Ernout, *Philologica* I, 165 sqq. L'explication par « quae uirum agit » n'est qu'un calembour.

*uirātus*, -a, -um (= *ἀνδρεος*; Vulg., Sir. 28, 19); *uirātus*, -ūs m. (Sid.); *uirilis* (opposé à *muliebris*); cf. plus haut, M. L. 9369; *uirilitēr*; *uirilitās* (époque impériale).

*ēuirō*, -ās : enlever la virilité, émasculer, efféminer. Un doublet tardif *ēuirō* a subi l'influence de *uirēs*, Mul. Chir. 14, p. 8, 16. Depuis Varron; *ēuirātō* (Plin.).

*uiritū*; *uiritānus* (époque impériale).

*uirōsus* : qui aime les hommes. Adjectif de la langue de la comédie, formé sur *uīnōsus*, avec lequel il allitère. Glosé aussi *neruōsus*, *austērus*, par confusion avec *uīriōsus*, adjectif tardif dérivé de *uīs* et glosé *fortis*, *austērus*, *ἀνδρεος*; *uirissat* : *fortitēr uel uir-*

*itēr sapit*. Verbe conservé par les gloses, appartenant sans doute à l'ancienne comédie et formé comme *paritissō*.

*uirūtūs*, -ūtis f. : « *Virtūs* est avec *uir* dans le même rapport de dérivation que *iuuentūs*, *senectūs* avec *iuuenis*, *senex*. Comme ces deux mots, il marque l'activité et la qualité [cf. Ernout, *Philologica* I, 225 sqq.]; Cicéron (Tu. 2, 18, 43) s'explique ainsi sur le sens du mot : *Atqui uide ne, cum omnes rectae animi affectiones uirtutes appellantur, non sit hoc proprium nomen omnium, sed ab ea una, quae ceteris excellat, omnes nominatae sint. Appellata est enim a uiro uirtus : uiri autem propria maxime est fortitudo, cuius munera duo maxima sunt, mortis dolorisque contemptio. — Virtūs est employé quelquefois pour désigner la force pure et simple : Corn. Nép., De reg. : Siculus Dionysius cum uirtute tyrannidem sibi peperisset...; Vg., Ae. 2, 390 : *dolus an uirtus quis in hoste requirat*. Mais la plupart du temps *uirūtūs* désigne le courage, Cés., B. G. 1, 2, 1 : *Perfacile esse, cum uirtute omnibus praestaret, totius Galliae imperio potiri*. — Une fois arrivé au sens général de « vertu », il a pu s'employer pour toute espèce de qualité ou de mérite, Cic., Bru. 17 : *In Catonis orationibus omnes oratoriae uirtutes reperientur*. Il a même pu se dire des plantes et des objets inanimés, Ov., M. 14, 356 : *si non euanuit omnis | herbarum uirtus*; Justin. XI 14 : *Cum uictoria non armorum decore, sed ferri uirtute quaeratur*; Caton, Agr. 1 : (*Praedium*)... *uti... solo bono, sua uirtute ualeat*. C'est un exemple de généralisation de sens » (B. B.). M. L. 9371. Celtique : irl. *frit*, britt. *gwyrth*. — Dérivés tardifs : *uiruōsus* (S<sup>t</sup> Aug.); *uirūtūficō* = *ἐδουνασθῶ*.*

Composés : *Viriplāca* : épithète de Junon; cf. Val. Max. 2, 1, 6; *uiripotēns* : *puella ou uirgō* « nubile » (Dig.); *uirōps* « quae iam opus habeat uiro » (Gloss.). *sēmi-uir* : moitié homme (et moitié bête, e. g. Chiron, le Minotaure; ou moitié femme; hermaphrodite; émasculé (*sēmimās*), efféminé). Mot d'époque impériale; cf. *sēmifer*.

On rattache parfois à *uir* le nom (propre?) *Viritēs* qui figure dans le groupe *V. Quirinū* (v. sous *heriēs*); le texte et le sens sont très obscurs.

*Vir* figure, enfin, dans des juxtaposés de la langue du droit public, où il désigne des magistrats : *trēs uirī, sēuiri, decemuirī*, etc., sur lesquels ont été dérivés des abstraits du type *decemuirātus*. Du pluriel employé généralement au génitif (e. g. de *duumuirum, triumuirum sententia*) ont été tirés des singuliers : *duumuir, triumuir, sēuir*, etc.

La forme \**wiro-* a ses correspondants dans irl. *fer*, gall. *gwr* et got. *wair*, v. isl. *oerr*, etc.; on a \**wiro-* dans lit. *vīras*, skr. *vīrāh*, av. *vīra*. Des deux mots anciens désignant l' « homme mâle », le « guerrier », le latin a conservé seulement l'un et l'osco-ombrien l'un et l'autre; v. l'article *nerō*, où est aussi montré le caractère récent du dérivé *uirūtūs*. Le mot est attesté en ombrien trois fois sous la forme *uero* « *uirōs* » (à côté de *uiro*, plus fréquent), ce qui semble indiquer un *i*, comme en sanskrit et en lituanien; le volsque *couehriu* « *cīria* » est obscur de toute façon. Pour *i* et *ī*, v. la remarque faite sous *uirus*. Dérivé de *uīs* par W. Schulze, KZ 52, 311; ce qui est le plus vraisemblable.

**uirēō**, -ēs, -uī, -ēre : être vert (en parlant des plantes); par suite « être vigoureux »; e. g. T.-L. 6, 22, 7, *uegetum ingenium uiuido pectore uigebat, uirebatque integris sensibus*. Attesté depuis Caton. Rare, technique.

Dérivés : *uirēscō*, -is : verdir; *uiridis* : vert, panroman; M. L. 9368 a : *uiridis*; \**uiridis*; *uiride* n. « le vert »; *uiridia* n. pl. « les plantes vertes », M. L. 9367, *uiridia*, \**uiridia*, britt. *gwyrdd*; *uir(i)diarium* n. : jardin de plaisance, bosquet, M. L. 9368; et *uiridiārius* « jardinier », CIL VI 2225; *uiriditās* (classique) « verdure » et « verdure »; *uiridō*, -ās, transitif et absolu « rendre ou être verdoyant »; *uiridescō* « devenir vert » (S<sup>t</sup> Ambr.); *uiridicāns* (formé comme *albicāns, nigricāns*); *uiridicātus*, -a, -um : verdoyant; *praeuiridis* (*praeuiridiāns*) : très vert; *subuiridis* : verdâtre; *uir(i)dius* (tardif). — La fortune de l'adjectif \**uiridis* dans les langues romanes provient de son emploi fréquent dans la langue rustique.

*uirētum* et *uirectum* (d'après *salictum*), surtout au pluriel *uirecta* : jardins, bosquets. Attesté depuis Virgile. M. L. 9360 a.

*uiror* (tardif) : verdeur; *uireō*, -ōnis m. : verdier, verdet (oiseau, Plin.); *per-uirēns* : toujours vert; *reuirēns* : qui reverdit; *reuirēscō* : reverdir (classique). Sans étymologie valable. Les mots celtiques du type v. gall. *guird* « herbida » sont empruntés au latin.

**uirga**, -ae f. : branche souple et flexible, drageon, marcotte, bouture; d'où verge, baguette; raie(s); baguette du licteur; d'où *uirgārius* « qui regis baculum portat » (Gloss.). *Sensū obscenō* dans Cassiod., Anim. 9. Ancien (Caton, Agr. 101). Panroman. M. L. 9361. Celtique : irl. *uirge*.

Dérivés et composés : *uirgeus* : fait de verges ou d'osier; *uirgātus* : fait de baguettes ou d'osier; rayé, vergé, M. L. 9362; *uirgātor* : qui donne des verges (Plt.); *uirgārius* : *βάδδοχος* (Gl.); *uirgētum* : oseraie; *uirgōsus* (bas latin); *uirgula* : petite baguette et petit trait, ligne, accent, M. L. 9365; d'où *uirgulātus* : rayé (Plin.); *uirgultus*, -a, -um : couvert de buissons ou de jeunes pousses; *uirgulta*, -ōrum : buissons, branchages, et « rejetons, jeunes plants » (Caton, Agr. 141, 2); *uirgultōsus*? (Serv., Aen. 3, 516); *uirgidemia* : vendange de coups, raclée. Mot plautinien, forgé sur *uindēmīa*; *primiuirgius* : *πρωτοδρακων* (Gloss.). Cf. aussi M. L. 9363, \**uirgella*.

Voir les sens spéciaux de *uirga*, *uirgātus*, *uirgula* dans Rich, s. u.

Vocalisme *i* de mot expressif, comme dans *uirgō*.

**uirgō**, -inis f. : 1° vierge, jeune fille ou jeune femme qui n'a pas encore connu l'homme. Se dit aussi des femmes d'animaux; et, à l'époque impériale, s'emploie comme adjectif de toute espèce d'objets : *u. terra* (Plin.), *u. charta* (Mart.), et même avec un masculin : *emittit comparauit locum uirginem* (Inscr.); 2° « la Vierge », constellation du zodiaque; *Aqua Virgō* ou *Virgō*, nom d'un aqueduc à Rome. Attesté de tout temps (Livius Andr., et peut-être inscription de Duonos *uirco*?). M. L. 9364. Les représentants romans sont pour la plupart savants et transmis par la langue de l'Église, où ce sont des calques du grec; de même en celtique : britt. *gwyrj*, etc.

Dérivés : *uirginālis* : de vierge, virginal ; *uirgināle* (*uirginal*, cf. *fēmināl*) ou *uirginālia* n. « pudenda muliebria » ; *uirginārius* (Plt.) ; *Virginēnsis*, *Virginiēnsis* f. : déesse qui présidait au détachement de la ceinture de la jeune mariée (S<sup>t</sup> Aug.) ; *uirgineus* (formé par la langue poétique pour remplacer *uirginālis*, qui était exclu de l'hexamètre) ; *uirginus*, usité comme nom propre, ainsi que *Virginia* ; Iréquent dans les inscriptions de l'époque impériale au sens de « jeune époux », et *uirginium* (tardif) ; *uirginiūs* f. (classique) ; *uirginor*, -*aris* (Tert.) : vivre en vierge ; *Virginesuendōnīdēs* (Plt., Per. 702) ; *uirguncula* (époque impériale).

On ne connaît pas de nom indo-européen pour cette notion ; gr. *παρθένος* est sans étymologie, comme *uirgō*.

*uiriae*, -*arum* f. pl. : sorte de bracelet (= *armilla*). Attesté seulement à l'époque impériale. Le singulier *uiria* ne se trouve que dans les gloses, mais est confirmé par les langues romanes. M. L. 9366.

Dérivés : *uiriola* ou *uiriolae* « petit bracelet », M. L. 9370 ; B. W. *uiriole* ; et peut-être *uiriatūs*, épithète appliquée à Annibal par Lucilius XXVI (55) : *contra flagitium nescire bello uinci a barbaro | uiriatō Annibale*, quoique Nonius, 186, 31, interprète *uiriatum* par *magnanum uirium* et que Lindsay y voit un nom propre, *Viriato*. Il est possible, du reste, que *Viriatūs* soit un cognomen celtibère signifiant « qui porte un bracelet », car, d'après Pline, 33, 40, *uiriolae celtice dicuntur, uiriae celtiberice*. La forme *uiriliae*, dans Isid., Or. 19, 31, 16, a été influencée par *uirilis* ; v. Sofer, 85 et 173.

*uiriculum*, -*i* n. : synonyme de *cestrum* (= *κείτρον*), sorte de burin ou de pointe à graver employée dans la peinture à l'encaustique (Pline, 35, 149).

*uiridis* : v. *uireō*.

*uiritēs* : v. *Quirīnus* et *uir*.

*uiritūs* : v. *uir*.

*uirus*, -*i* n. : suc des plantes ; humeur (sperme) ou venin des animaux ; par suite, « venin, poison » en général, et « âcreté, amertume ». Terme technique, classique. Non roman.

Dérivés : *uirulentus* : venimeux ; *uirulentia* f. (tardif) ; *uirōsus* (déjà dans Caton, Agr. 157, 11) : visqueux, empoisonné, fétide. *Virus* n'a pas de pluriel ; le neutre est surprenant ; d'après *uenenum* ?

Avec le même *i* qu'en latin, cf. v. irl. *fi* « poison », gr. *τόξ* « venin, rouille » (masculin) et, avec *i* (cas inverse de lat. *uir* en face de skr. *vīrah*), skr. *viśāṃ* « venin, poison » (neutre), av. *viša-*. La différence entre *i* et *i* dans un mot de ce genre relève des allongements « populaires » que M. Vendryes a mis en évidence dans les Mélanges Chlumsky, p. 148-150 ; cf. *pūsus* et *pūtus*.

*uis*, *uim* f. ; pl. *uirēs*, -*ium* : 1<sup>o</sup> force (en action, ce qui explique le genre « animé » du mot), en particulier force exercée contre quelqu'un, *uim afferre alicui*, etc., d'où « violence » (sens ancien) et même « viol » ; 2<sup>o</sup> (sens secondaire) « quantité, nombre ». Le pluriel *uirēs*, de

sens concret, désigne « les forces » (physiques) et par là « les parties sexuelles de l'homme », comme *uirilia*, les ressources mises à la disposition d'un corps pour exercer sa *uis* ; en particulier les « forces » militaires, les « troupes ». A servi aussi depuis Cicéron à traduire des valeurs techniques de gr. *δύναμις*, *δυνάμεις* : « puissance, ascendant », « vertu (d'une plante, d'un remède) », « valeur (d'une monnaie) », « sens, valeur (d'un mot) », etc.

*Vis* est un thème en -*i*, ce qui explique la persistance de l'*i* à l'accusatif et à l'ablatif singulier *uim*, *ui* ; le génitif et le datif singulier sont à peine attestés, et presque uniquement à l'époque impériale ; la langue classique emploie *dē ui* au lieu du génitif : *dē ui condemnātus*, *reus* (Cic.). A côté du pluriel *uirēs*, qui présente un élargissement du thème en -*s*, Lucrece et quelques prosateurs (Salluste, Messala) emploient *uis* (e. g. Lucr. 2, 586 ; 3, 265) ; sur la valeur de cette forme, v. Ernout, Philologica II, p. 112 sqq. Les anciens ne séparaient pas *uis* de *uir*, *uiritēs* (cf. gloss.), et ont confondu *uirōsus* et *uirōsus*. — *Vis* est ancien, usuel et classique, mais, sans doute en raison de son caractère monosyllabique, n'a pas survécu dans les langues romanes, sauf dans le juxtaposé *uis maior* > fr. *vimaire*, terme technique du vocabulaire des eaux et forêts.

Dérivés en *uir-*, rares et tardifs pour la plupart ; *uiriculae* (Apol.) ; *uirōsus* : violent ; *uirōsē* (Apol., Tert., Gloss.) ; *uirācius* dans Varr., ap. Non. 187, 15, *uir uiracius*, glosé *magnanum uirium*. Pour *uiritō*, -*riātō*, v. *uirō*, sous *uir*. Des confusions avec *uir* se sont produites à basse époque.

A *uis* se rattachent : *uiolentus* : violent. Ancien et usuel, avec un doublet poétique *uiolēns* (Hor., Pers.) fait sur *uiolentior* d'après *uehemēns*, *uehementior* ; d'où *uiolenter* (ancien), *uiolentia* f. ; *inuiolentus* (Cassiod., Not. Tir.).

*uiolō*, -*ās* : violer, faire violence à, outrager. Ancien, classique. D'où *uiolātor*, -*tiō* (tous deux d'époque impériale), -*trix* (tardif) ; *uiolābilis* (poésie impériale) et *inuiolābilis* (depuis Lucrece, d'après *δβλαστος*) ; *inuiolābiliās* (langue de l'Église) ; *inuiolātus* (classique) « inviolé » et « inviolable » (cf. *inuiolatus*) ; *inuiolātē*.

Au sens de « force », la langue homérique a les formes correspondantes à *uis* : (F)ῖς à *uis*, (F)ῖν' (devant voyelle) ; en réalité, Fv au singulier à *uim*, et la forme adverbiale (F)ῖν' (d'où (F)ῖν' en face de *ui-*). — Pour F, noter la glose γίς (c'est-à-dire Fίς) : λῆγός.

Il n'y a pas lieu de considérer ici (F)ῖνα « tendon », (F)ῖνec « tendons ». — Le sens de skr. *vāyah* (thème en -*s*) est : « force vitale, force jeune » ; ce rapprochement explique l'r de *uirēs* ; le type *uir-* n'existe qu'au pluriel ; cf. *spēs* et *spērēs*. La parenté avec *uir* est vraisemblable.

La formation de *uiolentus* rappelle celle de *opulentus*, et *uiolāre* a l'air d'une formation expressive comme *ustulāre*, *sorbillāre*, etc. L'o de ces formes doit s'expliquer comme celui de *filiohis*.

*uis* : 2<sup>o</sup> personne du singulier de *uiolō*, issue de \**uei-s(i)*. *Vis* s'est introduit dans la conjugaison de *uiolō* parce que la 2<sup>o</sup> personne normale \**uei-si* aboutissait soit à \**uuelle*, et se confondait avec l'infinifit présent, soit à \**uuell* > *uel* (v. ce mot). D'autre part, on ne pouvait

restituer \**uels*, comme on l'a fait pour *fers*, cf. une finale -*is* est inconnue en latin. D'où la nécessité de recourir à une racine différente, celle du skr. *vēpi* « tu aspire à », gr. *ἔπει* « il aspire à » ; cf. *inuitus*.

*uisicum*, -*i* n. (*uisicum* m., Plt., Ba. 50) : gui ; glu. Ancien, usuel. Panroman, en partie sous des formes savantes. M. L. 9376.

Dérivés : *uiscārius*, -*a*, -*um* ; *uiscārius* « qui chasse aux glaux » ; *uiscārium* « glau » ; *uiscārāgō*, -*inis* f. : carline (plante), v. Sofer, 161 ; *uiscātus* (ancien), d'où *uiscō*, -*ās* (époque impériale) ; *uiscidus* (Theod. Prisc., et Gloss., *uiscidum* : ἰξοιδές ; *uiscidus* : στυφός οἶνος), M. L. 9373 ; *uiscōsus* (tardif, Prud., Pall.), M. L. 9375 ; *uisctūdō* = δρυμότης (Diosc.), Cf. aussi *uiscinus*, *uisceinus* et *uiscellārius* « auceps » (Thes. Gloss., s. u.).

Il doit y avoir un rapport avec gr. ἔξος « glu » ; mais lequel ?

*uisceus*, -*eris* (singulier rare ; on trouve surtout *uisceus*, -*um* n. ; l'*i* est attesté par l'*i longa* des inscriptions) n. : parties internes du corps, chair(s), entrailles. Terme général, s'appliquant à tout ce qui est à l'intérieur du corps ; par image, s'applique à d'autres objets : *uisceus terrae*, Ov., M. 1, 138 ; *in medullis populi Romani ac uisceribus haerebant*, Cic., Phil. 1, 15, 36. Ancien, usuel, classique. Non roman.

Dérivés et composés : *uisceratiō* : distribution publique de viande ; repas où l'on mange la chair des victimes (classique) ; *uisceratim* : par lambeaux (Enn.) ; *uiscerālis* ; *uiscerāliter* (Vulg., Arn.), d'après gr. *πολίσταρχος* ; *uisceruus* (Prud.) ; *uiscerō*, -*ās* : arracher les entrailles à, déchirer. Sans étymologie claire.

*uisitō*, *uisō* : v. *uideō*.

*uisiō*, -*is*, -*ire* (*uisiō*, *bissiō*, *bisiō*) : vesser (Gloss.). M. L. 9382. Celtique : irl. *fis*, *fissiu*, britt. *gwis* ; germanique : v. h. a. *wisila* ?

Dérivés : *uisium* n. (*uisium*, *uisitium*) ; *uisiō* : vesse ; M. L. 9381, *uisiō* ; cf. aussi M. L. 9380, \**uisināre*, v. fr. *vesner*, *venette*.

Forme expressive, comme v. isl. *fisa* « pèdère », et gr. *βῆτω*, de \**βῆτω*. V. *pēdō*.

*uisulla* (*uītis*), -*ae* f. : sorte de vigne dont les grappes sont plus fournies que lourdes (Col. 3, 2 ; Plin. 14, 28, 31).

*uīta* : v. *uīuus*, s. u. *uīuo*.

*uitellus*, -*i* m. (*uitellum* n., Varr., Apic.) : jaune de l'œuf. Phonétiquement identique à *uitellus*, diminutif de *uiulus* ; mais le rapport sémantique n'apparaît pas.

*uīlex*, -*icis* f. : gattilier ou arbre au poivre (Plin.). M. L. 9389. L'*i* est attesté par tosc. *uīlice*, omb. *uīdice* ; cf. V. Bertoldi, Mus. Helv., 1948, p. 73 ; M. L. est dans l'erreur en notant un *i*. Cf. peut-être *uīere*, *uītis*. Finale en -*ex*, comme *ūlex*, *rumex*, *cōdex*, *ilex*, etc. ]

*uitillgō*, -*inis* f. : sorte d'éruption cutanée, dartre, tache ; lépre : *in corpore hominis macula alba quam Graeci ἀφόν uocant, a quo nos album ; sive a uītio dicta*,

*etiāsi non laedit, sive a uītulo propter eius membranae candorem qua nascitur inuolutus*, P. F. 507, 15. Cf. *stri-biligo* ; v. Ernout, Philologica I, p. 182.

Dérivé : *uitilligināsus* (Gloss.). Attesté depuis Lucilius ; rare et technique. Non roman. Sans doute à rattacher à *uitium* « défaut physique, tache ».

*uitillitigō*, -*ās*, -*āre* : chicaner ; *uitillitigātor* : chicaneur. Mots de Caton (ap. Plin., praef., § 30), de *uitium* et *litigō* « entamer un procès ou une dispute à tort ». Avec haplogogie *uitillitigat* : *uituperat* (Gloss.).

*uitiparra*, -*ae* f. : chardonneret ? (Plin.). De *uitis* et *parra*. ]

*uītis*, -*is* f. : vigne ; cep de vigne, et par extension : pampre, raisin, vin ; vrilles (de la courge) ; cep de centurion. Avec des épithètes, désigne des plantes diverses : *u. alba* « bryone » ou « aristoloche » ; *u. nigra* « bryone noire » ; *uītis canis* « saxifrage » ; *u. siluatica* ; *uītis uīnae* : ἀμπελοθήκη. Usité de tout temps. M. L. 9395 (vigne et *uis*).

Dérivés : *uītēus* : de vigne, M. L. 9388 ; *uītīarium* : plant de vignes (Cat., Varr., Col.) ; *uītīcula* : petite vigne, et « vrille », M. L. 9392 (et \**uītula*, M. L. 9405 a) ; *uītīcella* : sorte de liseron, M. L. 9390 ; André, *Lex.*, s. u. ; *uītīgineus* (Caton, Colum., Plin.), formé sur le type *oleāgineus* ; il a dû exister un doublet *uītīgnus* (sans rapport avec le composé poétique *uītīgenus*, Lucr.), conservé dans les langues romanes, M. L. 9393 ; *uītīneus* (Florus 3, 29, 4, peut-être à lire *uītīgineus*) ; cf. aussi M. L. 9391, \**uītīceus* ; 4501, \**interuītīle* « sorte de clématite ».

Composés pour la plupart poétiques : *uītīcola*, *uītīcarpifer*, *uītīcomus*, *uītīfer*, *uītīgena* (cf. ἀμπελογενής qui, du reste, a un autre sens dans Aristote), *uītīator*, *uītīparra*.

*Vītis* désigne proprement la « plante à vrilles » ou la « vrille », ce n'est que par une restriction secondaire que le mot s'est spécialisé dans le sens de « vigne ». Le mot peut s'apparenter à *uīeō* et n'a pas de rapport avec *uīnum* ; mais l'identité de l'initiale a favorisé le rapprochement.

V. *uīeō*.

*uitium*, -*i* n. : défaut physique ; *uitium cum partes corporis inter se dissident : ex quo prauias membrorum, distortio, deformatio. Itaque illa duo, morbus et aegrotatio, ex totius ualetudinis corporis conuassatione et perturbatione gignuntur ; uitium autem integra ualetudine ipsum ex se cernitur*, Cic., Tu. 4, 13, 39. Par suite « défaut » ; en général « faute, vice » ; « violence commise, viol », *u. offerre* ou *afferre pudicitiae* (langue des comiques). Dans la langue augurale, « présage ou signe contraire ou défavorable (fourni par un animal qui a des défauts) » ; de là *uītio creātus* (par opposition à *iure*). Usité de tout temps. M. L. 9396. Celtique : britt. *gwyd*.

Dérivés et composés : *uītōsus* : qui a des défauts, fautif ; vicieux ; *uītōsē* ; *uītōsiūs* (Cic., Macr.) ; *uītō*, -*ās* : varier, altérer, corrompre ; violer ; *uītīatiō*, -*tor* ; *uītīabilis* ; *praeuītīō* (Ov., Cael. Aur.) ; \**inuitiāre*, M. L. 4556.

Cf. aussi *uitillitigō*, *uituperō*.

La concordance avec sl. *vina*, lett. *vaina* « faute » est trop partielle pour enseigner grand'chose d'utile. L'origine et l'histoire du mot sont trop obscures pour qu'il soit possible de déterminer avec certitude le sens premier. Cf. Dorothy Paschall, dans *Trans. of Amer. Philol. Ass.*, 67, 1936, p. 219 sqq.

**uītō, -ās, -āul, -ātum, -āre** : éviter. Sens physique et moral. Suivi du datif (Plaute) ou de l'accusatif (classique). Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : *uītātō* f. (rare, Auct. ad Her., Cic., traités philosophiques) ; *uītābilis* (rare, époque impériale) ; *uītābundus* (Sall., puis T.-L., Tac.). Composés : *dēuītō* (ancien et classique, mais assez rare) ; *dēuītātō* (Cic., Att. 16, 2, 4) ; *ēuītō, -ās* (classique), d'où *ēuītātō, ēuītābilis* et *inēuītābilis* (= ἀνεφευκτος), tous trois d'époque impériale.

Sans étymologie claire, à moins qu'on n'explique *uītō* comme un fréquentatif de *uieō*, ce qui n'est pas exclu, mais les sens diffèrent beaucoup. L'explication par \**ui-ūtare* (fréquentatif de *eō*) est purement imaginaire ; il n'y a pas de préfixe *ui-* en latin.†

**uītricus, -i m.** : beau-père ; mari de la mère qui a des enfants d'un autre lit (classique). Pour le suffixe, cf. *nouerca*. Conservé en roumain et en sarde. M. L. 9400.

Sans étymologie.

**uītrum, -i n.** : verre ; guède ou pastel (couleur). *Vitrum* et ses dérivés ne semblent pas attestés avant la fin de la période républicaine et le début de l'Empire. Il n'y a pas lieu de séparer *uītrum*, nom du verre, du nom de la plante, celle-ci ayant été nommée à cause de sa couleur vitreuse. Le verre des anciens n'était pas transparent comme le nôtre, mais verdâtre. — Bien représenté dans les langues romanes. M. L. 9403 et 9402, \**uīrium* ; et en celtique : ir. *fuitheer* ? ; britt. *gaydr*.

Dérivés : *uītreus* : de verre (Varr.) ; *uītreolus* (Paul. Nol.) ; *uītrāmen* (Dig.) : objets de verre ; *uītrārius* (-*tri-*) et *uītrārius* : verrier (Sén.) ; *uītrāria f., -ium n.* : verrerie, M. L. 9398-9399 ; *uītr(e)āria f.* : autre nom de la parietaire (Ps.-Apl., Herb. 82, 6), M. L. 9397, et *uītragō* (Orib.) ; *uītrīnus* (Theod. Prisc.), M. L. 9401 ; *uītriola* : chalcantus, vitriol bleu ou vert, sulfate de fer ou de cuivre (Gloss.), M. L. 9401 a ; *uītrōsus* : ὀαλώδης (Gl.).

Sans étymologie. Sans doute emprunté.

**uītta, -ae f.** : ruban ou bandelette servant à maintenir la chevelure, ou l'infula rituelle. Cf. Rich, s. u. Sans doute ancien terme religieux, d'emploi rare et surtout poétique, mais bien représenté dans les langues romanes. M. L. 9404.

Dérivés : *uīttatus* et \**vittula*, M. L. 9405.

Le *tt* indique un terme technique ; remplace sans doute un \**uita*, de la racine de *uieō* (v. ce mot).

**Vītula** : v. *uītolor*.

**uītulāmen, -inis n.** : rejeton, marcotte = gr. μόσχευμα (Ambr., Vulg.). Associé à *uītulus*, gr. μόσχος.

**uītolor, -āris, -āri** : -*ari...* quod Graeci παλαιότερον uocant, Varr., *Rer. diu. l. XV ap. Macr.* 3, 2, 11 ; être en fête à la suite d'une victoire ; Enn., Sc. 52 V<sup>2</sup> : is

habet coronam uītulus uictoria. Dérivé de *Vītula*, nom de la déesse de la joie ou de la victoire ; cf. Macr., l. 1. : *Hyllus libro quem de dis composuit ait Vītulum uocari deam quae laetitiae praestit* ; *Piso ait Vītulam uictoriam nominari* ; et Suét., Vitell. 1, 2 : *Vitellia quae multis locis pro numine coleretur* ; toutefois, le nom propre *Vītullius* est scandé avec *i*.

Étymologie populaire dans P. F. 507, 12 : *uītulus laetans gaudio, u partu (pastu, edd.) <uītulus> add. Aug.* Sans doute vieux terme rituel, qui a disparu de bonne heure ; peut-être sabin : cf. Suét., l. 1. Dérivé tardif : *uītulātō*.

**uītulus, -i m.** : 1° veau ; 2° petit d'un animal, poulin, etc. ; 3° *marinus*, veau marin, phoque. Ancien (Cat., Agr. 141, 4). M. L. 9406. Celtique : irl. *fithal, fithil*.

Dérivés : *uītula* : génisse ; *uītulinus, uītulinus* « de veau » ; *-a carō* : viande de veau ; *uītellus* : petit veau (mieux conservé que *uītulus* dans les langues romanes, en raison de la prédilection de la langue rustique pour les diminutifs), M. L. 9387 ; *Vītularia uia* ; *Vītulus*, nom propre ; *Vītullius* ? ; *uītellinus*.

On ne saurait séparer le dérivé indiquant l'animal de l'année : skr. *vatsāh* « veau », got. *wiprus* « agneau ». La formation se retrouve dans éol. ἔταλον, dor. ἐτελον « petit de l'année ». Donc, du groupe de gr. (F)τέτος « année » (v. *uetus*). — L'*i*, qui ne peut s'expliquer par aucun changement phonétique régulier, relèverait du type expressif (cf. *uigeō, uigil*). — L'ombrien a, de même, *vitlu* « uitululum ».

**Vītumnus, -i m.** : nom d'une ancienne divinité italique, citée par Tertullien et Augustin, qui le font dériver de *uīta*. Sans doute étymologie populaire ; la forme rappelle *Vermunus, Volumnus* (v. ces mots), et le mot doit être d'origine étrusque, mais plus ou moins déformé.

**uītuperō, -ās, -āul, -ātum, -āre** : trouver des défauts à ; d'où « dénigrer, blâmer, déprécier », etc. Le rapport avec *uītium* apparaît encore dans Rhet. ad Her. 2, 27, 44 : *artem aut scientiam aut studium quodpiam uītuperare propter eorum uītia qui in eo studio sunt...* Ancien et classique, mais à peu près disparu de la langue impériale. Non roman.

Dérivés : *uītuperātiō, -tor* (presque uniquement cicéroniens) ; *uītuperābilis* (id.), -*biliter* (Cassiod.), -*tius* (Serv.) ; *uītuperō, -ōnis* (Gell., Sid.) ; *uītuperium* (St Jér.), M. L. 9407.

*Vītuperō* est un composé dont le premier terme est apparenté à *uītium*. Le mot appartient sans doute originellement à la langue agurale ; cf. *cur omen mihi uītuperat*, Plt., Cas. 410/411. Pour la formation, cf. *improperō, aequiperō, recuperō*, etc.

**uītus, -ūs f.** : τρυς, ἔντροξ (Gloss.) ; cf. Thes. Gloss., s. u. « cercle, jante ». Sans exemple dans les textes en dehors de Marius Victor., GLK IV 56, 17.

Sur gr. τρυς, v. *uieō* ; lat. *uītus* serait donc du groupe de *uieō*.

**uīuerra, -ae f.** : furet (Plin.), belette (*mustella*, Gl.). M. L. 9412 ; *uīuerrārium n.* : endroit où l'on élève des furets. Cf. aussi M. L. 9413, \**uīuerrica* « belette », et 9414, \**uīuerrula* « écureuil », ce qui, à en juger par les

mots apparentés, serait le sens ancien ; mais les noms de petits animaux sauvages sont mal fixés, cf. *mēlēs, jēlēs*.

Mot expressif qui rappelle des noms de l'écureuil : gall. *gwywer* (emprunté à *uīuerra* selon J. Loth), v. pruss. *uweare* ; lit. *uēveris, uoverē* ; serbe *uēverica* ; pers. *uēwarah*. En somme, des formes à redoublement, de types variés, dont la racine est \**wer-* : le germanique a un composé v. angl. *de-uernna* (all. *Eichhorn* résulte d'une étymologie populaire). La racine pourrait être celle qui figure dans gr. ἀ(F)ερω « j'élève » et αλωρά « balançoire ».

**uīuō, -is, -xī, -ctum, uīuere** : vivre ; être en vie (*uīuētēs* « les vivants » opposé à *mortuī*), passer sa vie ; vivre de (abl. u. *herbis, carne*). Ancien, usuel et classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 9411.

Dérivés et composés : 1° en *uīu-* : *uīuus* : vivant (opposé à *mortuus*, qui lui a sans doute emprunté son suffixe) ; *uīuī* « les vivants » ; *uīuum* « le vif » ; par suite « plein de vie, vif, ardent » (époque impériale). Ancien, usuel et classique ; panroman, M. L. 9420. Composés : *redi-* (v. *reduuium*), *sēmi-*, *semper-uīuus* = ἡμι-, ἀει-ζωος.

*uīta, -ae f.* : vie (par opposition à *mors*) et « moyen ou façon de vivre ». Comme le gr. βίος et à son imitation, désigne aussi la « vie humaine, l'humanité » (poésie et prose impériale). Aussi terme de tendresse : *mea uīta*. Ancien, usuel et classique ; panroman, M. L. 9385 ; celtique : irl. *fū*. Dérivés et composés : *uītālis* : vital ; d'où *uītālia n. pl.* « les parties vitales » ; *uītālia capitis* « les tempes » (Pline, cf. M. L. 9386) ; *uītāliter* (Lucr.) ; *uītālitās* (Plin.) ; *ēuītō, -ās* : priver de la vie (Enn., Acc., repris par Apl.).

*uīuēscō, -is* (*uīuēscō*) : prendre vie, s'animer, M. L. 9417 ; *uīuēscō* : plein de vie (surtout poétique), M. L. 9415 ; *uīuēscō, -ās* (tardifs) ; *uīuāx* (poétique, époque impériale) ; *uīuāciter* ; *uīuācītās* ; \**uīuācītus*, M. L. 9408 ; *uīuārius* : où l'on garde du poisson vivant, -*ae nāūs* ; *uīuārium n.* : vivier, M. L. 9409, v. h. a. *uīwāri* ; *uīuārius* : vivifié (Lucr.), vivant ; cf. aussi *uīuēda* « moyens de vivre, nourriture », M. L. 9410, et les composés : *uīuī-ficus* ; -*ficō*, M. L. 9416 ; -*ficātō, -tor, -tōrius* (tardifs) ; langue de l'Église, d'après ζωοποιός ; *uīuīparus* (Apl.) ; cf. peut-être *uīpera* (v. ce mot) ; *uīue-* (*uīui-*) *rādix* « plant vif », terme d'agriculture (Caton, Varr., etc.) ; *uīuīgignētia* = ζωογονούντα (Aug.).

*reuiō* (Sén.) ; *reuiuēscō* (-*uīscō*) (classique), M. L. 7282-7283.

*conuīua, -ae m.* : convive ; *conuīuium* : repas en commun, banquet. M. L. 2201. Étymologie dans Cic., Cat. M. 13, 45 : *bene maiores nostri accubitionem epularem amicorum, quia uitae coniunctionem haberet, conuīuium appellarunt, melius quam Graeci qui hoc idem tum compositationem tum conationem uocant.* Mais sémantiquement tend à se séparer de *uīuō*. De là : *conuītor, -āris* (et *conuīuō, -ās*) : banqueter ensemble ; *conuīuātor, conuīu(i)ālis, -e* (tous deux d'époque impériale) ; \**conuīuāre*, M. L. 2200.

*conuīuō, -is* : vivre avec. Attesté seulement à partir de Sénèque ; semble créé sur le gr. συνζωειν, συμβίω. Mais

Cicéron a déjà *conuīctus* au sens de « vie en commun », et le fils de Cicéron *conuīctor, -tiō*.

2° en *uīct-* : *uīctus, -ūs m.* : moyens ou façon de vivre ; régime (classique), M. L. 9315, d'où, tardif, *uīctualis* et *uīctualia, -ium* (Cassiod., Vulg.), M. L. 9314 ; *uīctiō, -ās* : faire son régime de, vivoter de (terme de la langue familière, Plt., Tér.).

La racine est \**g<sup>w</sup>eyə-*, \**g<sup>w</sup>ye/ō-*, bien attestée dans plusieurs langues : av. *īyātu-* (gâth. acc. *īyātūm*, gén. *īyātuš*), *gaya-* « durée de la vie » ; le grec a aor. ἐβίω « j'ai vécu » en face du présent dérivé ζῆν « vivre » et βίωτος « vie » (\**g<sup>w</sup>iyə-to-*), formé comme θάωτος, etc. Il y avait une forme à élargissement -*u-*, qui est très répandue : skr. *īvāh* « vivant », v. sl. *živŭ*, lit. *gyvas*, gall. *byw*, répondant à lat. *uīuus*, osq. *bivus n. pl.* « uīui » ; skr. *īvati* « il vit », v. sl. *živetiŭ*, v. pruss. *giwa* répondent à lat. *uīui*. À la forme de la désinence près, l'infinifit *uīuere* répond à véd. *īvāse* « pour vivre ». La gutturale de *uīuī, uīctus* est secondaire ; elle provient de ce que, en position intervocalique, lat. *u* peut représenter soit \**w*, soit \**g<sup>w</sup>*. Quant à *uīta*, ce doit être un dérivé de *uīuus* ; cf. lit. *gyvatŭ*, v. sl. *životiŭ*, gall. *bywyd* « vie » et *iuuen-ta, senec-ta* ; toutefois, on ne saurait démontrer qu'il ne repose pas sur un ancien \**g<sup>w</sup>uīd* ; cf. gr. βίωτος ; osq. *bīitam* « ultam ». Pour *Vītumnus*, v. ce mot. *Conuīua* est formé comme *collēga*.

**uīx** : v. *uicis*.

**uīx adv.** : avec peine et « à peine » ; dans ce dernier sens, souvent renforcé de *dum, uīxum* ; ou joint à *tandem*. Ancien, usuel et classique. M. L. 9421 et 224, *aduix*. Formes romanes rares.

Sans correspondant. La forme rappelle celle de *moz.*†

**uīciscō, -eris, ultus sum, uīciscē** (et sporadiquement *uīciscō* actif, Ennius, Sc. 147 V<sup>2</sup> ; *uīcisci* passif, Sall., lu. 31, sans doute d'après *ultus*, qui peut avoir le sens actif « qui s'est vengé de » ou passif « puni »), et de *uīciscendus*, qui a également un double sens ; à *uīciscō* se rattache la vieille forme *uīdō* « ultus fuerō » de \**uīdō* : se venger, absolu et transitif. Dans ce dernier cas, peut avoir pour complément un nom de personne : se venger de quelqu'un (ou aussi : venger quelqu'un) ; ou un nom de chose ; venger une injure : e. g. 1° *ut tuos inimicos uīciscare*, Plt., Tri. 618-619 ; 2° *quos nobis poetae tradiderunt patris uīciscendi causa supplicium de matre sumptisse*, Cic., Rosc. Am. 24, 66 ; 3° *qua in re Caesar non solum publicas sed etiam priuatas iniurias ultus est*, Cés., B. G. 1, 12, 7. Ancien, usuel, classique. Non roman (cf. *uīdicāre*).

Dérivés : *uītor* (classique, Cic.) ; *uītrix* (Vg.) ; *uītōrius* (Tert.) ; *uītiō* (non attesté avant l'époque impériale ; la prose classique dit *uīdicta*) ; *inultus* : non vengé.

La ressemblance avec irl. *olc* « mauvais » a chance d'être fortuite. Peut-être tiré de *ulcus*, mais les sens sont éloignés.

**uīcus, -eris n.** : blessure à vif, ulcère ; plaie (sens physique et moral). Classique. Non roman.

Dérivés : *ulcusculum* (époque impériale) ; *ulcerō, -ās* (classique) ; *ulcerātō f.* ; *ulcerōsus* (époque impériale) ; *ulcerētentus* (Fulg.) ; *ulcerāria f.* : marrube,

plante (Ps.-Apol., Herb. 45, 30); *ezulerō* (classique) et ses dérivés.

Cf. gr. ἔλκος « blessure, ulcère » et skr. *ārṣaḥ* « hémorroïdes ». De plus, ἔλαινα ἑραδία (Hés.); ἔλαινα « je suis blessé » chez Eschyle. V. le précédent.

**ūlex**, -icis m. : sorte de romarin (Plin.). M. L. 9034 et 9034 a, \**ūlicinus*. Mot méditerranéen, comme *ilex*?

**ūligō**, -inis f. : humidité naturelle de la terre. Terme de la langue rustique (Varr., Col.; Vg., G. 2, 184 : *at quae pinguis humus dulcique uligine laeta*). Celtique : britt. \**uli-ar*? V. J. Loth, s. u.

Dérivé : *ūliginōsus*.

Sans doute apparenté à *ūdus* (v. *ūuidus*), avec influence des autres mots en *-ligō*, favorisée peut-être par une prononciation dialectale; cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u.

V. *ūmēō*, *ūuidus*; et pour l'échange d/l : *lacruma*, *oleum*, *solum*, etc.

**ūllus**, -a, -um : v. *ūnus*.

**ūlmus**, -i f. : orme, ormeau. Ancien; panroman. M. L. 9036; B. W. s. u.; germanique : v. h. a. *ulmboum*, all. *Ulme*.

Dérivés et composés : *ulmeus*; *ulmārius*, d'où *ulmārium* (Plin.) : pépinière d'ormes; *ulmānus* : situé près des ormes (Inscr.); *ulmētum* (Gloss.), M. L. 9035; *ulmtrība* m. : composé hybride plautinien (de *ulmus* et τριβή) « briseur d'ormes » (celui sur le dos duquel on brise les verges d'orme).

Cf. v. isl. *almr* et le mot celtique représenté par irl. *lem* « orme », etc. (v. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, I, 175).

**ulna**, -ae f. : avant-bras; par métonymie, en poésie, le « bras » tout entier : coudée et brassée. Mot surtout poétique, attesté depuis Catulle; Plaine semble être le seul prosateur à l'avoir employé. Non roman. V. B. W. sous *aune* II.

Le mot appartient à un grand groupe, comprenant des formations diverses, qui sert à indiquer le « coude », l'« avant-bras », la « coudée (aune) », la « brassée », etc. Le groupe \*-*ln-* suppose qu'une voyelle est tombée, en latin, entre *l* et *n*. Les formes les plus proches sont donc, avec *ō*, gr. ὀλένη f., ὀλήν m. « coude » (et ὀλλόν τήν τοῦ βραχίονος καμπήν, Hés.), et avec *ī*, irl. *uilen*, gall. *elin* « coude, angle », v. h. a. *elina* « aune ». La racine se retrouve, d'une part, dans skr. *arainīh* (et av. *arāna-*) « coude », av. *frārañi-* « aune », v. perse *arainīš* « coudée », de l'autre, dans lit. *ūolektis* « aune » (et v. pruss. *woalits*), avec *ō*, et dans lit. *alkūnė*, v. pruss. *alkunis* ou v. sl. *lakūt* (russe *lōkot*?, serbe *lōka* « coude »); le létta *ēlks* et *elkuōns* « coude », et le grec *ἐλαξ* πῆχυς (Hés.). Ces mots sont les uns de genre masculin, les autres de genre féminin; aucun n'a le genre neutre : il s'agit d'un organe actif; le gr. ὀλλόν est sans doute un diminutif.

**ulpicum**, -i n. : sorte d'ail ou de poireau à grosse tête. Attesté depuis Caton et Plaute; appelé aussi *alium pūnicum* d'après Columelle 11, 4. Cf. M. L. 9037, \**ūlpticulum*. Semble un adjectif substantivé. Cf. le gentilitice *Vlpius*?

**uls** prépos. : au delà de. Archaïque; encore dans Ca-

ton, d'après P. F. 519, 1; ne subsiste plus que dans des formules; ainsi Form. sacra Argeor., cité par Varr., L. 5, 50, *uls lucum Faculem*; et dans *uls et cis Tiberrim*. Remplacé partout ailleurs par *ultrā*.

Dérivés : \**ulter*, -tera, -terum « qui se trouve au delà », opposé à *citer*. Ne subsiste que dans les ablatifs adverbiaux :

*ultrā* adv. prépos. (construite avec l'accusatif) : au delà (de), outre (s'oppose à *citrā*); *ultrā quam* « plus loin que, au delà de ce qui ». Usuel et classique. Bien conservé dans les langues romanes. M. L. 9038. Composé tardif : *ultrāmundānus* (Apol.; cf. esp. *oltramar*).

*ultrō* : seulement adverbe. Dans le sens local « au delà, au loin, au large », se trouve seulement dans Plaute, e. g. Am. 320 : *ultrō istunc qui exosast homines*!, et, à l'époque classique, dans l'expression *ultrō citrō*, puis dans le composé tardif et rare *ultrōsum* (Sulp. Sév.). Le sens local étant réservé à *ultrā*, *ultrō* a été employé dans le sens dérivé de « de plus, en outre, par-dessus le marché », e. g. Plt., Pe. 327, et *mulier ut sū libera atque ipse ultrō det argentum*. De ce sens de « par-dessus le marché », on est passé à celui de « gratuitement, sans raison », e. g. Tér., Ad. 594-595, ... *ita putant | sibi fieri iniuriam ultrō, si quam fecere ipsi expositules*; et du sens de « sans raison » au sens, le plus fréquent, de « de soi-même, de sa propre volonté, spontanément » : *cum id quod antea petenti denegasset, ultrō polliceretur*, Cés., B. G. 1, 42, 2. Sur ce sens ont été faits, à l'époque impériale, *ultrōneus* (Apol., Vulg.; cf. *spontāneus, idōneus*) et *ultrōneūs* (Fulg.).

Comparatif et superlatif : *ulterior* : plus éloigné. Se dit de l'espace et du temps; s'oppose à *citerior* et à *proximus*; d'où les substantifs *ulterior* n., *ulteriorēs*, *ulteriora*.

*ultimus* : qui se trouve tout à fait au delà; le plus éloigné; le dernier; cf. *extrēmus*; irl. *uilt* : « ultima ». De là : *ultima*, -ōrum; *ultimō*, -ās : toucher à sa fin (Tert.); *paenultimus*, terme de grammaire, d'où irl. *savant peneuilt*. S'oppose à *ciuius*. L'osque a *ultimam* « ultimam ».

*Vls* est formé comme l'adverbe de sens opposé *cis*; -s est maintenu sous l'influence de *cis*; pour l'étymologie, v. *ille* et *alius*.

**ulua**, -ae f. : ulve, herbe des marais. Attesté depuis Caton. M. L. 9042.

Dérivé : *uluōsus*.

**ulucus**, -i m. : hibou, chat-huant (Serv. Vg., B. 8, 55; gloss. *ulucius, olucius* avec gemination expressive conservée dans les langues romanes; cf. M. L. 9038 a). Cf. le suivant.

**ulula**, -ae f. : chat-huant, dont le nom vulgaire est *cauannus*; cf. Thes. Gloss., s. u. Son cri est de mauvais augure; de là le proverbe : *homines eum peius formidant quam fullo ululam*, Varr., Men. 539. — Pour la forme, cf. *upupa*. *Vlula* est peut-être un postverbal de :

*ululō*, -ās : hurler; onomatopée fréquente et ancienne, qui se dit des hommes et des animaux. Conservé dans les langues romanes sous les formes *ululāre* et \**urulāre*. M. L. 9039.

Dérivés : *ululātus*, -ās m. (usuel; M. L. 9041) et les formes tardives *ululātio*, *ululamēn*, *ululābilis*. Cf. aussi M. L. 9040, \**ululātor*. La forme *ululāta*, glossée *μολύχουρος*, CGL III 187, 12, semble avoir désigné un poisson. Cf. aussi *ullulage* = gr. ὀλουγατά?, CIL IV 4112.

Mot imitatif. Cf., sans redoublement, lit. *ulūti* « pousser le cri ulō- » et gr. ὕλα « aboyer » (à côté de lat. *latrāre*, etc.). Avec redoublement, le lituanien a *ulūloti*, à peu près synonyme de *ulūti*. Skr. *ulūkāh* « chouette » rappelle lat. *ulucus*. Les mots skr. *ululi* (-*ulluli*-) et *ulūlu-* sont peu attestés et peu clairs; skr. *ulū* est mentionné à date ancienne pour désigner un cri rituel et subsiste au Bengale. Cf. aussi gr. ὀλοῶ « je pousse des cris aigus », étr. *hiuls* « chouette ». — La consécution de deux *l* dans *ululāre* est contraire à la phonétique du latin ancien, qui dissimile l'un des deux *l* figurant dans un même mot; ceci marque le caractère imitatif du mot; du reste, les langues romanes n'ont pas gardé *ululāre* et, de roum. *urla* et it. *urlare* à fr. *hurler* (v. B. W. s. u.), c'est à un \**urulāre* phonétiquement attendu qu'elles renvoient en général. Cf. *upupa*.

**umber**, -brī m. : variété de mouton issue du croisement du moufflon et de la brebis (Plin. 8, 199). Forme peu sûre; est-ce le nom propre *Vmber*? Cf. *Vmber* (canis), Vg., Ae. 12, 753; etc. †

**umbilicus** : v. le suivant.

**umbō**, -ōnis m. : toute pièce faisant saillie sur une surface, surtout ronde ou conique; d'où divers sens spéciaux dans les langues techniques : bosse de boudier; pli de la toge faisant saillie sur la poitrine; pierre de parement formant le rebord du trottoir; borne; coude, etc. Cf. Rich, s. u.

Dérivés : *umbilicus* : nombril; et par analogie tout objet circulaire, entre autres : 1° bout du cylindre autour duquel était roulé un livre ancien (sens calqué de gr. ὀμφαλός?); 2° tige métallique formant le milieu d'un cadran solaire; 3° sorte de coquillage; 4° u. *Veneris* « nombril de Vénus », plante. Ancien, technique. Panroman, avec des déformations diverses; cf. M. L. 9045, *umbilicus* et \**umbilicus*; M. L. 9044, \**umbiliculus*; B. W. sous *nombril*. — Dérivés : *umbilicāris* : ombilical; *umbilicōsus* : ombiliqué.

Comme le nom de l'« ongle », celui du « nombril » affecte souvent des formes populaires : *umbilicus* n'a pas seulement un suffixe de dérivation à -i, comme *ungula* (v. *unguis*), mais un second suffixe complexe \**-iko-*, de forme thématique, correspondant à -ik-. La forme principale est indiquée par l'indo-iranien : skr. *nḍbhīh* « nombril, moyen », av. *nḍbā-nazdišta-* « le plus proche du nombril », c'est-à-dire « le plus proche parent », cf. lat. *proximus* (véd *nābhīh* sert aussi à désigner la parenté); le dérivé neutre *nābhyan* signifie seulement « moyen ». L'iranien a une forme populaire à \**-ph-* : av. *nāfō* « nombril » (pers. *nāf*), *nāfya-* « de famille ». Le double sens de « nombril » et « moyen » se retrouve dans v. pruss. *nabis* et en germanique : v. h. a. *naba* « moyen » à côté de *nabalo* « nombril ». L'élément -i- de *umbilicus* se retrouve dans v. h. a. *nabalo*, v. irl. *imbliu*, gr. ὀμφαλός; pour le caractère de cet élément, cf. *ungula*; v. Chantraine, *Formation des noms*

en grec ancien, p. 246. Le φ de ὀμφαλός peut reposer sur \**ph* ou sur \**bh*. L'ο prothétique de *umbilicus*, qui est exceptionnel, sans doute populaire, est comparable à celui de *unguis*; dans les deux cas, il se retrouve en grec; le dérivé *umbō*, qui n'a pas le suffixe *l*, le présente aussi (le sens de *umbō* existe dans gr. ὀμφαλός). Véd. *nḍbhīh* et gr. ὀμφαλός ont été largement employés par la langue religieuse; ceci éclaire sans doute un vers paradique de Plaute, Men. 155 : *Dies quidem iam ad umbilicum est dimidiatus mortuus*. Les formes aberrantes al. *popū* (avec *p* issu de \**ph*?) et lit. *bamba* soulignent le caractère populaire que tend à présenter le nom du « nombril ».

**umbra**, -ae f. : 1° ombre produite par un corps interposé entre la lumière et la terre; 2° ombrage, place à l'ombre, objet donnant de l'ombre : *umbræ uocabantur Neptunalibus casae frondeae pro tabernaculis*, P. F. 519, 1, et par suite « asile, protection »; 3° ombre, par opposition au corps qui la produit, d'où « image sans consistance, semblant »; et au pl. *umbræ* « les ombres » des morts; 4° comme le gr. οἶαί, personnage non invité amené par un convive (comme son ombre); 5° ombre, ombrine, poissons. Ancien, usuel et classique; panroman, sauf espagnol et portugais. M. L. 9046.

Dérivés et composés : *umbella* et dans les gloses *umbrella* (refait sur *umbra*) : ombrelle (Mart., Juv.; cf. Rich, s. u.); M. L. 9049; *umbrilla* : οἰκία, poisson (Gloss.).

*umbrōsus* (classique), M. L. 9050; *umbrāculum* : ce qui donne de l'ombre, ombrage(s), parasol (= οἶαί), M. L. 9047; *umbrāticus*; *umbrātilis* : qui se passe à l'ombre, retiré (par opposition à *forēnsis*, cf. gr. οἰακροφῶ, etc.); *umbrāticulus* (Plt., Tru. 614); *umbrāliter* : figurément (S<sup>t</sup> Aug.); *umbrāticē* « en apparence » (Cassiod.); *umbrō*, -ās : ombrer (surtout poétique), M. L. 9048, avec ses composés : *adumbrō*, terme des peintres « esquisser » (cf. οἰακροφῶν), M. L. 208, d'où *adumbrātio*, *adumbrātim*; in-, ob-, prae- \**subumbrō*, M. L. 8045; *umbrātio* (tardif); *umbrifer* (poétique).

Le rapprochement avec skr. *andhāh* = av. *andō* « aveugle » et véd. *andhāh* « obscurité » est plausible; pour le suffixe, cf. lat. *tenebrae*. On a rapproché aussi lit. *ūnksnā* « ombre »; *umbra* serait issu de \**unks-ra*.

**ūmēō**, -ēs, -ēre : être humide (surtout poétique). Formes nominales et dérivés : *ūmor* m. : humidité (abstrait et concret), élément liquide; liquide en général, humeur. Ancien, classique, usuel; *ūmidus* : liquide, humide (s'oppose à *terrēnus*); *ūmiditās* (tardif); *ūmidulus*; *ūmidō*, -ās (Gloss.); *ūmectus* (anté- et postclassique; formation analogique d'après *fructectum*, etc. -*ta loca*), d'où *ūmectō*, -ās (surtout poétique); *ūmectātio*; *ūmēsō*, -is (époque impériale); *ūmēsaciō*; *ūmifer*; *ūmificus*, -ficō; *ūmōrōsus* (tardifs).

La graphie sans *h* est la plus correcte; mais l'étymologie populaire, en rapprochant *umor* de *humus*, a doté ces mots d'un *h* adventice; cf. Varr., L. 5, 24 : *humor hinc* (scil. *ex humo*)... *Pacuuius* (363 R.) « terra ex (h)yalat auram atque auroram humidam », *humectam*; *hinc ager uliginosus, humidissimus*; *hinc udus, uuidus*; *hinc sudor et udor*. Cf. M. L. 4237, *hūmor*; 4233, *hūmidus*; 4234, \**hūmigāre*; 3012 a, *ezhumōrāre* (Cael. Aur.).

Groupe d'origine peu claire, comprennent aussi *ūueōs*, *ūueōcō*, *ūuidius* (*ūdus*), *ūlīgō*. On rapproche gr. ὑγρός « humide », qui rappelle arm. *oyc* « frais », et aussi v. isl. *okkr* « humide ». On partirait de \**ug-sm-*, ou \**oug-sm-*, et de \**e/oug-w-*. On ne saurait tracer une histoire précise.

**umerus**, -I m. : 1° épaule (généralement de l'homme, par opposition à *armus*), et quelquefois partie supérieure du bras (ordinairement *lacetius*); 2° par image, « milieu (d'un objet) », « dos, croupe ou flanc (d'une montagne) » (époque impériale). Ancien, classique, usuel. M. L. 4232, *umerus* (italien, espagnol); B. W. *épaule*.

Dérivés : *umerulus* (Vulg.); *umerāle* n. : manteau militaire, casaque. M. L. 4231, *umerāle*.

La graphie avec *h* est aussi fautive que celle de *humor*.

Cf. skr. *āmsah*, arm. *us* (gén. *usoy*), got. *amsans* (accusatif pluriel); omb. *onse*, uze « in umerō ». Le gr. ὄμοτος n'est pas clair phonétiquement; le ἑτοιμασθαι de Théocrite apporte le traitement de \**ms-* attendu en lesbien. L'e latin, entre *m* et *s*, n'a pas de correspondants, sauf le ἀμύτω : ἀμυπλάται d'Hésychius, qui ne peut guère être grec et dont l'origine est inconnue.

**umquam** (*umquam*) adv. : à quelquel moment, jamais. Adverbe de temps indéfini, correspondant à *usquam* pour le lieu. S'emploie généralement comme *illius* dans des propositions négatives, interrogatives ou conditionnelles. Usité de tout temps. M. L. 9051, *umquam*. Composé : *numquam*, de *nē* + *umquam* « ne... jamais », M. L. 5995; cf. *nusquam*; de là *nōnnumquam*, ancien juxtaposé (cf. *nōnnullus*) « quelquefois ».

Juxtaposé de *cum* (*quom*) et de *quam* (cf. *usquam*). Le *qu-* initial manque, d'après *ubi*, *unde*, *usquam*, *ut*, parce que la répétition de *qu-* était déplaisante.

**uncia**, -ae f. : douzième partie d'un tout (livre, iugerum, pied, etc.); en particulier, « once », monnaie valant un douzième d'as. Ancien, usuel. Panroman, sauf rommain. M. L. 9052, *uncia*; celtique : irl. *unga*; germanique : got. *unkja*, v. angl. *ynce*.

Dérivés et composés : *unciālis* : d'une once ou d'un pouce (Plin., S<sup>t</sup> Jér.); *unciārius* : du douzième, u. *fēnus*; *unciātim* : par once; *unciola* (Juv. 1, 40).

*sēmuncia* f. : demi-once; le 1/24 d'un tout; *sēmunciālis*; *sēmunciārius*; *deunz*, -cis m. : les 11/12 de la livre romaine; cf. Varr. L. L. 5, 172; *deunz*, *dempta uncia*; *seuncunz*, -cis m. et *seuncuncia* (*seconcia*, Inscr.) : une once et demi; le 1/8 d'un tout; *seuncunzius*; *seuncunziālis*; *quincunz*, v. ce mot.

Le nom de l'unité fractionnelle est évidemment dérivé de *ūnus*, et tous les autres s'y rattachent. Il s'agit de termes techniques dont la formation est singulière. Cf. les noms, tous anomaux, des multiples de l'as.

**umō**, -ās : crier, braire en parlant de l'ours, Carm. Philom. 50. Cf. *onō*.

**umcus**, -a, -um : recourbé, crochu.

**umcus**, -I m. : croc, crochet. Ancien, technique.

Dérivés et composés : *umcūnus*, -a, -um et *umcūnus*, -I m., M. L. 9055; *umcūnulus*; *umcūnātus* (Cic., Acad. 2, 38, 121), M. L. 9054; \**umcūna* « jointure du doigt », M. L. 9053.

*aduncus*, -cō, -ās, M. L. 210, 210 a; *aduncūns* (Cic., Plin.); *ob-red-uncus*; *inuncō*, -ās : accrocher.

Cf. gr. ἄγκος « crochet », ἀγκή γωνία (Hés.) et, avec un vocalisme *a-* dont la présence en face de \**e/o* n'est pas surprenante à l'initiale : ἀγκών « courbure du bras, coude », ἀγκύλος « courbé », ἀγκύλη « courroie, amarre »; irl. *écath* « hameçon » (de *ank-*), v. h. a. *ango*, *angul* (même sens) et got. *hals-aggā* « nuque », lit. *dūka* « boucle (d'un nœud) », v. sl. *okolt* « hameçon », skr. *āṅkāh* « courbure, hameçon, etc. »; et en latin même *āncus*. Il n'y a de formes verbales qu'en indo-iranien; la racine devait fournir un présent radical athématique qui n'a survécu nulle part, mais qu'indique la coexistence des deux vocalismes dans skr. *dācati* et *acati* « il courbe ». — Ce type athématique justifie la coexistence des formes à -g, telles que lat. *angulus*, arm. *ankiwn* « coin », sans doute v. h. a. *ancha*, *encha* « croc, tibia, talus ». V. aussi les articles *ungulus*, *ungustus* et *ancus*.

**unda**, -ae f. : eau (considérée en tant que mobile ou courante), onde, flot (terme surtout poétique; v. *aqua*). S'emploie au singulier et au pluriel. A le sens figuré de notre « flots, tempêtes », e. g. Cic., Planc. 6, 15 : *campus atque illae undae comitorum*. En architecture, traduit le gr. κυματόν « cimaise ». Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9059, *unda*.

Dérivés et composés : *undō*, -ās : être agité (en parlant de la mer); ondoyer, onduler; couler à flots; employé tardivement pour *abundō*. M. L. 9060 et 9061, *undātus*; *undōsus* (poétique) : aux flots agités, orangeux, M. L. 9065; *undulātus* (Varr.) : ondulé, ondulé, tiré d'un diminutif *undula* attesté seulement dans Boèce, mais qui subsiste dans des dialectes romans, M. L. 9066-9067; cf. aussi M. L. 9064, \**undātōre*; *undātum*, *undanter* (époque impériale); *undābundus* (id.).

*abundō*, -ās : déborder; sens moral « abonder » et « avoir en abondance ». Dans la langue grammaticale, traduit πλεονέχεια « être en trop », M. L. 52, 53. — Dérivés : *abundē*, *abundanter*, *abundantia*, *abundātiō*; rapproché de *habere*, dont il apparaît comme une forme renforcée, d'où la graphie fréquente *habundō* et la création tardive de *superabundō*; *deundō* (rare et tardif).

*exundō*, M. L. 3111; *exundantia*; *inundō*, M. L. 4524; *inundātiō*; *redundō* (= περισσέωω) ; *redundanter*; *redundantia*; \**subundō*, -ās, M. L. 8406.

Composés poétiques en *undi-* : *-cola*, *-fluus*, *-fragus*, *-sonus*, *-uagus*.

L'eau, considérée comme un objet, est exprimée au neutre par *ombr. ut ur* (abl. un e), hittite *watar*, gén. *watēnaš*, gr. ὕδωρ, ὕδατος, skr. *udakām*, *udnāh*, v. h. a. *wazzar* et got. *wato*, gén. *watins* (chaque groupe germanique a généralisé l'un des types anciens, à *r* ou à *n*). Les noms désignant l'eau en tant qu'être actif sont plus variés. L'indo-européen occidental a pour cela un mot représenté en latin par *aqua*. Mais il a aussi été formé des dérivés de \**wed*, \**ud-*; le plus remarquable est le mot slave *voda*, avec suffixe \*-a-. Le même suffixe se retrouve dans lat. *unda*, avec un infixé nasal que présente aussi l'autre langue, où les infixés nasaux ont pris un grand développement, le letto-lituanien : lit.

*oandū*, gén. *vandēns*. L'infixe provient sans doute d'un présent non conservé dans ces deux langues, mais que connaît le sanskrit : *undāti* (3<sup>e</sup> plur. *undānti*) « il se répand de l'eau ». — Irl. *uisce* « eau » (neutre) repose sur un thème en \*-es- dont il y a trace en sanskrit et en grec : cf. 580c.

**unde** adv. : d'où; relatif et interrogatif, corrélatif de *inde*; cf. Cic., Inuent. 1, 20, 28 (*narratio*) *breuis erit si, unde necesse erit, inde initium sumetur*. Redoublé, prend une valeur indéfinie : *unde unde* (= *undecumque*). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9062.

Composés : *undique* : de toutes parts (cf. *ubique*); *undecumque* : de quelque endroit que; *undelibet* (tous deux rares); *aliunde* (archaïque) : d'ailleurs; *alicunde* : « de quelque part »; *necunde* : de peur que... de quelque part (T.-L. 22, 23, 10; 28, 1, 9); *undecunde* (Claud. Mam.); \**dē unde*, fr. *dont*, etc.

La seule forme constituée comme *unde* est *inde*. Pour l'u- de *unde*, v. *ubi*. La formation des adverbies indiquant le point de départ diffère d'une langue à l'autre : skr. *kūtaḥ*, gr. *πόθεν*, got. *hwapro*. La structure de *inde*, *unde* rappelle celle des adverbies slaves : *tdě, tdě* « de là, inde », *kdě, kdě* « unde ». Mais on voit mal le rapport avec le type lat. *hin-c, istim, illum*.

**undecim** invar. : onze. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 9063 (*undecim*).

Dérivés : *undecimus*; *undecumāni* : soldats de la 11<sup>e</sup> légion; *undecies* adv. : onze fois; *undēni* : onze par onze; *undēnārius* (S<sup>t</sup> Aug.) ; *undecimēnis* : à onze rangs de rames (Plin.).

L'i de *undecim* en face de *decem* cadre mal avec l'hypothèse d'une simple juxtaposition, à laquelle contredit aussi l'absence de toute trace d'une forme casuelle de *ūnus*. Le traitement -im final s'explique dans un élément accessoire; cf. *enim*.

**unēdō**, -ōnis m. (-inis f.?) : arbrusier et « arbruse » (Plin.; Gloss.), synonyme de *arbutus*. M. L. 9068. Étymologie populaire dans Plin. 15, 98 : *pomum inhonorum, ut cui nomen ex argumento unum tantum edendi*. M. L. note l'u bref.

**unguis**, -is m. : 1° ongle (de l'homme ou des animaux, d'où « sabot, griffe, serre, ergot », au singulier et au pluriel); objet en forme d'ongle ou de griffe : coquillage, grappin, serpente; ongle (partie inférieure des pétales); rejeton de la vigne qu'on veut recéper; petite taie blanche à l'œil (cf. fr. « coup d'ongle »). Ancien, usuel; mais remplacé dans les langues romanes par *ungula*. *Vnguis* est un ancien thème en -i : abl. *ungui*, gén. pl. *unguium*; la forme *unz* des glossaires est sans doute refaite d'après ὄνυξ. La parenté des deux mots était sentie des Latins, et beaucoup d'expressions proverbiales où figure *unguis* ont leur correspondant en grec.

Dérivés et composés : *ungula* : 1° corne du pied des animaux, sabot. Panroman, M. L. 9071, et celtique : britt. *ongl* (peut-être emprunté au français); 2° *ungula caballī* « tussilage, pas d'âne »; v. André, *Lex.*, s. u.; *ungulātus* (tardif); *ungella* (tardif); *unguella*, s. u.; *unguella* : pied de cochon cuit (Apic., Marc. Emp.); *ungulatos* (l. *ungulastros?*), *ungues magnos atque as-*

*peros Cato appellavit*, P. F. 519, 27; *unguinālis* f. : herbe qui guérit les panaris; *unguiculus* (ancien et classique); *unguiculārius* : ὄνυχοστόριον (Gloss.); *ezunguis* : sans ongles (Tert.); *ezungulo* (Vég.).

Les formes du nom de l' « ongle » diffèrent d'une langue à l'autre, tout en étant évidemment parentes entre elles; il s'agit, en effet, d'un mot de type « populaire »; l'indo-iranien a le *kh* populaire en face de *gh* des autres langues : skr. *nakkāh* et *nakkām*, *nakkārah* et *nakkātram*; persan *nāzun*; le χ de gr. ὄνυξ, ὄνυχος est ambigu et l'u admet diverses explications (comme celui de *vōē*, v. *nox*). L'u du *gu* de *unguis* ne doit pas appartenir à une ancienne labio-vélaire; cf. v. sl. *nogūt* et lit. *nagūtis*, v. gall. *eguin* (où il y a un u) et v. irl. *inga*. Le germanique a v. h. a. *nagal*, etc., et le lituanien *nāgas*. La prothèse de *unguis* doit avoir un caractère « populaire », comme celle de *umbō*, *umbilicus*; elle se retrouve dans skr. *dnghriḥ* « pied » (pour le sens, cf. lit. *nagā* « sabot [d'animal] », v. pruss. *nage* et v. sl. *noga* « pied »). L'o de gr. ὄνυξ et le e- de la forme obscure arm. *elungn* sont prothétiques.

**ungulus**, -I m. : *Oscorum lingua anulus*, F. 514, 28, qui cite un exemple d'une comédie inconnue (Atell. inc. 6 R<sup>2</sup>) et deux de Pacuvius (64 et 215 R<sup>2</sup>). Sans doute mot introduit à Rome par la comédie et qui n'a pas subsisté.

V. *uncus*.

**unguō** (et *ungō* d'après *unzi* sur le modèle *iungō*, *iunzi*), -is, *unxi*, *unctum*, *unguere* : oindre, parfumer. Le participe *unctus* a pris dans la langue familière le sens de « élégant », puis « bien garni » (par opposition à *siccus*; cf. Hor., Ep. 1, 17, 12), « riche, copieux », d'où *unctum* « bonne chère ». Ancien, usuel. Panroman. M. L. 9069, *ūngēre*, et 9069 a, \**ungicāre*. Celtique : irl. *ongaim*.

Dérivés et composés : *unguen*, -inis n. : graisse, huile, onguent (archaïque et poétique), avec un dérivé *unguinōsus*. Remplacé par *unguentum* (depuis Plt.), M. L. 9070; britt. *uenn*. Dérivés : *unguentātus*, d'où *unguentō*, -ās; *unguentārius*, souvent substantivé; *unguentārius*, -a : parfumeur, parfumeuse; *unguentāria* (*taberna*) : boutique de parfumeur; *unguentārius* (*aes*) : argent pour acheter des parfums; *unguēdō*, -inis f. (Apul.).

*unguilla*, -ae (Sol.) : boîte à onguents; *Vnxiā*, -ae f. : déesse de l'onction (Arn., Mart. Cap.); formation désidérative du type *noxia*, etc.; *unctiō* (ancien et classique); *unctor*; *unctorium* : salle de frictions; *unctus*, -ūs (époque impériale); *unctūra* (Cic.), M. L. 9058; *unctulus*, -a, -um (Varr.); *unctiusculus* (Plt.); *unctiō*, -ās fréquentatif (Plt., Caton); cf. aussi *unctum*, M. L. 9057 (panroman); \**unctificāre*, 9056; \**unclolentus*, 9056 a.

*de-ungō* (? douteux; conjecture d'Acidalius dans Plt., Pseud. 222); *ezungūō* (mot de Plt.) : ruiner en parfums, mettre à sec, nettoyer (argot); *inunguō*, -is : appliquer un onguent sur; *inunctiō*; *ob-*, *per-unguō* et *perunctiō*; *inunctus* : non oint (S<sup>t</sup> Aug.); *subung(u)ō* (Not. Tir.), M. L. 8407.

Il ne subsiste des formes verbales claires de la racine qu'en sanskrit et en latin (l'arm. *awcanem* « j'oins » fai-

sant quelque difficulté). Au premier aspect, skr. *andkti* « il oint » (3<sup>e</sup> plur. *añjanti*) est à lat. *unguō* ce que *riñkti* « il laisse » est à lat. *linquō*; pure apparence, car dans *andkti* la nasale appartient à la racine, et ce n'est que secondairement que les deux formes ont été rapprochées en sanskrit. La racine \**engw-* fournissait sans doute un présent athématique, ce qui explique la disparition presque universelle des formes verbales. Le lat. *unguō* représente un ancien présent athématique à vocalisme *o*, qui, comme *linquō*, etc., est passé au type thématique; l'ombrien a aussi *umtu* « unguito ». Les formes *unzi* et *unctus*, auxquelles se rattachent *unctiō*, etc., sont faites d'après le présent; le sanskrit *andh* « oint », de \**ngw-*, montre assez que *unctus* doit son vocalisme à *unguō*. — Hors du sanskrit, on peut citer, avec \**n*: irl. *imb*, breton *amann* « beurre », et avec *-on-*, comme lat. *unguen* : v. h. a. *ancho*, v. pruss. *ankian* « beurre ». L'alternance vocalique montre que les trois thèmes en \**-en-*, lat. *unguen*, ombr. *umen*, abl. *umne*, irl. *imb* et v. h. a. *ancho*, ont été substitués à un ancien thème radical, dont véd. *añjāh* « onguent » est aussi un substitut.

\**ungustus* : fustis uncus, P. F. 519, 9. Sans autre exemple.

V. *uncus*.

*unicornis* : v. *cornū*. Mot d'époque impériale, traduisant le gr. *μονόκερος*; a servi à désigner la licorne. Formes romanes savantes. M. L. 9072; B. W. s. u.; britt. *ungorn*.

*uniō*, *-ōnis* (genre et quantité de l'u non attesté en latin; sans doute masculin) : oignon : *caepam quam uocant unionem rusticū*. Col. 12, 10, 1. Demeuré en français et dans certains dialectes du sud, M. L. 9073; passé en germanique : \**unja* > v. angl. *ynnē*, et en celtique : irl. *uinniūn*, dont la forme semble attester un ū. Rattaché ordinairement à *ūnus*, comme le suivant; l'oignon aurait été ainsi désigné parce que, à la différence de l'ail, il a un tubercule isolé, et la formation serait identique à celle de *terniō*, *quaterniō*, *quiniō*; mais ce peut être une étymologie populaire (v. B. W. s. u.). Mot dialectal; le terme courant est *cēpa*, *cēpulla*.

*ūniō*, *-ōnis* m. : perle grosse et de la plus belle eau (cf. Plin. 9, 112, qui dérive le nom de *ūnus* : *dos omnis in candore, magnitudine, orbe, leuore, pondere, haud promptis rebus in tantum ut nulli duo reperiantur indiscreti, unde nomen unionum Romanae scilicet imposuere deliciae*; 9, 119; et Mart. 12, 49, 13, *grandes, non pueras, sed uniones*). Pour le développement de sens, on peut comparer le fr. « solitaire », qui désigne un diamant qui se porte seul en raison de sa taille et de son poids.

Le nom n'apparaît que sous l'Empire : terme technique? Peut-être le même mot que le précédent : cf. *pirula* > *perle* (étymologie toutefois contestée), *cēpitis* (de *cēpa*), *cēpolatitiss*, nom d'une pierre précieuse (Plin.), et le sens de fr. *oignon* « grosse montre bombée ». Le nom courant est *margarita*, emprunté au grec.

*ūniuersus*, *-a*, *-um* (*oinuorsei* = *ūniuersi*, SC Ba.) adj. : proprement « tourné tout entier (d'un seul élan) vers ». S'emploie au singulier avec des noms collectifs : *-a prouincia, terra*. Le pluriel *ūniuersi* « tous ensemble »

(= οἱ ὅλοι) s'oppose à *singuli*. Le neutre *ūniuersum*, dans la langue philosophique, a servi à traduire τὸ ὅλον (Cic.) ; in *ūniuersum* « en général » ; *ūniuersē*. M. L. 9074 (mots savants).

Dérivés : *ūniuersitās* (rare ; attesté depuis Cicéron, qui l'a peut-être créé pour traduire ὁλότης ; usité après lui dans la langue du droit) ; *ūniuersim* (Naev., Gell.) ; *ūniuersalis* (Quint., Plin. le J.) ; *ūniuersaliter* (Dig.) ; *ūniuersatim* (Sid.).

*unquam* : v. *unquam*.

*ūnus*, *-a*, *-um* (de *oinos*, encore conservé dans les inscriptions anciennes ; cf. *oino*, CIL I<sup>2</sup> 9 ; *oenos*, Cic., Leg. 3, 9, 9 ; et les juxtaposés et composés *noenus* = *nōn* ; *oinuorsei* = *ūniuersi*, SC Ba. ; *oinumama* = *ūnimamma*, CIL I<sup>2</sup> 566 ; *oenigenos* : *unigenitos*, P. F. 211, 13) : un, un seul, unique. — Se décline comme les démonstratifs ; gén. *ūnius*, dat. *ūni*, sauf au neutre *ūnum*, cf. *alter*. Toutefois, la langue parlée a créé de bonne heure les génitifs et datifs *ūni*, *ūnō*, *ūnac*. S'oppose à *alter*, à *duo*, en général à tout nombre pluriel ; a servi à désigner l'unité, sens dans lequel il a supplanté la racine \**sem-* (cf. *semel*, etc.) ; et, par contre, dans le sens de « seul », a été éliminé par *sōlus* ou renforcé par lui : *ūnus sōlus*. — Accompagne souvent aussi *idem* : *ūnus atque idem* « un seul et même » ; ou se joint à la négation pour la mettre en valeur, cf. Cic., Bru. 59, 216 : *nulla re una magis oratore commendari quam uerborum splendore et copia* « par aucune chose particulière(ment) plus que par... » ; de là *nēmō ūnus* (cf. *nēmō quisquam*), T.-L. 2, 6, 3. — *Vnus* peut s'employer au pluriel : *ruri dum sum ego unos sex dies*, Plt., Tri. 129. — A également le sens indéfini de « un quelconque », seul ou joint à d'autres indéfinis : *aliquis ūnus* (= fr. *aucun*, etc.), *ūnus quisque*, etc. De là *ūllus*, cf. plus loin. Panroman. M. L. 9075.

L'utilisation secondaire de *ūnus* pour désigner l'unité, le nombre un, explique que les adverbés et adjectifs ordinaires et distributifs soient empruntés à d'autres racines : *primus*, *singuli*, *semel*.

Dérivés et composés : *ūnā* adv. : ensemble, en même temps. Ablatif féminin ; cf. *extrā, infrā*, etc. ; *ūniūs* (attesté depuis Varr. = gr. ἑνότης) : unité, sens physique et moral ; *ūniter* (Lucr.) : de manière à former une unité ; *ūnicus* : unique (déjà dans Plaute), d'où « sans rival » ; joint à *ūnus* (Cat. 73, 6), à *sōlus* (Lucr. 2, 542, 1078) comme dans notre « seul et unique » ; *ūnicē* ; *ūniō*, *-ōnis* : unité, union (latin ecclésiastique), d'après *commūniō*? — Pour *uniō* « perle » et « oignon », v. ces mots ; *ūniō*, *-is* : unir (époque impériale ; rare), M. L. 9073 a ; *ad*, *co-ūniō* ; *ūnō*, *-ās*, *-āre* : unifier (Tert.) = *ἑνω* et *adūnō*, *-ās*, *-āre*, M. L. 209 (et *ad ūnum*, 211), comme *adnūllō* ; *adūnātio* ; *coūnō* (= *συνένω*) ; *ūnōsē* adv. (Pac.).

Le celtique a conservé : irl. *undir* « unārium », *uni-gim* ; britt. *unig* « ūnicus » et *uned*, *unodō* « ūnitās, -tātem », toutes formes savantes.

*nōn* : v. ce mot.

Nombreux composés en *ūn-*, *ūni-* du type : *ūnanimis* *ūnanimis*, *ūnanimāns* et *ūnanimitās* ; *ūnicēps*, *ūnicolor*, *ūnicornis*, *ūniformis*, *ūnigena*, *ūnigenitus* ; *ūnimōris* = *μονότροπος* ; *ūnimanus* ; *ūnipetius* (Marc. Empir.) ;

*ūniuersus* (v. ce mot), etc., souvent d'après des types grecs en *μωνο-*.

*Vnus* figure encore dans les noms de nombre : *undecim*, *undēuiginti* « dix-neuf », *undecentum*, etc.

De *ūnus* dérive aussi : *ūllus*, *-a*, *-um* (gén. *ūllius*, dat. *ūlli*) : adjectif et pronom indéfini « un quelconque, quel qu'un, aucun » ; employé le plus souvent dans des phrases négatives, interrogatives ou conditionnelles, tandis que *aliquis* s'emploie dans des phrases positives. Ancien, usuel et classique.

A *ūllus* se rattachent : *nūllus*, de *ne* + *ūllus* : aucun, nul, personne (en parlant de plus de deux, auquel cas on emploie *ne-uter*). Dans la langue familière, se place en apposition au sujet au lieu de *nōn*, comme négation renforcée : *Philotimus... nūllus uenit* « En fait de Philotimus... il n'est venu personne ». Comme adjectif a aussi le sens de « qui n'existe pas » ou « qui n'existe plus, perdu » : *nūllus sum* « je suis mort » (familier), de là « dont on ne tient pas compte, sans valeur, nul » (classique) ; cf. Cic., Tu. 2, 5, 13, *nūllum uero id quidem argumentum est* ; et, dans le latin ecclésiastique, les composés : *nūllificō*, *-ās* « mépriser, tenir pour rien », *nūllificatiō*, *nūllificāmen* (Tert.) et *adnūllō* = *ἔξουθενῶ* (Sept.) ; *nūllātenus* glosé « nūllā ratiōne, nūllō modō » (Mart. Cap., Cod. Just.) et *ūllātenus* (Claud. Mam., Greg.). — *Nūllus* est bien représenté dans les langues romanes, M. L. 5992.

*nōnnūllus* : ancien juxtaposé « qui n'est pas nul, quelque » : *nonnullum periculum est*, Plt., Cap. 91 ; pl. *nōnnūlli* : quelques, quelques-uns.

L'ancien nom de l'unité, qui subsiste dans des mots tels que *simplex*, *singuli*, a disparu à l'état isolé. Pour obtenir une expression plus forte, on l'a remplacé par le mot signifiant « unique », de même qu'en celtique, en germanique et en baltique ; cf. irl. *oen*, got. *ains*, v. pruss. *ains*, en grec *ὀνός*, *ὀνή* désignent [l' « as »] au jeu de dés ; la formation parallèle, où le sens de « unique » est évident, est représentée par hom. *ὀ(φ)ός* « seul », v. *perde aiva* ; avec un autre suffixe, le sanskrit a *ēkaḥ* « seul, un » ; le baltique et le slave ont un autre vocalisme dans sl. *ino-* « μωνο- » (au premier terme de composés), *ot-inoḍū* « tout à fait » ; lat. *ūnicus* est fait comme v. sax. *ēnag* « seul », v. sl. *inokū* « unique ». L'c'abrien unu (T. E. II a 6, 8) est contesté ; v. Vetter, *Hdb.*, p. 190.

*uocatiō*, *uocatus* : v. *uacō*.

*uocimum* (*pirum*) n. : poire verte et allongée (Plin. 15, 56). Forme obscure, corrigée en *uoconium*.

*uocō* : v. *uoz*.

*uola*, *-as* f. : *uolae uestigium medii pedis concauum, sed et palma manus uola dicitur*, P. F. 511, 3. Rare dans les textes, mais a dû s'employer dans la langue parlée, comme le prouve le proverbe *nec uola nec uestigium exstat*. — Sur le rattachement de *inuolū* à *uola*, v. ce verbe.

Sans correspondant exact. Le rapprochement de av. *gava* « mains (des êtres mauvais) » et de gr. *γῶλον* « courbure » est de peu de profit.

*uolaemum* (*uolēmum*), *-I* n. et masc. *uolemi*, *κολοκυνθίδες ἀπτοι* (Gloss.) : sorte de grosse poire, cf. Vg.,

G. 2, 88 : *nec surculus idem | Crustumiis Syriisque piris grauibusque uolaemis*. — Mot gaulois d'après Servius, qui note ad loc. : *grauibus uolemis, magnis ; nam et uolaema ab eo quod manum impleant dicta sunt, unde et inuolae dicitur (cf. uola). Volema autem Gallica lingua bona et grandia dicuntur*. — Peut-être identique au superlatif osque *ualaemon* « optimum » ; l'o serait dû à un faux rapprochement avec *uola*.

Cf. le groupe de *uoles*?

*Volcānus* (*Vul-*), *-I* m. : Vulcain, dieu du feu ; dérivés : *Volcānius*, *-a*, *-um* ; *Volcānālis* ; *Volcānālia*, *-ium*. A dû s'employer comme nom commun (cf. déjà l'emploi du mot dans Plt., A. 341, *quo ambulat tu qui Volcanum in cornu conculus geris?*), et par là a subsisté dans quelques formes romanes. M. L. 9462.

Nom de divinité dont l'étymologie est indéterminée. Une origine étrusque n'est pas exclue : cf. *Velya, Volca* dans les gentilices étrusques (Schulze, *Lat. Eigenn.*, p. 377).

*uolgus* (*uulgus*), *-I* m. et n. : la foule, le vulgaire, le commun du peuple. — Les deux genres sont attestés ; le masculin semble plus rare et archaïque ; mais bien souvent la distinction est impossible à faire. Le neutre développe peut-être la nuance collective ; cf. Zimmermann, *Glotta* 13, 238 sqq. Niedermann a pensé à une influence de *pecus* au sens de « foule stupide ». Ancien, classique. Non roman.

Dérivés et composés : *uolgō* adv. : communément, généralement ; *uolgāris* (et *uolgāria*, populaire, sans doute refait sur le pl. n. *uolgāria*) ; *uolgārius* ; *uolgārius* (tardif) ; *uolguarius* (Lucr.) : qui erre à l'aventure ; qui se livre au vulgaire (= *πάδημος*) ; *uolgō*, *-ās* : répandre dans la foule, propager, divulguer ; *sensū obscenō* « prostituer » (cf. *uictum uolgo quaerere*, Tér., Hau. 447, et l'expression juridique *uolgō conceptū*, Dig. 1, 4, 23) ; *uolgator* (Ov.) ; *uolgatus*, *-us* (Sid.) ; et les composés : *di*, *-ē*, *in-*, *per-* (d'où *peruolgātē*), *prō-uolgō*.

Sans correspondant connu, ce qui n'est pas surprenant pour un mot ayant ce sens. Le skr. *vārgaḥ* « division, groupe » est loin pour le sens.

*uolnus* (*uul-*), *-eris* n. : blessure, sens physique et moral. Ancien, usuel et classique. Non roman.

Dérivés : *uolnusculum* (tardif et rare ; d'après *τραυματιον*) ; *uolnerārius* : de blessure : *-m emplastrum* ; *uolnerārius* m. : chirurgien ; *uolnerō*, *-ās* ; *uolnerātiō* (classique), *-tor* (tardif), *-itiuus*, *-tic(i)us* ; *uolnerābilis* (Cael. Aur.) et *inuolnerātus*, *inuolnerābilis* (= *ἔτραπος*) ; *conuolnerō* (époque impériale). — Composés, poétiques et rares : *uolnifer* ; *uolnificus*, *-ficō*.

Le groupe *-ln-* aboutissant normalement à lat. *ll-*, on admet que quelque élément s'est amui entre *l* et *n* de *uolnus* ; mais on ne sait lequel. On rapproche *gweli* « blessure » (à côté de v. irl. *fuil* « sang », *fuili* « blessures sanglantes »), v. isl. *valr* « morts sur le champ de bataille » et v. h. a. *uol* « défaite », v. sax. *wōliar* « abattre », lit. *velys* « mort », v. pruss. *ūlint* (de \**wālint*) « combattre », hitite *walḫ-* « battre, frapper », sans doute hom.-att. *ολή* « blessure » (de \**Folosā*?) ; le désidératif à vocalisme *a* et à *ll* (gémination expressive) *uallēssit* appartient sans doute à ce groupe (v. ce mot).

La racine semble dissyllabique, à en juger par le hitite; lat. *uolnus* reposerait peut-être sur \**welenos*. — Comme *r* de *s. rana* « blessure » peut reposer sur \**var-*, le rapprochement de skr. *vrapān* « blessure » est incertain. Du reste, l'indo-européen a connu des flottements entre *r* et *l* en des conditions inconnues (v. *stella*). Sans rapport avec *uellō*.

**uolō, uis, uolui, uelle** (formes athématiques *uolt, uoltis, uelle*, et, d'une autre racine, *uis* [v. ce mot]); le subjonctif est un ancien optatif: *uelim*; la 1<sup>re</sup> personne du pluriel indicatif *uolumus* a gardé l'u intérieur sous l'influence de *possumus*; *uolui* est sans doute fait sur *potui*, de même que \**uolere*, sous l'influence des formes romanes, cf. M. L. 9480, a dû subir l'influence de *potēre*: vouloir; avoir la volonté de; « avoir l'intention de » ou « consentir à, vouloir bien » (de ce sens proviennent les formules de politesse *sis, sultis* « si tu veux, si vous voulez bien »); *uelle* avec un complément de personne dans la langue parlée a aussi le sens de « vouloir de quelqu'un ou de quelque chose »; « vouloir voir » ou « vouloir posséder ». Cf. aussi *uelle sibi* « se proposer, avoir un dessein » et par suite « avoir un sens, vouloir dire, signifier »; *bene, male uelle* « avoir de bonnes, de mauvaises intentions » (*alicui*), etc. — *Volō* figure en outre dans des périphrases verbales, où il ne joue guère qu'un rôle d'auxiliaire: *illud tamen te esse admonitum uolo*, Cic., Cael. 3, 8; *sed nunc rogare hoc ego te uolo* (= *rogabo*), Plt., Tri. 173, etc. Cet emploi s'est développé en bas latin, peut-être sous l'influence du grec (où ἐθέλω a servi à former le futur), et a laissé des traces dans les langues romanes, notamment en roumain. Sur le caractère général de cette tendance, v. Wackernagel, *Vorles. ue. Syntax*, I, 195. Usité de tout temps. La forme *uolle* est à peine représentée dans les langues romanes; *uolere* est, au contraire, très répandu. M. L. 9180; B. W. s. u.

Dérivés et composés: *uolēns*: qui veut bien, *prope* « cum uolentibus dis »; usité aussi dans la phrase du type *mihi uolenti est*, qui répond au grec ὑπὲρ ταῦτα βουλομένοις ἔστιν; de là *uolenter* (Apul.); *uolentia* (Apul., Sol.); *bene-, mali-* (et *bene-, male-*) *uolēns* (archaïque); la langue classique emploie plutôt *bene-, male-uolentia*, que l'on trouve, du reste, déjà chez Plaute) et *bene-, male-uolentia* (classiques et usuels, dont Apulée a extrait le *uolentia* cité plus haut, au lieu duquel la langue classique emploie *uoluntās*, et Salvien, *inuolentia*); *-uolus* dans *bene-(ni-), male-(li-) uolus*; *multiuolus* (Catull., Vulg.); *beneuolē, maleuolē*; *uolō, -ōnis* m.: volontaire; *Volones, dicti sunt milites qui post Cannensem pugnam usque ad octo milia, cum essent serui, uoluntarie se ad militiam optulerent*, P. F. 511, 5. Formation populaire en *-ō, -ōnis*, que la langue classique remplace par *uoluntarius*.

*uoluntās*: 1° bonne volonté. Sens ancien; employé d'abord à l'ablatif (*meā, tuā*) *uoluntate* « volontairement, de plein gré »; 2° bienveillance (= *studium*); 3° volonté exprimée (par un testament, etc.). C'est seulement lors de la création du vocabulaire philosophique que *uoluntās* a pris le sens abstrait et technique de « volonté »; cf. Cic., Tusc. 4, 6, 12. M. L. 9438. — Dérivés: *uoluntarius* (classique), *uoluntarius* (tardif), M. L. 9437; et, à date très basse, *inuoluntās*,

*inuoluntarius*; *uoluntātius*: *-a uerba*: verbes désidératifs (Prisc.).

La seconde personne de *uolō, uis*, ajoutée au thème du relatif-indéfini, a servi à former les pronoms et ad-verbos du type *quūvis, quāuis, ubiuis, etc.*

Composés: *nōlō, neuīs, neuolī* (puis *nōn uīs, nōn uolī, uultī*); *nōlumus, ne uolitis* (*nōlīs*, Lucil.) et *nōn uolīs, nōlunt*; *nōlūi, nōlle*: ne pas vouloir. *Nōlō* est issu de \**ne uolō* > \**nouolō* (cf. *nouos* en face de *v(F)oc*) *nōlō*; la négation est la même que dans *nesciō, nequeō*; les formes avec *nōn* sont récentes. Le *nō-* de *nōlim, nōlle*, etc., ne s'explique pas directement en partant de *uelim, uelle*; il est analogique de *nōlō, nōlēs, nōlūi*, etc. Le participe *nōlēns* est attesté à l'époque impériale; *nōlentia* dans Tertullien; *nōluntās*, créé d'après *uoluntās*, est dans le Gloss. de Placide, CGL V 87, 6. L'impératif *nōlī*, récent et formé sur le subjonctif, suivi d'un infinitif, sert à exprimer une interdiction polie: *Nōlī facere* « Ne veuille pas faire » (en opposition à *uelim facere*, qui est un ordre atténué). *Nōlō* et *uolō* sont souvent opposés dans des expressions antithétiques: *uelim nōlim, siue uelim, seu nōlim, uolēs... nōlēns*; de là le *nōlīs* de Lucilius créé pour être opposé à *uolīs*.

*mālō, māuis, māluī, mālī* (arch. *māuolō, māuelim, māuellem*, etc.). *māuolūi* est encore dans Pét., Sat. 77: vouloir plutôt; aimer mieux, préférer. On explique ordinairement *mālō* par *magis-uolō* devenu *māuolō*, puis *mālō*; mais le passage de *māuolō* à *mālō* est insolite. *Mālō* doit être relatif sur *māuis, māuolūi*, d'après *nōlō* (qui est phonétique), *neuīs, neuolī*; de là *mālumus, māluunt*. *Māluī* est fait d'après le rapport *mōlō/molui*; *potēō/potui*.

L'u initial de *uolō* est un ancien *w*: omb. *ueltu* « déligitō », *ehueltu* « iuhātō » (cf. toutefois, Vetter, *Hdb.*, p. 127). Au sens de « vouloir », la racine \**wel-* n'existe que dans les langues qui vont du slave à l'italique; l'indo-iranien a, en ce sens, skr *adāmi* « je veux », gâth. *vasemī*, dont l'ancien participe \*(F)εκων « qui veut bien » atteste l'existence en grec primitif, la langue ayant substitué le type βούλωμαι dans l'usage ordinaire ou, en dorien, le type λῆν « vouloir » (l'arménien, qui a pour « vouloir » un mot d'emprunt, n'enseigne rien).

Le présent est athématique aux formes qui sont susceptibles de se conserver en latin: *uolt, uoltis, uelim, uelle*; les formes *uolō, uolumus, uolunt* sont pareilles à celles du type thématique, comme *edō, edunt*; *ferō, ferunt*. Sur le supplétisme de *uolō, uis*, v. ce dernier mot. Le lituanien est la seule langue qui en ait le correspondant exact: *pa-welt* « il veut, il permet ». Le slave a substitué le type *ueljē (ueliši)*, inf. *uelīti* « commander »; *uoljē (uolīši)*, *uolīti* « vouloir »; *do-ueljē (do-uelīši)*, *do-uelīti* « suffire ». Le germanique n'a gardé que l'ancien optatif, apparenté à lat. *uelit*, et il s'en sert comme d'indicatif: got. *wīli* « il veut » (*wīleina* « ils veulent »).

Il est probable que véd. *urta* « il a souhaité » (optat. *urīta*) est apparenté; il s'agirait d'une racine de type athématique fournissant un aoriste; une racine de cette sorte peut fournir à l'indo-iranien un aoriste et au latin un présent; cf. skr. *dadāi* « il a donné » en face de lat. *dat* « il donne ». En indo-iranien, la racine a été rapprochée d'une racine, sans doute différente, qui fournit le présent: véd. *urīte* « il choisit », av. *serante*.

Le celtique a gall. *guell* « meilleur » (v. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, II, p. 124); cf. av. *cairyō* « de choix, excellent »; et v. *uoluis*.

Le substantif *uoluntās* repose sur \**uolunt-īās*, avec trace d'un participe à vocalisme *o*, du type de *euntem* (et *sōns?*), dont le maintien a pu être favorisé par l'existence de *uoluptās*: les deux mots sont souvent confondus dans les manuscrits.

**uolō, -ās, -āui, -ātum, -āre**: voler (de l'oiseau); par image « courir aussi vite que l'oiseau vole ». Ancien, usuel et classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 9431.

Dérivés et composés: *uolātus, -ūs* m.: vol (classique); *uolātō* (St Aug.); *uolātūra* (Varr., Col.); *uolāticius*: qui vole et « volage » (ancien, usuel et classique); M. L. 9432; *uolūtūlis*, d'où *uolūtūlia* « les espèces volantes » (Vulg.), M. L. 9433; *uolucer, -eris, -ere* « qui vole », souvent substantivé: *uolucris, -is* f. (et quelquefois masculin v. *ales*), cf. Cic. poet., Diu. 2, 30, 64) « oiseau », surtout poétique; cf. *alacer uolucrum, -ulum* (Greg. Tur.), *uolucriter, uolucritūs, uolucripēs*, tous trois tardifs et rares.

Composés en *-uolus*: *ueli-, flammī-, celeri-uolus*; il semble, en outre, d'après le témoignage des langues romanes, qu'il y ait eu un simple \**uolus*; cf. M. L. 9439. *uolūtō, -ās*: fréquentatif-intensif de *uolō*, « voleter, voltiger, se pavaner ».

*Volō* et *uolūtō* ont fourni à leur tour de nombreux composés dans lesquels le préverbe ne fait que préciser l'idée verbale: 1° *ā-, ad-* (M. L. 2227) et *superad-, circum-, con-, dē-, ē-* (\**ex-*, M. L. 3115), *in-* (sur le sens spécial de ce mot, v. l'article s. u.), *inter-, per-, praeter-, prō-, re-, sub-, subter-, super-, trans-uolō*; 2° *ad-, circum-, ē-, in-, inter-, ob-, per-, super-, trans-uolūtō*. Sur *conuolāre* > *conuolere*, v. Benveniste, Le français moderne, 1955, p. 2 sqq. Quelques-uns de ces verbes ont les substantifs dérivés correspondants.

Le rapprochement avec véd. *garūtīmān* « ailé », nom d'un oiseau céleste, et skr. *garuḍh* (forme prākritisée de \**garutra-?* correspondant à *uolucer*) est séduisant. Il s'agirait d'un groupe de mots important dans la langue religieuse; la science augurale l'aurait conservé, comme d'autres termes religieux ont subsisté en latin.

**uolpēs (uul- et uolpis)**, -is f.: 1° renard. Attesté depuis Plaute. Animal proverbial, renommé par sa ruse et sa rapidité; d'où l'étymologie d'Aelius, citée par Varr., L. L. 5, 101: *uolpēs... quod uolat pedibus*; 2° *u. marina*, sorte de poisson vorace et rusé, dit « faux » (Pline 9, 145). M. L. 9464. Irl. *uulp*. V. B. W. renard.

Dérivés: *uolpēcūla* f.: petit renard. Classique (Cic.), demeuré en roman, avec un doublet \**uolpēcūla, -lus*, M. L. 9463; *uolpiō, -ōnis* m. (formation populaire en *-ō(n)*, cf. *stellio*): fin renard, matois (Apul.); *uolpinus, uolpicinus*: de renard; *uolpina* = *ἀλώπηξ*; *uolpinor, -āris*: faire le renard, user de fourbe (Varr. ap. Non. 46, 23).

Il est vain de chercher une étymologie exacte à un nom de cette sorte, qui est sujet à des déformations volontaires: *lupus*, qui a des correspondants indo-européens clairs, en est un bon exemple; v. ce mot. Le rapprochement avec lit. *uolpišys* « chat sauvage » n'a que le mérite, faible ici, d'être phonétiquement satisfaisant.

Les noms, assez aberrants, du renard, lit. *lāpė*, gr. *ἀλώπηξ*, etc., sont différents. Sur ce groupe, v. W. Schulze, *KZ*, 45, p. 287. — Le genre féminin que présentent plusieurs des noms de l'animal, ainsi, outre les noms cités, r. *lisica* (et de même dans d'autres langues slaves), est, comme dans le dérivé gr. *βαινα*, un moyen de marquer du mépris pour une bête sans courage. Ce caractère du mot contribue à rendre compte de la divergence des formes; la dénomination est de caractère « vulgaire », donc instable.

**uolsella, uulsella**: v. *uellō*.

**uoltur (uultur), -uris et uolturus, -ī** (Enn., A. 138) m.: vautour; symbole de la rapacité. Ancien, classique. Les formes romanes remontent à *uūltur, uūltōre* et *uulturius*. M. L. 9466, 9467.

Dérivés: *uolturius* m.: vautour; coup du vautour (au jeu de dés). Ancien. M. L. 9467; *uolturinus*: de vautour, et *subuolturius*: tirant sur le vautour (Plt., Ru. 422); formation plaisante pour *subaquillus*.

On rapproche *uellō*. Pour le sens, cf. av. *urvatō* (génitif singulier), Yt, XIV, 19, dit d'un « oiseau de proie » qui prend avec ses serres, et hom. (F)έλωρ, (F)ελώρια, dit d'un « cadavre qui sert de proie aux chiens, aux chacals, aux oiseaux »; all. *Geier, Gier*. Mais une origine étrusque est possible; *uoltur* serait « l'oiseau du dieu Vel », cf. *Velthurna*; v. Heurgon, cité dans l'article suivant.

**Volturnus, -a, -um**: adjectif dérivé de *Voltur*, nom d'une montagne de Campanie, près de Venouse (le *monte Volture*), usité surtout dans *Volturnus (uentus)*, nom d'un vent du sud. Cf. M. L. 9468. Sur la possibilité d'une origine étrusque (*Volturnus (deus)* = étr. *velthurna*, et *Volturnius*), v. J. Heurgon, *Rev. Ét. lat.*, 1936, p. 109 sqq. Cf. *Sāturnus, Tūturna*, etc.

**uoltus (uultus), -ūs** m. (le pluriel neutre *uolta* qu'on trouve dans Enn., A. 464, *auersabuntur semper uos uoltraque uolta*, repris par Lucr. 4, 1243, représente sans doute un ancien collectif neutre): visage, en tant qu'interprète des émotions de l'âme; cf. Cic., Leg. 1, 9, 27: *nam et oculi nimis arguti, quemadmodum affecti sumus, loquuntur, et is qui appellatur uoltus, qui nullo in animante esse praeter hominem potest, indicat mores; cuius uim Graeci norunt, nomen omnino non habent*. Lucrèce semble employer le mot au sens de « yeux, organe de la vision », cf. 5, 841, (*portenta muta sine ore, etiam sine uoltu caeca reperta*, par une restriction de sens qui serait secondaire si *uoltus* ne se rattache pas à une racine \**uel-* « voir » qu'on retrouve en celtique; v. l'article cité ci-dessous. Ancien, classique. M. L. 9469.

Dérivés: *uolticulus* m.: [grise] mine (création de Cic., Att. 14, 20, 5, sans autre exemple); *uoltuosus*: trop expressif, grimaçant, affecté (attesté depuis Cic., Or. 18, 60); *uultuātus* = *figurātus* (Mar. Victor.).

Cf. sans doute got. *uulpus* « 365a »; v. les observations de J. Vendryes, *BSL* 22 (1921), 24 sqq., qui rapproche le groupe de *uolō* « je veux ».

**uolua (uulua et uolua, uulba?)**, -ae f.: 1° *ōs mātriciis*; *mulieris nātūra*; « vulve » et « matrice » (en culine « ventre de truie, fressure de porc »); 2° volve, enveloppe des champignons. Les gloses ne connaissent que *uulua*.

ot technique et populaire. M. L. 9442, 9470. — Diminutif : *uoluula* (Naev. et Apic.).  
Le rapprochement avec skr. *gārbhā* « matrice » (que Benveniste rapproche de gr. βρέφος) et « fœtus », Δελφός « matrice », etc., ne serait établi que si l'on sait sur de l'antiquité de la forme *uolba*, ce qui n'est pas (elle figure dans l'hérit de Dioclétien). Et l'on n'a pas d'autre étymologie claire.

**Volumnus**, -I m.; **Volunna**, -ae f. : divinités protectrices de l'enfance, citées par St Augustin, Ciu. D. 4, 1. Probablement à rapprocher de l'étrusque *Velimna*, al. *Velmineo*, lat. *Volumnius*, comme *Vertumnus*, *Vilumnus*; v. W. Schulze, *Lat. Eigenn.*, p. 258 sqq. Le rapprochement à *uolō* n'est qu'une étymologie populaire, mais qui a pu influencer sur les attributions de ces dieux (cf. *Sātūrnus*).

**uolūō** (dissyllabe ; la prononciation trisyllabique est tardive et artificielle), -is, *uolūi*, *uolūtum*, *uoluerē* : rouler, faire rouler (causatif); rouler dans son esprit (fréquent et classique). Attesté depuis Pl.; panroman, sous cette forme ou sous des formes dérivées. M. L. 9443.

Dérivés et composés : *uolūta* : volute, bande roulée en spirale du chapiteau ionique, cf. Rich, s. u. (gr. *ἐλκὺς* ou *κάχη*), M. L. 9439 a; *Volūtina* : déesse qui recouvrirait les épis de leur enveloppe (St Aug.); *uolūtīm* adv. (rare, tardif); *uolūmen* : rouleau, repli (sens général); en particulier : rouleau de papyrus sur lequel était écrit un ouvrage ou une partie d'ouvrage, livre; *euoluerē uolūmina* (usuel et classique). Les sens pris par le mot dans les langues romanes se rapportent au sens général; on trouve à basse époque *uolūmen* au sens de « corps, objet, volume », M. L. 9436; *uolūminōsus* (Sid.) : qui s'enroule, tortueux.

*uolūera* (*uolūere* n.; *uolūeris*, d'où le pl. *uolūerēs*, Col.) : pyrale ou rouleuse, chenille qui s'enroule dans les feuilles de la vigne (Plin.), dite aussi *conuolūulus*; cf. aussi *inuolūulus*. Pour le suffixe, cf. *inuolūcrum* : enveloppe.

*uoluola* f. (et *uoluulus*, CGL V 398, 54, confirmé par les langues romanes, M. L. 9447) : autre nom du *conuolūulus* « liseron », dit aussi *\*uolūculum*, M. L. 9435, et *uolūcrum*, v. André, *Lex.*, s. u.; *uolūbilis* : qui roule, ou qui tourne vite; d'où « rapide » (en parlant de la parole) ou « changeant » (*u. cāsus, fortūna*); *uolūbiliter*; *uolūbilitās* (classique).

Cf. aussi M. L. 9444, *\*uolūcāre*; 9445, *\*uolūta*, *uolūta*, B. W. *uolūe*; 9441, *\*uolūlāre*; 9446, *\*uolūlāre*, *uolūlāre*.

*uolūō*, -ās : fréquentatif-intensif de *uolūō* « rouler » à plusieurs reprises (sens physique et moral). Employé souvent au médio-passif *uolūāri* « se rouler » (en parlant d'animaux : *in lūō, in puluere uolūārī*); Pline emploie absolument le participe *uolūāns*. Dérivés : *uolūābrum* : hauge, bourbier, M. L. 9440; *uolūātūō* (classique); *uolūātūs*, -ūs m. (Plin.); *uolūātūbundus* (Cic.).

*Volūō* et *uolūō* ont fourni des composés à préverbes : *aduolūō*; *circumuolūō*, -uolūō; *conuolūō*; *conuolūulus* m. « liseron » et « ver coquin »; et *conuolūōtor* : tourner, *dēuolūō* : faire rouler d'en haut (quelquefois synonyme

de *dēciō*), M. L. 2615; *euolūō*, *euolūō*; *inuolūō* et *inuolūcrum*; *inuolūmen*, -mentum, *inuolūtiō*, *inuolūulus*, *\*inuolūō*, M. L. 4540, 4539; *obuolūō*; *peruolūō* et *peruolūō*; *prōuolūō*; *reolūō* et *reolūbilis* (poétique, époque impériale); *reolūtiō* (tardif), M. L. 7284, et *\*reolūtiāre*; *\*reolūtiāre*, 7283 a, b; *\*reolūtiāre*, 7285; sub-, super-, *trāns-uolūō*.

Il y a eu un présent en -u- que conserve arm. *gelum* « je tords » et que supposent hom. *ἐλυσθεῖς* « tourné » et le causatif got. *afwālwjan* « ἀποκλίειν ». Sans l'élargissement -u- : v. sl. *valiti* « rouler » et, sans doute, arm. *glem* (de *\*gōleye*?) « je roule » et v. irl. *fillim* « je tourne », v. h. a. *wellan* « rouler ». Les formes verbales grecques sont peu claires; mais le substantif lat. *uolūcrā* a un pendant grec dans le nom d'instrument : *ἐλυτρον* « enveloppe, étui », cf. skr. *varūtram* « vêtement de dessus » et le F initial est attesté par *γελουτρον* « ἐλυτρον ἦγον λειτρον » (Hés.) (forme béotienne?); cf. aussi hom. (F) *ἐλεε*, par exemple, la formule I 466 = Φ 448, Ψ 166 *ἐλεε* (F) *ἐλεε* βουε, ou (F) *ἐλεε* σάμενος (ainsi Θ 340 et Σ 572), et l'on a les gloses : *γελε* « ἐλεε », *γελε* « ουελε, c'est-à-dire *φελ-ux*.

*uolup* : neutre d'un adjectif *\*uolupis* « agréable », conservé chez les comiques dans l'expression fixée *uolup(e) est* « il m'est agréable, ce m'est un plaisir » (l'existence de *uolup* comme substantif dans Enn., A. 242 est très douteuse).

Dérivés : *Volupia* f. : déesse du Plaisir (Varr., L. L. 5, 164).

*uoluptās* : plaisir (opposé à *dolor*; cf. Cic., Fin. 1, 11, 37, traduisant le gr. ἡδονή); sens abstrait et concret, d'où *uoluptātes* « les plaisirs ». Souvent dans un sens érotique. Ancien, usuel, classique. Non roman. Dérivés : *uoluptābilis* (Plt., d'après *optābilis*); *uoluptārius* (et *uoluptārius*) : voluptueux (ancien et classique); *uoluptuosus* (époque impériale); *uoluptuosē*; *uoluptuosus* (Fronton); *uoluptuosus* (Apul.).

On pense au groupe de *uolō*; le -p- évoque l'élargissement de gr. (F) *ἐλπομαι* « j'espère »; mais ici l'élargissement serait plus complexe; v. Benveniste, *Formation*, p. 155.

**uomicā** : v. *uomō*.

**uōmis** (et, d'après les autres cas, *uōmer*), -eris m. f. : soc de charrue; cf. Rich, s. u. Ancien et usuel. M. L. 9448 et 9450, *\*uōmēra*.

Sans correspondant exact, comme il arrive d'ordinaire aux termes techniques. Les mots les plus voisins sont v. pruss. *wagnis* « contre (de charrue) » et v. h. a. *waganso* « soc », gr. ὄπις « ὄπις, ἄροτρον; ὄπις » *waganso* « soc », gr. ὄπις « ὄπις, ἄροτρον; ὄπις » *δουροῦ ἄροτρον*. Gr. ὄπις « soc de charrue » est un terme populaire, à n géméné, peut-être du même groupe.

**uōmō**, -is, -uī, -itum, -ere : vomir (absolu et transitif), rejeter. Ancien, usuel et classique. Sens propre et figuré. M. L. 9449.

Dérivés et composés : *uomicā* f. : 1° vomissure (sens figuré); 2° abcès, accumulation d'humeur ou de pus rejeté par le corps. Sans doute féminin de *uomicus*, -a, -um (d'où *\*uomicāre*, M. L. 9451); *uomicōsus*; *uōmiō* f. (classique), -tor m. (Sén.); *uōmiōrius*, d'où

*uōmiōria* n. pl. « dégagements par où s'écoulait la foule dans un théâtre », cf. Rich, s. u.; *uōmitus*, -ūs m. (ancien); *uōmitō*, -ās, itératif, M. L. 9452.

**uōmāz** (Sid.) : sujet à vomir. Composés poétiques ou techniques : *uōmicifus*, *uōmicifusus* (Cael. Aur.); *igni-uōmus* (Lact., Venant., Fort.). Composés : *con-*, *dē-*, *ē-*, *prō-*, *re-uōmō*.

La racine, qui était dissyllabique, fournissait un présent radical athématique représenté par skr. *vōmiti* « il vomit », en face de *vāntāh* « vomi »; ce présent a été remplacé en lituanien par le dérivé *vemiu* « je vomis » (inf. *vōmiti*; avec un causatif *vōmtyti*) et en latin par le thématique *uōmo*. — Parallèlement, le grec a une forme sans *w* initial : *ἐμέω*. Forme nominale en germanique : v. isl. *vaema* « mal de mer ».

**uopiscens**, -I m. : jumeau qui survit après l'avortement de l'autre; cf. Plin. 7, 49 : *uopiscos appellabant a geminis qui retenti utero nascerentur, altero interempto abortu*. Conservé seulement comme cognomen. L'i est attesté par des apex. Sans étymologie. Même formation que *cornisca*?

**uorō**, -ās, -āul, -ātum, -āre : avaler, engloutir; cf. Cic., N. D. 2, 47, 122 : *animalium alia uorant, alia mandunt*. Sens propre et figuré. Ancien, classique, usuel. Mais tend à être remplacé par le composé d'aspect déterminé *dēuorō*. Non roman.

Dérivés et composés : *uorāz* (classique), M. L. 9454 a; *uorāciēs*; *uorāciūs* (époque impériale); *uorāgō* : gouffre, abîme (sens physique et moral, e. g. Cic., *Sest.* 52, 111, *gurgēs et uorago patrimonii*), M. L. 9454, d'où *uorāginōsus*; *uorātor*; *uorātus*, -ūs m.; *uorātrina* f. « taverne, cabaret » et « gouffre » (ces trois derniers tardifs), cf. *lātrina*; *carni-uorus* (Pline, d'après *σαρκωφάγος*); *omni-uorus* (id.), composés savants imités du grec; cf. le type *δημοδόρος*. Une forme simple de *uorus* avec géméné expressive se trouve dans la glose *uorri* : *edaces*.

*dēuorō* (classique et usuel), M. L. 2616; dérivés tardifs : *dēuorātor*, -trix, -trōris; *dēuorātūō*; *dēuorābilis*; *trānsuorō* (Apul.); *trānsuorātūō* (Cael. Aur.).

La racine dissyllabique *\*g<sup>o</sup>erō-*, *\*g<sup>o</sup>rē/ō-* « avaler » fournissait un aoriste radical qu'a conservé gr. *ἔφαγον* dans des rares formes de la langue épique et un parfait dont *βέβρωκα*, *βέβρωμα*, sont les représentants; l'arménien a un aoriste *keray* « j'ai mangé » en face de *utem* « je mange ». Pour le présent, il a été recouru à des dérivés comme gr. *βέβρωσκα* ou lit. *geriū* (inf. *geriti*) « j'avalé » ou à des formes thématiques : skr. *girāmi*, v. sl. *žrē*. Le latin a le dérivé *uorāre* (sans doute « duratif »), comme un certain nombre de formations en -ē, type *ē-ducāre*. Par suite de son sens, la racine admettait en indo-européen beaucoup de formes intensives et expressives entraînant des dissimilations de r ou l; d'autre part, les formes à vocalisme zéro admettaient en partie le timbre u pour la voyelle accessoire; ainsi s'expliquent lat. *gurgulio* et *gurgēs* (ce dernier à redoublement « brisé »). Et il y a, en dehors de toute dissimilation, des formes à l (cf. le cas de *siēlla* en face de gr. *ἀσθήη*) : lat. *guia*, *glutius* (v. ces mots).

**uōs** (gén. *uēstrum*, *uēstri* (uoa-), dat. abl. *uōbis*, acc. *uōs*), pronom de la 2<sup>e</sup> personne du pluriel : vous; cor-

respondant à *tū* du singulier. Le génitif est emprunté à l'adjectif possessif *uēster*, *uēstra*, *uēstrum* (*uōster*) « votre » (le passage de *uōster* à *uēster* s'est réalisé vers 150 av. J.-C.; l'o doit être bref dans *uōster*); la langue archaïque emploie *uōstrōrum*, *uōstrūrum* à côté de *uōstrum*. Renforcé de -met : *uōsmet*, *uōsmetipsi*, ou de -pte, cf. P. F. 519, 30 : *uopie pro uos ipsi Cato posuit*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9455 et 9279, *uēster*, *\*uēster*.

V. l'article *nōs*. Cf. skr. *vaḥ*, av. *vā*, v. sl. *vy*, v. pruss. *uans*. Le latin n'a rien gardé du groupe de lit. *jūs*, etc. Les formes celtiques sont tout autres que les formes latines. Le pronom de 2<sup>e</sup> personne du pluriel a des formes diverses suivant les langues; le latin a, comme le slave, beaucoup simplifié.

**uouēō**, -ēs, *uōui*, *uōtum*, *uouēre* : faire un vœu, vouer : *uōtum uouēre*, *soluere*; par image « souhaiter, désirer » (langue impériale). Ancien, usuel et classique. Non roman.

Dérivés et composés : *uōtum* : 1<sup>o</sup> vœu, promesse ou offrande solennelle faite aux dieux, en échange d'une faveur demandée ou accordée; par suite « souhait exprimé, désir »; 2<sup>o</sup> vœux prononcés lors du mariage, mariage (Apul., *Cod. Just.*), M. L. 9458, celtique : irl. *mōis*; et M. L. 9456, *\*uōtāre* (non dans les textes) « vouer »; *uōtūus* (classique) : votif, M. L. 9457; *uōtūitās* (Inscr.); *uōtifer* (poésie impériale) : -a arbor.

*conuouēō* : vouer ensemble (SC Bac., d'après *conuōrō*); *dēuouēō* : vouer entièrement aux dieux (souvent avec un sens péjoratif), vouer aux dieux infernaux; consacrer (sens propre et figuré); *dēuōtus* : britt. *diuōd*; *dēuōtiō* (cf. *tabella dēuōtiōnis*); *dēuōdiō*, -ās (archaïque et postclassique), M. L. 2617.

Ombr. *uufetes* « uōtis », v. fr. « uōtium » montrent que le premier u- de *uouēō* est un ancien \*u- et le second une ancienne aspirée. Ceci posé, le rapprochement avec véd. *vāghāt-* « faisant un vœu, sacrifiant » est justifié. Cf. aussi arm. *gog* « dis ». — Le rapprochement avec gr. *εἴχομαι* « je prie » est appuyé par le sens et favorise celui avec gāth. *uogōdā* « il a dit », d'une racine indo-iranienne *\*augh-*. Racine du vocabulaire religieux.

**uōx**, *uōcis* f. : voix, organe actif de la parole (d'où le genre animé, féminin comme *lūx*, *prex*, *uis*, etc.); au pluriel sens concret : « sons émis par la voix », cf. Cic., de Or. 3, 57, 216, *omnesque uoces, ut nerui in fidibus, ita sonant ut a motu animi quoque sunt pulsae...*; « paroles, mots », sens qui s'est étendu secondairement au singulier. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9459.

Dérivés et composés : *uōcula* f. : faible voix; inflexion, ton de la voix (d'où *uōculatiō*, intonation); cf. *\*uōculāre*, M. L. 9430; *uōcālis* : doué de la voix (opposé à *nūtus*) ou de la parole, sonore; subst. *uōcālis* f. (sc. *littera*) : voyelle; *uōcālēs* (bas latin) m. pl. : chanteurs. — M. L. 9427, *uōcālis*; *uōcālītās*, trad. de *εὐφωνία*, Quint. 1, 5, 4; *semi-uōcālis* : à demi pourvu de la voix (Varr., Vég.); subst. *semi-uōcālis* f. : semi-voix.

*aequiuocus*, *ūniuocus*, *plūriuocus*, adjectifs tardifs de la langue grammaticale, faits sur des modèles grecs.

*uōciferor*, -*aris* (et *uōciferō*, Varr., T.-L.) : crier, vociférer ; et les dérivés *uōciferatiō* (Cic.), -*tor*, -*tus*, -*ūs* ; *uōcificō*, -*ās* (Varr., Gell.) ; *uōcifer* (Claud.).

Cf. aussi M. L. 9428, \**uōcīnāre*, logoud. *abboginare*. *uōcō*, -*ās* : appeler ; nommer ; invoquer ; inviter. Ancien, usuel et classique. M. L. 9428 a. Fréquent dans l'expression juridique *in iūs uocāre*, où apparaît encore la valeur juridique comme la valeur religieuse est maintenue dans *inuocō* ; de là *uocatiō* « citation en justice » et les composés *aduocātus* « celui qui assiste l'appelé en justice » (emprunté par l'osque : *ak-katus* n. pl. « aduocāti ») ; *aduocatiō* « assistance » ; *prōuocō* « faire appel », *prōuocatiō*, termes techniques de la langue du droit.

Dérivés et composés : *uocābulum* : façon d'appeler ou moyen d'appeler, nom ; nom (par opposition au verbe *uērbum*), d'où *irl. focal* (qui peut représenter aussi *uocālis* ou *uocula*) ; *uocābilis* : sonore, vocal (Gell.) ; *uocāmen* : synonyme rare de *uocābulum*, peut-être créé par la poésie dactylique, cf. Lucr. 2, 657 ; *uocatiō* : citation en justice (cf. plus haut) ; invitation (Catulle) ; appellation (langue de l'Église), d'où *uocātor* (époque impériale), *uocātōrius*.

*uocātus*, -*ūs* m. : appel, invitation ; *uocātūsus* : [cā-sus] « le vocatif », trad. du gr. *κλήτικός* ; *uocātūsus*.

*uocitiō*, -*ās* : avoir l'habitude d'appeler, donner le nom de (diminutif familier).

Composés : *aduocō* ; *aduocātus* m. (cf. plus haut), M. L. 226 et 225 (*aduocātor*) ; *irl. abhoide* ; *aduocatiō* ; *āuocō* (= *āuertō*) ; *āuocatiō* ; *conuocō* ; *conuocatiō* ; *ēuocō*, spécialisé en particulier dans la langue militaire au sens de « appeler des troupes, faire des levées » ; *ēuocatiō* « appel aux armes » et « appel en justice » ; *ēuocātus* m. « vétéran rappelé au service militaire et muni d'un grade », d'où « gradé » ; *ēuocātor*, -*tōrius* (*ēuocātoriā* : mandat du prince, citation) ; *ēuocātūsus* ; *inuocō*, -*uocatiō*, dont la valeur religieuse est nette ; *prōuocō* : appeler dehors, provoquer, faire appel (cf. plus haut), M. L. 6793 b ; *prōuocatiō*, -*tor*, -*tōrius* ; *reuocō* « rappeler » et « rétracter, révoquer » ; *reuocābilis* et *irreuocābilis* (époque impériale) ; *irreuocātus* ; *irreuocandus* ; *reuocāmen* : rappel (Ov.) ; *reuocatiō* (classique), -*tor*, -*tōrius* (époque impériale) ; *seuocō*, -*ās*.

De *uocātus* : *inuocātus* : non appelé.

La racine \**uekw-* était en indo-européen celle qui indiquait l'émission de la voix, avec toutes les forces religieuses et juridiques qui en résultent. Le nom racine *uōx* a en indo-iranien un correspondant, qui a une valeur religieuse : skr. *uōk* (avec *ā* généralisé), av. *uōzē* (acc. *uōzēm*, mais gén. *uōzō*) ; Homère a *uōx*, *uōk*, *uōt*, avec *ō* pour nominatif ; *ōuax* est conçu comme une personne, B 93, *ō* 413 ; tokh. A *wak*, B *wēk* « voix » (féminin) ; v. pruss. *wackis* « Geschrei » (Voc.) est dans un contexte qui montre qu'il s'agit de « cri de guerre » ; le dérivé arm. *goēm* « je crie » s'applique à un cri puissant ; cf. *conuocium*. — Le thème neutre en \*-es- de skr. *uōcah* « parole », gr. (F) *uōc*, n'est pas représenté en latin. Les thèmes verbaux de type archaïque, comme le présent véd. *uōcāti* « il parle », le parfait véd. *uōcāca* (3<sup>e</sup> plur. *uōcāh*), l'aoriste skr. *uōcā-* = av. *uōcā-* = gr. (F) *uōcē-*, ne le sont pas davantage. — Le latin n'a qu'un verbe dérivé *uocāre* dont le c, au lieu du qu attendu,

indique l'influence du nominatif *uōx*, mais qui a gardé le vocalisme *o* bref ; des formes semblables se trouvent en vieux prussien, notamment *wackitwei* « locken » et *perwūkauns* « berufen » (avec *ō*) ; lat. *uocāre* a conservé, surtout dans les formes à préverbe, beaucoup des anciennes valeurs politiques et religieuses. Cette valeur se retrouve dans ombr. *suboco* « inuocō », *subocau(u)* « inuocatiōne ».

*ūpiliō*, (*ūpiliō*), -*ōnis* m. : berger (Plt., As. 540 ; Vg.). — Cf. *ouis*.

*upupa*, -*ae* f. : 1<sup>o</sup> huppe, oiseau ; 2<sup>o</sup> pioche ou pic ; 3<sup>o</sup> biberon (Muscio). Ancien ; formes romanes diversement altérées (*ūpupa*, etc.). V. B. W. s. u. ; M. L. 9076 ; germanique : v. h. a. *uiuu-hopfa*. Pour la forme, cf. *ulula*.

Le grec a, avec un vocalisme différent, *ἔπος*, et aussi *ἄπαφος* (Hes.) avec *a* et *ph* sans doute expressif ; v. Frisk, s. u. Onomatopée, de type populaire, de forme mal fixée. †

*urbis*, *urbis* (gén. *urbium*) f. : 1<sup>o</sup> ville (par opposition à *arx*, à *rūs*) ; 2<sup>o</sup> la ville par excellence, Rome (cf. *ἄου* en grec et M. L. 9078). Usité de tout temps, mais supplanté dans les langues romanes par des représentants de *ciuitās* et de *uilla*.

Dérivés et composés : *urbānus* : de la ville (opposé à *rūsticus*) ; par suite « poli, fin, spirituel » = *ἀστεῖος* ; *urbāniūs* = *ἀστυότης* ; *urbāne* = *ἀστυεύς* ; *inurbāne* ; *pseudourbāna* (*aedificia*) : hybride gréco-latin « qui copie la ville » (Vitr.) ; *urbicus*, adjectif de l'époque impériale, formé sur *rūsticus* ; d'où *urbicārius* (Cod. Theod., Just.) ; *urbicula* (Gloss.) ; *suburbānus* : de banlieue, de faubourg ; *suburbāniūs* ; *suburbium* : faubourg ; *suburbicārius* ; *amburbium*, -*i* n. : profession autour de la ville, d'où *amburbialiūs*, *amburbālis* (*hostia*) ; cf. P. F. 5, 3 ; Serv., B. 3, 77, comme *ambaruālis*.

*urbi-capius* (Plt.) ; cf. *πυλοπορος* ; *urbi-cremus* (Prud.), -*genus*, -*gena*.

Sans doute emprunté. Il n'y a pas en indo-européen un nom de la « ville ». Le groupe de gr. *πόλις*, etc., signifiait « citadelle ».

*urceus* (*urceum*, Cat., Agr. 13, 1), -*i* m. : vase à anses, pot ; cf. Rich, s. u. Ancien, technique. M. L. 9080, *urceus*. Celtique : *irl. orc* ; got. \**aurkjus*.

Dérivés : *urceolus* (et *urceolum*, Gloss.) ; *orce*, *orci*, *urci*-, M. L. 9079, *urceolus* et *urceola* (als. *erkle*) ; *urceolaris* : u. *herba* : pariétaire, M. L. 9078 a ; *urceditum* (Pétr.).

Mot technique, sans doute emprunté ; inséparable de gr. *ὄρχη* « terrine ». Mais la nature du rapport ne se laisse pas préciser. Cf. *orca* et *urna*.

*urcō*, -*ās*, -*āre* : crier (en parlant du lynx, Suét., Anthol.). Une variante *hircō* a subi l'influence de *hircu*.

*ūrdō* : v. *ūrō*.

*urgō*, -*ēs*, *urāi* (rare), *urgōre* : serrer de près, presser (transitif et absolu : *nil urget* « rien ne presse », Cic., Att. 13, 27, 2 ; joint à *premere*, *instāre*, Cic., Agr. 1, 5, 15 ; de Or. 1, 10, 42) ; poursuivre ; de là *urgēns* « urgent » (tardif), *urgenter*. Pas de substantifs dérivés. Ancien,

usuel, classique. A peine représenté dans les langues romanes. M. L. 9083.

Composés : *ad*-, *ex*-, *in*-, *per*-, *sub*-, *super*-*urgō*, tous rares, pour la plupart d'époque impériale, et savants.

On approche des verbes de sens divergents, mais conciliables ; got. *wrikan* « poursuivre », gr. *εργω* (de \**εργω*) « j'enferme », skr. *urjati* « il va de l'avant », lit. *erktiū* « je serre ensemble », v. sl. *ot-prāz* « j'ouvrirai », etc. Possibilités ; mais rien n'est exactement démontrable. Le latin aurait un \*-r- représentant i.-e. *ur* au lieu de r. Forme peu sûre.

*urica* : v. *eruca*.

*ūrīna*, -*ae* f. : urine ; par extension « liquide séminal » (Juv. 11, 170). Terme technique. M. L. 9085 (mots savants) ; B. W. s. u. ; *ūrnālis* « d'urine » et subst. *ūrnālis* n. « urinal ».

*ūrīnor*, -*aris* : -i est mergi in aquam, Varr., L. L. 5, 126 ; *ūrīnātor* « plongeur ». Rare, technique.

Alors que le substantif *ūrīna* s'est spécialisé dans le sens de « urine » (peut-être sous l'influence du gr. *ὄσπον*), le verbe *ūrīnor* a gardé le sens ancien de « plonger dans l'eau » et l'acte d'uriner s'est exprimé par *meiū*, *mingō* ou le verbe \**pissō*.

On ne peut comparer directement gr. *ὄσπετα* « j'urine », qui a dû commencer par F, à en juger par les formes *ὄσπρον*, *ὄσπρησα*, *ὄσπρημα*, et dont on rapproche le groupe de gr. *ἔρση* et *ροσέε*, etc. S'il y a parenté, elle est lointaine. Cf. peut-être le groupe de skr. *ōdr*, *ōdri* « eau », tokh. A *wār* « eau », qui est éloigné.

*urium*, -*i* n. : *uiuium lauandi est, si fluens amnis lutum importet, id genus terrae urium uocant*, Plin. 33, 75. Sans doute mot étranger, ibérique ?

*urna*, -*ae* f. : urne, vase à col étroit et à corps renflé qui servait à divers usages : urne à liquides, urne cinéraire, urne à voter ; unité de capacité équivalant à la moitié d'une amphore ; v. Rich, s. u. Rattaché par l'étymologie populaire à *ūrīnor* ; cf. Varr., L. L. 5, 126. Ancien, usuel. M. L. 9086.

Dérivés : *urnula*, -*ae* ; *urnālis* ? : d'une urne, d'où *urnālia* n. pl. ; *urnārium* : desserte ; *urni-fer*, -*ger* (poétique).

Sans doute de la même famille que *urceus* ; v. ce mot.

*ūrō*, -*is*, *ussī*, *ustum*, *ūrere* : brûler, sens propre et figuré ; physique et moral. Ancien, usuel et classique. Peu représenté dans les langues romanes. M. L. 9081.

Dérivés et composés : *ūrēdō* f. : 1<sup>o</sup> démangeaison ; 2<sup>o</sup> nielle ou charbon, maladie des plantes (classique) ; *ūrīgō* f. : démangeaison, prurit (cf. *prūrīgō*, époque impériale) ; *ustiō* (époque impériale), M. L. 9094 a ; *ustor* : brûleur de cadavres ; *ustrīna* et \**ustrīnāre*, M. L. 9096 « flamber » ; *ustūra* (basse époque), M. L. 9097 a ; *ustūiō*, -*is* (Prud.).

*usta*, -*ae* f. : cinabre brûlé ; *usticius* : bistre (terre de Sienna brûlée) ; *ustilāgō* : 1<sup>o</sup> inflammation (*κατακαυμα*, Sept.) ; 2<sup>o</sup> chardon sauvage (Ps.-Apul.) ; *ustulō*, -*ās* (déjà dans Catulle) ; *ambustulātus* dans Plt., Rud. 770), synonyme de *ūrere*, bien représenté dans les langues romanes, M. L. 9097 ; *ussitat* : frequenter combūrit (Gloss.).

Composés de *ūrō* : *adūrō* : brûler extérieurement, M. L. 212 ; *adustiō* (époque impériale) ; *ambūrō* : brûler autour ; le sens du préverbe s'affaiblit à partir de Cicéron et le verbe marque alors l'achèvement de l'action, comme *comb-*, *per-ūrere* ; *ambustiō*. C'est de *ambūrō*, coupé *am-būrō* (d'après *am-plector*, etc.), qu'a été tiré un substantif *bustum* et un verbe \**būrere*, par lequel s'explique *combūrō*, *combustiō*, -*tūra* ; *deūrō*, *exūrō*, -*ustiō* ; *in-ūrō* ; *obustus*, \**reustus*, M. L. 7150 ; *per-*, *prae-*, *sub-ūrō*, rares pour la plupart, sauf *combūrō*, *exūrō*, *inūrō*.

Le présent *ūrō* répond à gr. *εῖω* et skr. *ōpāmi* « je brûle », et *ustus* à skr. *uṣṣāh* « brûlé ». Le germanique a des formes nominales : v. isl. *ysia* « feu », *usli* « cendre brûlante », etc. Le verbe expressif *ustulāre* est formé comme *postulāre*.

*ursus*, -*i* m. (et *ursa*, -*ae* f.) : ours, ourse. Le féminin est surtout poétique ; à l'imitation du grec, sert à désigner des constellations, la Grande et la Petite Ourse. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 9089, *ursus* ; celtique : britt. *ors*.

Dérivés : *ursinus* ; *ursārius* : gardeur d'ours (Inscr.). Noms propres : *Vrsō*, *Vrsulus*, -*ia*, -*sācius*.

Cf. skr. *ṛṣab*, av. *arōšō* (et pers. *arš*), arm. *arj* (gén. *arjōy*), gr. *ἄρκτος* et *ἄρκος*, *irl. art* (cf. gaul. *deae artionis*). Le mot est remplacé par des mots nouveaux en germanique, en baltique, en slave, par suite d'interdictions de vocabulaire.

*urtica*, -*ae* f. : ortie, plante ; et ortie de mer, zoophyte. Mis en rapport, par étymologie populaire, avec *ūrō* par les Latins ; cf. CGL V 255, 8 : *urticae genera sunt duo, masculus et femina* ; *masculus si tangatur ustul...* ; mais on attendrait \**ustica*. Les formes romanes supposent *ūrtica* avec *ū*, M. L. 9090. Ancien (Plt.). Panroman.

Dérivés : *urticatum* (Gloss.) ; \**urticulu*, M. L. 9091. Nom de plante, sans étymologie.

*ūrūca*, -*ae* f. : chenille du chou. Cf. Thes. Gloss., s. u. — V. *ērtica*.

*ūrus*, -*i* m. : auroch. Mot germanique, cité pour la première fois par Cés., B. G. 6, 281. †

*uruum*, -*i* n. : mancheron de la charrue (= *būra*). Technique, cité par Varron ; demeuré en sarde. M. L. 9092.

*uruō*, -*ās*, -*āre* : -*are est aratro definire*, Dig. 50, 16, 239, § 6 ; cf. F. 514, 22 : *uruat Ennius in Andromeda significat circumdat, ab eo sulco qui fit in urbe condenda uruo aratri, quae fit forma simillima uncini curuatione buris et dentis, cui praefigitur uomer*. L'abrégé de Festus a la forme *ueruat* : *circumdat*. Sans doute dénominateur du précédent. Osq. *uruvū* « curua » ? (Cipp. Abell., l. 30). †

*uspīam* adv. : quelque part. Adverbe de lieu, de sens identique à *quōpiam* et *usquam*. Attesté depuis Plaute, employé par Cicéron (œuvres philosophiques et correspondance, non dans les discours) ; rare à l'époque impériale, où on le rencontre surtout chez les archaïsants. N'est guère usité que dans les phrases négatives, conditionnelles ou interrogatives.

*Vspiam* est à *quispam* comme *usquam* à *quisquam*; le suivant.

**usquam** adv. : même sens que *usquam* et *quodquam*. Haute emploi indifféremment *usquam* ou *quodquam* avec les verbes de mouvement : Cap. 456, *ne quoquam peitem/ecerat sine custode*; Mo. 857, *equidem haud usquam pedibus abscedam tuis*. — *Vspiam*, *usquam* n'ont, en effet, pas *ubi* au premier terme et semblent formés de *us-*, issu de *\*ut-s*, élargissement de *ut*, et des particules indéfinies *-pam* (de *pe + iam*), *-quam*. Les premiers est donc « en quelque façon, d'aucune manière », sens du reste bien attesté, cf. Plt., Tri. 336, *qui quidem nusquam per uirtutem rem confregit atque eget*, sur lequel s'est développé le sens de « quelque part, en quelque endroit », par une extension naturelle que favorisait en outre l'existence de *quodquam*, dont la langue tendait à rapprocher *usquam*. D'abord plus fréquent que *usquam*, mais ne semble plus employé après le 1<sup>er</sup> siècle.

Composé : *nusquam* de *ne + usquam* « nulle part ». V. *ut* et *quam*.

**usque** adv. : s'emploie absolument ou joint à d'autres particules, adverbos ou prépositions, pour marquer la continuité d'un mouvement dans le temps ou dans l'espace, envisagé dans son point de départ ou dans son point d'arrivée : *usque ab* (ab... usque), *usque ex*, *usque inde*, *hinc*; *usque ad* (ou ad... usque), *adhuc*; *usque in* (et in... usque); *usque eò*, *usque quò* et *quousque*; *usque dum*, *usque donec*, *usque quod*; *usque quaque*. Le sens est celui d'un indéfini « en tout endroit, en tout temps », puis « toujours ». À l'époque impériale, par extension de constructions telles que *usque Romam* (Cic.), où *Romam* était considéré comme « dépendant », de *usque*, *usque* a été employé comme préposition avec le sens de « jusqu'à », e. g. Just. 7, 1, 4, *imperium usque extremos Orientis terminos prolatum*.

*Vsque* n'est pas séparable de *usquam*; pour la forme, cf. *quisque*, *utique*.

**ustilāgō** : v. *ūrō*.

**ūsūrpō** : v. *utor*.

**ūt**, et forme renforcée **ūtī** (*uteī*); la forme ancienne *ūta* (correspondant à *ūta*) figure aussi peut-être dans *aliuta*, conservé par P. F. 5, 15 : *aliuta antiqui dicebant pro aliter*, ex Graeco ἄλλοιως transferentes. Hinc est illud in legibus Numae Pompili (15) : « Si quisquam aliuta faxit, ipsos Loui sacer esto » et dans *utinam* de *\*utinam*, particule appartenant à un thème de relatif interrogatif-indéfini signifiant « comment » et « en quelque manière, comme » (cf. la synonymie de *ut* et de *quī* dans les souhaits : *qui illum di omnes perduint*, Plt., Men. 451, et *ut illum di perdant*, Naev., Com. 19). À pour corrélatif *ūa* dans les groupes *ūa... ut* ou *ut... ūa* « ainsi... comme », qui servent souvent à introduire des phrases comparatives; à *ūa* peuvent se substituer des synonymes : *sic* (de la *sicut*, *sicuti*); peut être redoublée pour renforcer le sens indéfini : *ut ut* « de quelque manière que », ou accompagnée de particules généralisantes comme le pronom indéfini lui-même : *utcumque* « de quelque manière que » et « de toute manière » (cf. *quicumque*); *utique* « en tout cas », souvent avec valeur restrictive « tout au moins » (cf. *quisque*, quelquefois

« spécialement » (T.-L.); ou d'une forme d'adjectif ou de verbe, g. e., *ut puta* « par exemple », proprement « compte (ou « songe à ») en quelque sorte ». — Vt « comme » a servi également à introduire des phrases causales ou explicatives, soit seul, soit accompagné : *pro eò ut* « dans la mesure où », *perinde ut*; avec un substantif : *ut cynicus* « en qualité de cynique », Cic., Tu. 5, 33, 92; *ut est captus humanum* « étant donné ce qu'est l'intelligence humaine », Cic., Tu. 2, 27, 65; de là *utpote* « comme il est possible », *utpote qui* « comme il est possible à quelqu'un qui » : *satis nequam sum, utpote qui hodie amare inceperim*, Plt., Rud. 462; *utpote cum*.

Enfin, comme le gr. ὡς dans ὡς τάχιον et comme *tva*, *ut* a pu servir à indiquer le temps ou le lieu : *ut, ut primum, statim ut, ut... tum*, etc. g. Plt., Am. 203, *principio ut illo aduenimus, ubi primum terram tetigimus*; Cic., Q. Fr. 2, 3, 2, *qui ut perorauit, surrexit Clodius*; et, avec sens local (rare, poétique et peut-être à l'imitation du grec), Cat. 11, 2, *sive in extremos penetrabit Indos | litus ut longe resonante Eoa | tunditur aqua*; et aussi 17, 10.

Vt, en qualité de particule indéterminée, accompagnait souvent des subjonctifs de supposition (d'où *ut* « à supposer que », *quod ut ita sit*, proprement « les choses seraient-elles ainsi de quelque manière », Cic., Tu. 1, 21, 49), de possibilité ou d'intention : *ita milites instruxit ut hostium impetum sustinere possent* voulait dire originairement « il rangea ses soldats ainsi; ils pourraient d'une manière ou d'une autre supporter le choc de l'ennemi ». La langue a tendu à considérer cet *ut* ainsi employé comme une conjonction subordonnante qui introduisait le subjonctif, ayant le sens de « pour que, afin que, que ». Vt a donc servi à introduire des complétives après les verbes marquant l'effort, *cūrāre*, *dare operam*, *facere ut*, la demande, le souhait ou la crainte, la possibilité, l'éventualité : *fi, accidit, sequitur ut*, etc. Par une extension nouvelle, *ut, ūa ut* (*tantus, tot, is... ut*) a servi à introduire des propositions marquant une conséquence d'un fait précédemment accompli, « de telle sorte que », e. g. Cic., Verr. 2, 4, 42, 94, *eos deduxi testes et eas litteras deportavi ut de istius facto dubium esse nemini possit*, « j'ai produit de tels témoins, et j'ai ramené de telles lettres que personne ne peut (et non : ne puisse) douter... ». — Il s'est constitué ainsi deux conjonctions qui, dans l'emploi, n'avaient plus rien de semblable : 1<sup>o</sup> *ut* « comme », avec une série de sens dérivés, mais voisins, et où le mode, là où un verbe était exprimé, était l'indicatif; 2<sup>o</sup> *ut* « afin que, de sorte que », où le mode était le subjonctif. Le même développement se trouve en grec pour ὡς, qui a tous les sens de *ut* latin.

Outre les composés de *ut* cités plus haut, on trouve encore : *utinam* (cf. *uisnam*) : particule accompagnant un souhait relatif au présent, au passé ou à l'avenir « puisse-t-il arriver que; plaise, plutôt aux dieux que; que ne... »; et, avec *ut* comme second terme, *sicut, uelut, prout, praecut*, anciens juxtaposés dont les deux termes ont tendu à se souder.

Vt, malgré la fréquence de son emploi en latin, est à peine représenté dans les langues romanes (cf. M. L. 9099 a), qui ont recouru à des formes plus pleines. Déjà, dans la Cēna Trimalchionis, *ut* au sens de « comme »

est remplacé généralement par *quomodo, quemadmodum*; e. g. *solebat sic cenare quomodo rex*, 38, 15; *quomodo dicunt*, 38, 8.

Le t final de *ut* suppose qu'il s'est amui une voyelle finale, -a à en juger par *ita* et *aliuta*; cette voyelle subsiste, altérée, dans *uti-nam, uti-que* et dans *utei, utī* (de *\*uta-i*). En regard, l'osco-ombrien a osq. puz, omb. puz-e, *pus-ei, pus-e*, donc un ancien *\*qut-s* qui se retrouve dans lat. *uspiam, usquam, usque*. Le radical *\*kwu-* est celui qui figure dans *ubi*, etc. (v. ce mot). Le suffixe apparaît en indo-iranien sous la forme non expressive -ti dans skr. *tī* (v. *īa*) et avec -th- expressif et forme pleine de la voyelle dans gāth. *iā* « ainsi », véd. *iūth* (avec gemination expressive). La forme attestée par osq. puz et lat. *us-quam* résulte de ce qu'un -s final était susceptible de s'amuir en indo-européen. L'emploi d'un radical *\*kwu-* doit être une innovation italique : cf. skr. *kāth* et gāth. *kaṭā*; mais, à côté de *kuṭa*, l'Avēsta a une forme, sans doute secondaire, *kuṭa* « comment », d'après *kuṭa, kuṭra*, etc. Le modèle était fourni par *iā*, puisque, en face de *kuṭa*, il y avait *iā* « ici »; c'est, de même, *īa* qui a dû fournir le modèle de *ut(a)*, en face de *ibi, ubi*.

**uter, utra, utrum** : pronom interrogatif indéfini « lequel des deux » et « celui, celle des deux qui, que »; peut s'employer aussi au pluriel; cf. Cic., Q. fr. 2, 11, 4, *sed utros eius habueris libros — duo enim sunt corpora — an utrosque nescio*. Quelquefois, renforcé de -ne, e. g. Hor., S. 2, 2, 107, *uterne | ad casus dubios fides sibi certius, hic qui... | an qui; cf. quīne, quōne*. — Le neutre *utrum*, qui servait à annoncer une alternative proposée à un interlocuteur, e. g. Plt., Ru. 104, *sed utrum tu masne an femina es?*; Mo. 681, *uidendum primum utrum eae uelintne an non uelint*, est devenu par là une conjonction introduisant le premier terme d'une interrogation double (M. L. 9103); l'ablatif *utro* est devenu un adverbe local « auquel des deux endroits ». — Cf. aussi *\*utrim*, adverbe local conservé dans *utrimsecus* (Aetna 593). Ancien, usuel et classique. Mais, ayant perdu le sens du suffixe *\*tero-*, la langue a tendu à effacer la distinction entre *uter* et *quis*; la confusion existe dès l'époque classique et plus encore sous l'Empire. Non roman.

Composés : neuter q. u. ; *uterque, utraque, utrumque* : chacun des deux (cf. *quisque*, dont *uterque* est le comparatif), l'un et l'autre (singulier et pluriel); *utroque* « de part et d'autre, des deux côtés » (*utroqueuersum*); *utrāsque* (Cass. Hem.); *utrimque* (*utrinque*); *utrimquesecus* « des deux parts »; *utrumcumque*; *utra-, utrumcumque* : qui que soit des deux qui (classique); *uterlibet*; *uteruis* : qui vous voulez des deux; n'importe lequel des deux; *utrobi* (*utrobi, utribi*) : dans lequel des deux endroits, dans celui des deux endroits où (archaïque et langue du droit impériale); *utrobique* (*utrobique*).

Enfin, les deux termes juxtaposés *alter uter* « l'un ou l'autre » ont tendu à se souder et le dernier élément seul s'est décliné : *alteruter, alterutra, alterutrum*.

Les formes osques et ombriennes reposent sur *\*kwō-* à l'initiale : osq. pūtūrūspid « utrique », omb. *podruh-peī* « utroque », etc. Ceci concorde avec les formes des autres langues pour l'interrogatif-indéfini se rapportant

à deux notions envisagées séparément : skr. *katardh*, av. *katārō*, lit. *katrās*, gr. κότερος, got. *kwaþar*. Comme celui de *ut, usquam*, l'u de *uter* est donc analogique; mais, ici, il est propre au latin, et non pas commun à tout l'italique. Ici aussi, le point de départ se trouve dans le parallélisme de *ibi, ubi*. La forme à *i-* qui a servi de point de départ survit dans *iterum* (v. ce mot).

**uter, utris m.** (n. pl. *utria*, Luc. Inc. 91 ap. Non. 232, 36; gén. *utrium*, Sall., Iu. 91, 1) : outre. Ancien, technique. M. L. 9102.

Dérivés et composés : *utrārius* : porteur d'eau (langue militaire); *utriculus* : petite outre; *utriculārius* : fabricant d'autres, *utricularii fabri*, CIL XIII 1934; v. B. A. Müller, Glotta 9, p. 202 sqq.; *utricium*; *utricum* (Gloss.); *utricida*, composé formé plaisamment par Apulée d'après *pāricida*. Cf. aussi M. L. 9100, *\*utellum*.

Le rapprochement avec gr. ὕδρα « vase à eau » est séduisant. Il s'agit peut-être d'un emprunt qui aurait passé par l'étrusque.

**uterus** (*uter*, Caec. ap. Non. 188, 11; *uterum* n. dans Plt., Turp., Afr. ap. Non. 229, 27), -i m. : ventre; en particulier « partie du ventre où se trouve le fœtus, utérus ». Ancien et classique.

Diminutifs : *uterculus, utriculus* (Pline); adjectif : *uterinus*.

On pense naturellement à skr. *udāram* « ventre », gr. ὄδρος γαστήρ (Hés.), v. pruss. *weders* « ventre ». Mais ceci n'explique pas le t. Les mots de ce groupe ont des formes « populaires » instables, ainsi qu'il a été noté sous *uenter*.

**utique** : v. *ut*.

**ūtōr, -eris, ūsus, sum, ūtī** (ancien *\*oitōr* encore attesté dans les graphies *oeti, oetier* = ūtī, *oitile* = ūtīle, fournies par les inscriptions anciennes ou les vieux textes de lois, e. g. CIL I<sup>2</sup> 756, 6 et 8; 586, 9; Fest. 288, 25; quelques emplois passifs de *ūtōr*, cf. Nov. ap. Gell. 15, 4) : user, faire usage de, se servir, employer. Complément à l'ablatif-instrumental (classique) et aussi, à l'époque ancienne, à l'accusatif, d'où l'expression *dare ūtendum* (*aliquid*), qui est encore dans Cicéron et Ovide. — *Vtōr* a aussi le sens dérivé de « avoir des rapports avec », e. g. Cat., Agr. 143, 1, *ulicia uicinas aliasque mulieres quam minime utatur*; « avoir à sa disposition, jouir de, avoir » : *patre usus et diligente et diti*, Nep. Att. 1, 2. Ancien, usuel, classique. Non roman; remplacé par *\*ūsāre*. M. L. 9093.

Dérivés et composés : *ūtilis* et *ūtibilis* (archaïque); *ūtiliter*; *ūtilitas* : utilité (abstrait et concret); *ūtilitātēs* « services »; *inūtilis* « inutile » et « contraire à l'utilité, nuisible »; *inūtiliter*; *inūtilitas* (rare, mais classique); *ūtēnsilis* : dont on peut faire usage; n. pl. *ūtēnsilia* « ustensiles ». Mot, semble-t-il, de la langue parlée (Varr., Col., T.-L.); non strictement classique). M. L. 9101, *ūtēnsilia, \*ūsūilia*. Dérivé : *ūtēnsilitās* (Tert.).

**ūsus, -ūs m.** : « usage » et « utilité ». S'emploie avec *esse* dans l'expression *ūsus est* (*alicui alicuā rē*) « il y a profit à quelqu'un avec quelque chose »; cf. Plt.,

Pseud. 50, *argento mi usus inuento siet*, devenue synonyme de *opus est*; cf. le développement de sens de gr. χρῆ, χρῆσθαι; *usus fructus*, expression asyndétique désignant le droit d'usage et de jouissance d'un bien dont on n'est pas propriétaire (par opposition à *mancipium*, cf. Lucr. 3, 971) : *est usus alienis rebus utendi fruendi, salua rerum possessione*, Dig. 7, 1, 1.

De là *usufructuarius* : usufruitier, terme juridique (Gaius, Dig.). — Cf. aussi *usu capio* : « prendre par usage ». Ancien juxtaposé dont les éléments ont tendu à se souder. Terme de droit, auquel correspond un substantif *usucapio, -ōnis* : *est dominii adeptio per continuationem possessionis anni uel biennii; rerum mobilium anni, immobilium biennii*, Ulp., Fgm. tit. 19. — Sur *usucapio* ont été faits *usu-recipio, -receptio* (Gaius).

*Vsus* est resté dans les langues romanes (M. L. 9099), qui en ont tiré un dénominatif : fr. *us* (remplacé par *usage*), *user*; B. W. s. u.

Dérivés : *usualis* et *usuarius*, tous deux tardifs; *usuarius* subst. m. : usager, usufruitier (termes de droit).

*ūsura* : usage (ancien et classique). Spécialisé dans la langue du droit au sens de « profit retiré de l'argent (prêté) », « intérêt, usure », M. L. 9098. De là *ūsūrius* « dont on a la jouissance » ou « qui porte intérêt », irl. *usuire*; *ūsūra* (Gloss.).

*ūsio* : usage. Rare, non classique, usité seulement dans des locutions toutes faites : *ūsioni esse, ūsiōnis grātia*; *ūsibilis* (CGL II 597, 63, *usibile, bonum*); cf. M. L. 9094.

*ūsūtātus* : d'un fréquentatif *ūsitor* (Gell. 10, 21, 2; 17, 1, 9), et *ūsūtō* non attesté en dehors de la glose *usitōf: χρῶμα*, CGL II 479, 17, à la fois de sens actif et passif : 1° qui se sert de; 2° usité, usuel (sens le plus fréquent); *ūsūtāē*. Souvent confondu avec *ūsūtātus*.

*ūsūrpō, -ās* : prendre possession par usage. Terme de droit, qui peut-être s'est employé d'abord de celui qui prenait une femme (*rapere*) sans passer par des noces légitimes; cf. Gell. 3, 2, 12 sqq. S'est appliqué ensuite à toute espèce d'objets dans le sens de « s'approprier, prendre possession ou connaissance de », puis « usurper »; et par affaiblissement « faire usage de, employer », e. g. *ū. uocem* « employer un mot » (cf. *nūncupō*); de là l'emploi dans le sens de « surnommer » (cf. *perhibēri*). e. g. Cic., Off. 2, 11, 40, *Laelius is, qui Sapiens usurpatur*. — Dérivés : *ūsūrpātio* (classique); *ūsūrpātor, -trix* (tardifs), *-tōrius*; *ūsūrpātūsus*; *ūsūrpābilis*.

Composés : *abūtor* : 1° « in usum consumere », dit Non. 76, 27, définissant *abūsa* « in usum consumpta ». C'est sans doute le sens premier, cf. *absumō*, etc.; par suite « user complètement de », e. g. T.-L. 27, 46, 11 : *exendum in aciem abutendumque* (= tirer tout le parti possible) *errore hostium*; 2° détourner de son usage, abuser, mésuser.

Dérivés : *abūsus, -ūs* m. : 1° emploi de choses fonçibles (opposé à *ūsus*), cf. Don., Andr. Prol. 5 : *usui est ager, domus, abusui uinum, oleum, et cetera huius modi*; 2° abus (sens rare), M. L. 55; *abūsiō* : 1° terme de rhétorique traduisant le gr. *κατάχρησις*; 2° abus

(langue de l'Église); d'où *abūsor* (langue de l'Église); *abūsiuus* (tardif); *abūsiuē* (Quint); *coūtor*, calque de *συγχρομαι* (Vulg.); *deūtor* (Corn. Nep., Eum. 11, 3, douteux); *exūtor?* un participle *exussum* au sens de *abūsum* « dépensé complètement » est quelquefois admis dans Plt., Tri. 406; mais le texte est douteux, et sans doute faut-il lire *exunctum*. Cf. aussi *\*adūso, -ās*, M. L. 215.

L'existence de la diphtongue est confirmée par osq. *ūtitiuf*, nom: sg. « \*ūsio », pélign. *oisa* « *ūsā* » (*casnar oisa acetate*)? (Mot italique, mais dont aucune étymologie claire n'est connue).

*ūua, -ae* f. : 1° raisin; et grappe de raisin. Se dit, par extension, d'autres fruits ou baies, de forme semblable au raisin (*ūua amōmi, lauri*; u. *agrestis, canina, coruina, lupina, taminia*), ou de la grappe que forme un essaim d'abeilles; 2° luette = *σταφυλή*; 3° sorte de poisson de mer (? v. de Saint-Denis, *Vocab.*, s. u.). Ancien (Caton), classique, usuel. M. L. 9104 et 9105, *ūuula, ūuola* (Plin. 27, 44) « petit raisin ».

Composé : *ūuifer* (St., Sil.).

On pense naturellement à lit. *uga* « baie », v. sl. *jaboda* « fruit », *vin-jaga* « raisin ». Mais on ne voit pas comment établir le rapport. La terminologie de la « vigne » est, du reste, ou empruntée (*uīnum*, etc.) ou récemment adaptée (*uītis*). Le gr. *δα* « cormier » ne convient ni pour la forme ni pour le sens.

*ūueō, -ēs, -ēre* : être humide. Attesté seulement au participle *ūueō* (époque impériale).

Formes nominales et dérivés : *ūuor*, Varr., L. L. 5, 104 : *uuae ab uuore*; *ūueōscō, -is* : devenir humide (Lucr.); *ūuidus* et *ūdus* : humide (attestée depuis Plt.; surtout poétique); *ūuidulus* (Catull.); *ūuidiūs* (tardif, rare); *ūdō, -ās* : humecter (tardif).

*ūdor?* : dans Varr., L. L. 5, 24 : *hinc* (scil. *ex uerbo* « *humus* ») *udus, uuidus*; *hinc sudor et udor*, si toutefois *ūdor* n'est pas la transcription du gr. *ὄδωρ*.

*Ūuidus, ūdus* ont cédé devant *ūmidus* que soutenait le rapprochement populaire avec *humus*. Les emplois de ces formes sont rares et presque uniquement poétiques; *ūuor, ūdor* ne se trouvent que dans Varron, dont ce sont peut-être des inventions étymologiques. Cf. *uligō* et *unda*?

*uuluagō* (*uulgagō, bulbagō*), -inis f. : asaret. De *uulus*; la plante passait pour emménagogue. V. André, *Lex*, s. u.

*uxor, -ōris* f. : femme légitime prise par le mari « *liber[or]um sibi quaesendum grātia* »; terme juridique « *uxōrem dūcere* [jamais *coniugem*], *habere* »; dans les textes de lois, *uxor* s'oppose à *uir* et familial; le terme noble est *coniuz*. Ancien et classique. M. L. 9106 (représentants rares et qui n'ont pas tous survécu); *mulier* est beaucoup mieux représenté.

Dérivés : *uxōrius* : relatif à l'épouse ou au mariage, d'où *uxōrius* : faible pour son épouse; *uxōrium* : impôt sur les célibataires; *uxōriōsus* (Gloss.); *uxōrcula*, terme de tendresse familial; cf. aussi M. L. 9107, *\*ūxorāre* « prendre femme ».

Le seul mot qui admette un rapprochement est arm. *amusin* « époux, épouse », qui se laisse décomposer en

*am-* « avec » et une formation de la racine *\*euk-* « être habitué à, apprendre » qu'a l'arménien dans *usanim* « j'apprends ». En latin, il n'y a que le sens de « épouse », parce que *uxor* doit être une combinaison de *\*uk-*, à rapprocher de l'arménien *us-*, et *-sōr-*, le même élément qui figure dans *sōror* (*\*swe-sor-* étant « la personne féminine du groupe »; pour *\*swe-*, cf. *sodālis*) et dans les

formes féminines des noms de nombre : skr. *tisrāḥ* « 3 », *cāstarāḥ* « 4 », etc.; *\*uk-sōr-* est une sorte de composé. Bien que limité à l'italique, le mot est donc ancien; c'est un des archaïsmes de l'italique. Le pélignien a *usur* (nominatif pluriel?) et, sur la malédiction osque de Vibia, se lit *usurs*, qui peut signifier « *uxōrēs* » (mais le sens est douteux; v. Vetter, *Hdb.*, n. 6). V. *sōror*. f

X

*xenium, -i* n. : présent, cadeau (fait à un hôte). Emprunt de la langue impériale (Pline le J., Mart., etc.) au gr. *ξένιον*. Diminutif : *xeniolium* (Apul.).

*xystus (-tum n.)*, -i m. : galerie couverte, colonnade. Emprunt au gr. *ξυστός* (-τος), depuis Cicéron.

Z

*zaberna, -ae* f. : giberne (Éd. Diocl.); v. *gaberina*.

*zabulus, -i* m. : forme populaire de *diabolus*, transcription du gr. *διάβολος*, avec passage de *dy-* à *z*, comme dans *zaconus*, etc. (Paul. Nol., Lact.).

*zamia, -ae* f. : perte, préjudice. Hapax de Plt., Au. 197; transcription du gr. *ζάμια*; à lire sans doute *sāmia*, comme *sōna*, etc.

*zanca, -ae* f. : bottine montante. Mot parthe : z. *parthica* (Trebb. Poll.), rare et tardif.

*zēlus, -i* m. : jalousie amoureuse, envie. Emprunt tardif au gr. *ζῆλος*, surtout fréquent dans la langue de l'Église, avec ses dérivés *zēlōsus* « jaloux », M. L. 9613; B. W. s. u.; *zēlō, -as* (Tert., Aug., Vulg.) et *adzēlor, -āris*; *zēlanter* adv., *zēlātor* (Ven. Fort., Ambr.) et le composé *zēlotypus* (depuis Pétr., Juv., Quint.).

*zenzur* : plante mal déterminée, sorte de prêle? = *πολύρονον* dans Muscio 71, p. 101 Rose. Sans doute mot punique.

*zephyrus, -i* m. : zéphyr. Emprunt poétique au gr. *ζέφυρος*, équivalent au *fauōnius*. Cf. *zephyria oua*, M. L. 9615 a. f

*zens, -i* m. : sorte de poisson (Plin.); transcription du gr. *ζαῖς*.

*zingiberi* : transcription du gr. *ζιγγίβερι(ς)*, lui-même de source orientale, qui est à l'origine du fr. *gingembre*. M. L. 6919.

*zinzala, -ae* f. : moustique. Tardif (Cassiod., Gl.); onomatopée passée dans les langues romanes. M. L. 9623.

*zinzilō, zinzilulō, -ās* : gazouiller (Suét.). Onomatopée. M. L. 9622.

*zippulae, -arum* f. pl. : mot tardif (Vitae Patr.), désignant une sorte de pâtisserie. Conservé en napolitain : *zeppola*.

*zizania, -ae* f. : transcription du gr. *ζιζάνια*, pl. de *ζιζάνιον* « ivraie », passé dans la langue de l'Église au sens de « jalousie, discorde », etc.

*ziziphus (-phum), -i* m. : transcription du gr. *ζιζιφον* « jujube » et « jujubier ». M. L. 8627.

*zōna, -ae* (*sōna*, Plt.) f. : ceinture. Emprunt ancien au gr. dor. *ζώνη*. Dérivés : *zōnārius* (Plt.); *zōnātim* (Lucil.); *zōnula* (Catull.); *zōnālis* (Macr.). Composé hybride : *septizōnium* : le zodiaque, d'après *septimontium*. Formes romanes savantes.